John Carter Brown
Library
Brown University
Purchased from the Giuseppe
Antenucci Memorial Fund

RELATION

DES

MISSIONS DU PARAGUAI.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY,
IMPRIMEUR DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BOURBON.

RELATION

DES

MISSIONS DU PARAGUAI,

TRADUITE DE L'ITALIEN

Lodovico Antonio

DE M. MURATORI.

A PARIS,

A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,

HÔTEL PALATIN, PRÈS SAINT-SULPICE.

M. D. CCC. XXVI.

RELATION

DES

MISSIONS DU PARAGUAI.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

Entre toutes les marques qui servent à distinguer l'Eglise catholique des sectes livrées à l'erreur, une des plus sensibles est ce zèle ardent qu'elle a toujours témoigné pour la propagation de l'Evangile. Conduite dans tous les temps par le même esprit de charité, elle n'a point cessé d'envoyer dans toutes les parties de la terre de fervents ouvriers pour y planter la vraie foi; et il s'est toujours trouvé dans son sein des hommes assez courageux pour se livrer sans réserve aux fatigues d'un si pénible ministère, pour affronter tous les dangers qui en sont inséparables. Sans remonter jusqu'à des siècles fort éloignés de nous, il suffit de jeter un coup d'œil sur le temps qui s'est écoulé depuis la découverte du nouveau monde. Quelle multitude innombrable de missionnaires s'est empressée d'aller défricher tant de terres incultes! Est-il une contrée si barbare qui n'ait pas été arrosée de leurs sueurs, et fertilisée par l'effusion de leur sang? N'avons-nous pas entendu parler de plusieurs d'entre eux qui, même de nos jours, sont

morts pour la foi comme les premiers apôtres de la Religion, après avoir vécu comme eux.

Qu'on examine avec attention les différentes sectes des hérétiques modernes; on n'y trouvera point cette espèce de charité héroïque. Uniquement occupés du soin d'étendre leur domination, ils laissent aux missionnaires de l'Eglise romaine celui de soumettre les idolâtres et les infidèles au joug de l'Evangile; et ils leur abandonnent sans peine le précieux avantage de consumer leurs forces, et d'exposer généreusement leur vie pour augmenter l'empire de Jésus-Christ.

L'Eglise romaine conserve donc seule le premier esprit du christianisme; seule elle est, comme la primitive Eglise, féconde en apôtres et en martyrs. Elle est donc seule la légitime épouse du Sauveur.

Si les missions de l'Eglise catholique lui font honneur, parce qu'elles sont une preuve du zèle qui l'anime, et qui ne peut venir que de l'Esprit-Saint, elles lui en font encore infiniment par la ferveur des nouveaux chrétiens. Leur vie retrace à nos yeux celle des premiers fidèles. Tout annonce dans eux qu'ils sont les enfants de cette même Eglise, qui fit autrefois l'admiration du monde païen. C'est de quoi l'on pourra se convaincre par la lecture de cet ouvrage.

J'ai donc cru ne pouvoir rien faire de plus glorieux à l'Eglise romaine qu'en donnant une idée de ses missions, et j'ai choisi pour cet effet celles

du Paraguai, établies et dirigées par les Pères de la compagnie de Jésus. J'entreprends d'autant plus volontiers d'écrire sur ce sujet, qu'on est communément peu instruit, surtout en Italie, de ce qui concerne le Paraguai; de la manière dont le christianisme s'y est introduit, des progrès qu'il y fait chaque jour, et de l'état florissant où il s'y trouve. Je vais présenter aux lecteurs un tableau fidèle de ce pays si fortuné : on y verra des hommes les plus barbares peut-être qui fussent au monde, changés en de fervents chrétiens, des républiques qui ne connoissent presque d'autres lois que celles de l'Evangile, et où les vertus les plus parfaites du christianisme sont devenues, si j'ose ainsi m'exprimer, des vertus communes. Il est important pour l'édification du monde chrétien, et pour la gloire de l'Eglise romaine, qu'un si bel établissement et que tant de vertus dignes de notre vénération, soit dans les missionnaires, soit dans les néophytes, ne demeurent pas inconnues.

Mais avant que d'entrer en matière je ne puis me dispenser de donner la notice du pays qu'habitent les peuples dont je vais parler; sans cela je ne saurois bien me faire entendre de la plupart des lecteurs.

Il faut même que je dise quelque chose de son état passé; afin qu'on puisse mieux juger de son état présent. C'est ce que je vais faire le plus brièvement qu'il me sera possible dans les premiers chapitres de cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Amérique méridionale.—Etendue de la domination espagnole, et de la portugaise dans cette partie du nouveau monde.

Les Indes occidentales furent découvertes, l'an 1491, par Christophe Colomb, Génois, et reçurent le nom d'Amérique, quelques années après, d'Améric Vespuce, Florentin. Elles sont divisées en deux parties, connues sous les noms d'Amérique méridionale, et d'Amérique septentrionale. La première pourroit elle seule être regardée comme une cinquième partie du monde; car elle égale presque l'Afrique, et surpasse de beaucoup l'Europe en grandeur. Sa figure est à peu près triangulaire. Si nous en croyons quelques géographes, elle a plus de 1,300 lieues d'étendue du septentrion au midi, et environ 1,200 d'orient en occident. Mais les géographes et les voyageurs ne s'accordent guère sur ce point, qui nous importe assez peu pour le présent.

Ce que l'Amérique méridionale a de plus remarquable, ce sont deux fleuves les plus grands qui soient sur la terre. L'un est le Maragnon, qu'on appelle autrement la rivière des Amazones, parce que les premiers Européens qui naviguèrent sur ce fleuve, virent sur le rivage des femmes ar-

mées d'arcs et de flèches. Il prend sa source dans les plus hautes montagnes du Pérou, et après avoir traversé 1,000 à 1,200 lieues de pays, il va se jeter dans l'Océan, par une embouchure large de 50 lieues.

L'autre grand fleuve se nomme Rio de la Plata, ou la rivière d'argent. Il coule du septentrion au midi, et sa largeur à son embouchure est de 40 lieues ou davantage.

Les Espagnols prétendent que toute l'Amérique méridionale, à la réserve du Brésil, est sous la puissance du roi d'Espagne. C'est une prétention plutôt qu'un droit réel. On se figure quelquefois, sur certaines relations, que les princes d'Europe qui possèdent des établissements en Amérique sont entièrement les maîtres des vastes contrées qu'elle renferme.

Mais, à dire vrai, il n'y a guère que les côtes maritimes qui leur soient entièrement soumises, et où ils aient des villes avec un district qui n'est pas ordinairement fort étendu. L'intérieur du pays est habité par des peuples inconnus pour la plupart, qui jouissent encore d'une entière liberté, et qui ne craignent rien tant que de recevoir la loi des Européens.

Ainsi le Brésil, qui appartient aux Portugais, est divisé en plusieurs capitaineries, qui ne s'éloignent pas beaucoup de la côte, si ce n'est du côté où se trouvent les mines d'or et d'argent. On a même découvert dans le Brésil une mine de dia-

mants; et cette découverte est d'autant plus estimable que le royaume de Golconde en Asie avoit été jusqu'alors le seul endroit de la terre d'où l'on tirât les pierres précieuses. Enfin la domination portugaise ne s'étend nulle part à plus de cent lieues dans les terres. Le reste du Brésil est occupé par les Indiens, ses anciens maîtres.

Le roi d'Espagne possède sur la côte occidentale le Pérou, le Chili, ces provinces si riches et si célèbres; car c'est de là que vient cette quantité prodigieuse d'or et d'argent qu'on voit arriver de temps en temps à Cadix. Les Espagnols la partagent fidèlement avec les autres nations de l'Europe. Elle va bientôt après, par le commerce malentendu qu'en font les Européens, se perdre et s'ensevelir dans la Turquie, dans la Perse, dans l'Indoustan, et dans les autres royaumes de l'Asie. Le roi d'Espagne a de plus sur la côte septentrionale la nouvelle Castille, la nouvelle Andalousie, la nouvelle Grenade. Les Espagnols qui habitent ces florissantes provinces ont fait quelques conquêtes vers le midi, ils y ont bâti quelques villes. Enfin le même prince possède du côté du midi les vastes contrées qui sont comprises sous le nom de Paraguai, et sur lesquelles nous nous étendrons bientôt davantage.

Ce que je dis ici de l'Amérique méridionale, il le faut dire à proportion de la septentrionale, où l'on trouve même encore plus de peuples entièrement inconnus que dans l'autre. On rapporte que

le grand fleuve Mississipi arrose plus de 600 lieues de pays avant que de se décharger dans le golfe du Mexique. Un François [1] qui étoit allé presque seul à la découverte du pays, en prit possession pour la couronne de France; et afin de rendre sujets du roi son maître tant de peuples répandus sur les deux rives du fleuve, il s'avisa de planter fort avant dans les terres une grande croix, à laquelle étoient attachées les armes de France.

Divers obstacles empêchent les princes européens de pousser bien loin leurs conquêtes dans l'Amérique. Le premier est cet amour de la liberté si naturel à l'homme, et qui n'agit pas avec moins de force sur les cœurs des sauvages que sur les nôtres. Il n'y a rien qu'ils ne fissent pour se garantir de l'esclavage. On n'a pas assez de monde pour les subjuguer. L'Espagne surtout, qui n'est pas fort peuplée, et dont la domination est trop vaste, eu égard au nombre de ses habitants, depuis la découverte du nouveau monde, est assez occupée à défendre ses anciennes acquisitions. D'ailleurs les colonies d'Européens qu'on voudroit établir en Amérique sont en danger d'y périr bientôt, en changeant de climat; elles sont trop exposées aux incursions des barbares, toujours attentifs à profiter de la foiblesse qui est presque inséparable des nouveaux établissements.

Mais ce qui a le plus contribué à rendre les Indiens indomptables, ce sont les Espagnols eux-

[1] M. de La Salle.

mêmes. Combien de peuplades, aujourd'hui peu nombreuses et toujours errantes, ne sont plus que les tristes restes des florissantes nations que les Espagnols ont détruites! Tous les sauvages sont instruits dès l'enfance de ce qu'ont souffert, et de ce que souffrent encore ceux des Indiens qui ont reçu le joug. La manière tyrannique de commander, et la vie licencieuse qu'ils remarquent dans un grand nombre de chrétiens les frappent et les scandalisent également. Comme on n'a pas su les gagner par la douceur et par l'amour, on ne peut plus espérer de les soumettre que par la violence. Les Indiens opposent la force à la force, ou s'ils se sentent trop foibles pour résister, se dérobent par une prompte fuite à la servitude qui les menace.

Je ne m'étendrai point ici sur la conduite cruelle et barbare qu'on a reprochée tant de fois aux premiers conquérants espagnols. Fort peu d'auteurs ont traité cette matière avec impartialité.

Les uns, soit pour rendre les Espagnols odieux, soit pour d'autres motifs, paroissent avoir beaucoup grossi les objets, et leur récit à tout l'air de la déclamation. Telle est l'histoire de Barthelemi de las Casas, dominicain de Séville, et depuis évêque de Chiapa dans le Mexique. Ce prélat, grand homme de bien d'ailleurs, avoit été, il est vrai, témoin oculaire d'une partie des choses qu'il racontoit. Il s'étoit même donné bien des peines pour soustraire les Indiens au glaive meurtrier de ses compatriotes, Mais son zèle ardent ne lui lais-

soit pas toute la liberté nécessaire pour voir d'un œil tranquille ce qui se passoit, et pour le bien distinguer. Les autres semblent avoir trop entrepris, lorsqu'ils ont voulu justifier entièrement les Espagnols qui subjuguèrent l'Amérique. On ne peut nier que le courage de ces conquérants n'ait quelquefois dégénéré en barbarie.

Mais, sans entrer sur cela dans les détails étrangers au sujet principal de cet ouvrage, il suffit d'observer que les Indiens qui survéquirent à la conquête et ceux que leur éloignement mettoit à couvert de la fureur des Espagnols conçurent une haine implacable contre les Européens, et conséquemment contre leur religion. On ressent tous les jours les tristes effets de cette haine. Elle se transmet des pères aux enfants, et il est probable qu'elle passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela est d'autant plus à craindre que si l'on ne fait plus couler des flots de sang Indien, les peuples qui se sont soumis aux Espagnols, n'ont point cessé d'être en butte à bien des mauvais traitements. En vain les rois catholiques ont porté en divers temps, pour adoucir le joug à leurs nouveaux sujets, des édits remplis d'humanité, il y a toujours eu dans ces pays des hommes, qui, se voyant si éloignés des yeux du Prince, se sont flattés de commettre impunément les plus grands crimes! et n'ont que trop réussi dans leurs détestables projets. Ils ont foulé aux pieds toutes

les lois divines et humaines; insensibles aux véritables intérêts de l'Etat et de la Religion, ils n'ont écouté que la voix de la cupidité. Nous parlerons bientôt plus au long des excès auxquels ils se sont abandonnés.

CHAPITRE II.

Des provinces que possède le roi d'Espagne au midi de l'Amérique méridionale. — Description du Paraguai.

Toute la côte maritime du Brésil appartient aux Portugais. Ils prétendirent autrefois étendre leur domination jusque sur les bords de la rivière de la Plata; mais malgré leurs prétentions les Espagnols se sont toujours attribué cette partie de la côte qui est située entre le cap Saint-Vincent et l'embouchure de la rivière, quoiqu'ils n'y aient envoyé aucune colonie. Cependant les Portugais sont venus à bout de bâtir un fort dans l'île de Saint-Gabriel, vis-à-vis de Buenos-Ayres, et ils s'y sont maintenus jusqu'à présent, quelques efforts que l'on ait faits pour les en chasser [1]. Cet établissement a toujours été fort préjudiciable à la nation espagnole, comme nous le verrons dans la suite. Du reste, le pays dont je viens de faire mention n'est habité que par des sauvages, qui paroissent même être en assez petit nombre.

[1] Cet établissement des Portugais se nomme la Nouvelle Colonie, ou la colonie du Saint-Sacrement. Le roi de Portugal en a fait l'échange contre quelques contrées du Paraguai voisine du Brésil, que le roi d'Espagne s'engageoit à lui céder par un traité conclu pendant l'été de 1752. Ce traité n'a point encore été mis à exécution,

Les rois d'Espagne ont divisé le vaste pays qu'ils possèdent entre le Brésil et le Pérou, au midi de l'Amérique méridionale, en quatre provinces ou gouvernements, qui sont la Magellanique, le Tucuman, le Paraguai, et celui qu'on nomme Rio de la Plata. Dans ces gouvernements se trouvent renfermées les provinces de Ciaco, du Parana, de Guaira et de l'Uraguai.

Le gouvernement de la Magellanique est le plus avancé vers le midi. Son étendue du nord au sud est d'environ 330 lieues; il se termine en pointe près du détroit de Magellan, qui doit son nom, comme on sait, à celui qui découvrit le premier ce passage pour aller à la mer du Sud. Les habitants de la Magellanique s'appellent Patagons : ce sont des hommes d'une taille gigantesque, aussi féroces que robustes, et qui vivent dans les forêts sans lois comme sans religion. Quoique les Espagnols se disent souverains de ce vaste pays, il leur manque encore le consentement des Patagons pour y régner paisiblement. Un ou deux forts qu'on avait bâtis sur le détroit de Magellan sont tombés bientôt en ruine, les garnisons qu'on y avoit mises ayant péri de faim, de froid et de misère. Quoique la Magellanique soit fort exposée à la rigueur des hivers, il s'y trouve de bons pâturages, de belles forêts, grand nombre d'animaux. La pêche y est surtout fort abondante.

La province de Tucuman, située à l'occident du Paraguai, en tirant un peu vers le nord, vaut

mieux que la Magellanique, l'air y est plus tempéré, la terre plus fertile. Elle est arrosée par deux grands fleuves, très-poissonneux, qui dans la saison des pluies inondent et fertilisent les campagnes. Comme le pays est rempli de pâturages excellents, les bœufs, les moutons, les cerfs, etc., s'y multiplient prodigieusement chaque année. On y rencontre presque à chaque pas du gibier de toute espèce, qui souvent se laisse prendre à la main; des pigeons surtout et des perdrix, moins bonnes à la vérité que celles qui naissent en Europe. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une fort belle mine de sel crystallin.

On compte dans cette province trois villes bâties par les Espagnols; savoir, Saint-Jacques de l'Esterro, Saint-Miguel et Cordoue. Les Pères de la compagnie de Jésus ont à Cordoue une célèbre université, où viennent étudier les jeunes Espagnols qui veulent s'instruire dans les sciences. Quelques autres colonies peu nombreuses d'Espagnols, répandues çà et là dans les plaines immenses du Tucuman, portent le nom de villes. On dit qu'elles sont au moins à 50 ou 60 lieues les unes des autres.

Les provinces de Rio de la Plata et du Paraguai ont quatre villes principales. Ce sont l'Assomption, capitale du Paraguai, Buenos-Ayres, capitale de Rio de la Plata, Corientes et Santafé. Les deux premières ont chacune leur évêque.

L'Assomption est à 200 lieues ou environ de Santafé, et Santafé à 90 lieues de Buenos-Ayres. Les Espagnols avoient fondé quelques autres petites villes ou colonies dans le Parana et dans l'Uraguai; mais la plupart ont été détruites par les Mammelus, espèce de nation que nous ferons bientôt connoître.

Il ne manque à tous ces pays, pour être comparables aux meilleures contrées de l'Europe, que d'être cultivées par des peuples moins ennemis du travail. Ces bois si épais qui naissent d'eux-mêmes presque partout; ces campagnes toujours vertes qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'à Cordoue, sont une preuve non équivoque de la bonté des terres; sans parler de cette multitude innombrable de bœufs et de chevaux sauvages qu'on voit aux environs de Buenos-Ayres. Au reste il paroît que cette multiplication prodigieuse des bestiaux est une propriété singulière de l'Amérique méridionale. Je tiens cette remarque d'une personne fort judicieuse, qui ayant passé plusieurs années au service du roi d'Espagne dans cette partie du nouveau monde, l'a parcourue presque tout entière.

Les chevaux, les bœufs et plusieurs autres animaux dont on voit aujourd'hui un si grand nombre en Amérique, viennent de ceux que les Espagnols y avoient amenés lorsqu'ils commencèrent à s'y établir. Quelques-uns de ces animaux domestiques abandonnèrent leurs maîtres, pour

aller chercher la liberté dans les bois. On a peine à concevoir comment ces animaux se sont si fort multipliés, vu la quantité de lions, de tigres, d'ours, de chiens et de chats sauvages qui leur font une guerre continuelle. La surprise redouble quand on sait combien [1] les habitants du pays en tuent chaque année.

Comme je parlerai principalement dans cet ouvrage des peuples qui habitent le Paraguai, on attend de moi sans doute que je donne une connoissance plus détaillée de cette province. Je vais tâcher de remplir l'attente du lecteur sur ce point. Mais je dois avertir auparavant que je comprends ici sous le nom de Paraguai, non-seulement la province qui porte ce nom, mais encore tous les pays où les Pères de la compagnie de Jésus ont établi les missions florissantes que je me propose de faire connoître, c'est-à-dire presque tout l'intérieur de l'Amérique méridionale.

Le Paraguai doit son nom au grand fleuve Paraguai, comme la province appelée Rio de la Plata doit le sien à la partie inférieure du même fleuve, qui prend un peu au-dessus de Buenos-Ayres le nom de Rio de la Plata, ou de rivière d'argent; ce nom lui fut donné par les premiers Espagnols qui naviguèrent sur ce fleuve, apparemment parce qu'ils y trouvèrent quelques paillettes d'argent mêlées parmi le sable. Certains géographes assurent

[1] Voyez la troisième des Lettres du P. Cattaneo, imprimées à la fin de cet ouvrage.

qu'il y a des mines d'or et d'argent aux environs du fleuve; mais il leur seroit fort difficile de prouver ce qu'ils avancent. C'est du moins une chose certaine, que le Paraguai ne produit ni fer ni cuivre; quant aux mines d'or et d'argent, nous montrerons ailleurs [1], d'une manière plus positive, ce qu'il en faut penser.

Le fleuve Paraguai sort du fameux lac des Xarayes ou Carayes, sous le seizième degré de latitude méridionale. Ce climat est néanmoins fort tempéré. Les terres qui environnent le lac furent autrefois très-peuplées. Elles l'ont été beaucoup moins depuis que les Mammelus ont ravagé ces contrées. On pourra juger par ce que je vais dire de la grandeur du lac des Xarayes. La seule île des Orejones, qui se trouve avec plusieurs autres au milieu de ce lac, est longue de 40 lieues, et large de 10. C'est là que commence le fleuve Paraguai, qui, en descendant vers le midi, reçoit à sa droite plusieurs grosses rivières. Les plus considérables sont le Pilcomaio, le Vermejo et le Salado. A sa gauche il reçoit, sous le vingt-septième degré de latitude méridionale, le fleuve Parana, aussi grand pour le moins que le Paraguai. Son nom est une preuve de sa grandeur; car le mot Parana signifie la mer dans la langue des Indiens. L'Uraguai, autre fleuve immense, vient encore grossir les eaux du Paraguai vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale.

[1] Voyez le dernier chapitre.

La plupart des pays situés le long des fleuves dont je viens de parler, offrent à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites rivières, d'agréables coteaux, d'épaisses forêts. Si l'on y rencontre quelques endroits arides ou marécageux, ils sont si rares qu'on doit presque les compter pour rien.

Si les Indiens savoient mettre leurs terres en valeur, il n'y auroit peut-être point au monde de plus beau pays que celui qu'ils occupent; mais la plupart sont si paresseux qu'ils ne pensent pas même à les cultiver. Ils vivent de leur chasse et de leur pêche, des fruits et des racines que la terre produit d'elle-même.

Sans parler ici du maïs, dont les Indiens soumis aux Espagnols se servent communément pour faire du pain, ni du manioc et de l'inca, racines dont on fait la cassave, autre sorte de pain fort utile en voyage, parce qu'il se conserve longtemps; toutes les espèces de grains et de légumes que les Espagnols ont semées dans le Paraguai y sont venues à merveille. On n'y voit que très-peu de vignes, il est vrai, soit parce que le terroir n'y est pas propre, soit parce que les missionnaires ont empêché qu'elles n'y devinssent communes, afin de prévenir les désordres que l'usage du vin a coutume de produire. Au défaut de cette liqueur, les Indiens boivent dans leurs festins une espèce de bierre, qui n'est autre chose que de l'eau dans laquelle on a laissé fermenter pendant

deux ou trois jours de la farine de maïs qu'on a fait germer dans l'eau, et passer au feu avant que de le moudre. Cette liqueur, qui est capable d'enivrer, se nomme chica ou ciccia. Les Indiens ne connoissent rien de plus délicieux. On dit [1] que la chica est plus agréable au goût que le cidre, plus légère et plus saine que la bierre d'Europe, qu'elle augmente les forces et qu'elle entretient l'embonpoint.

On voit au Paraguai, surtout dans les îles, une multitude de divers oiseaux dont les uns sont regardés comme des mets fort délicats, les autres, par la diversité de leur plumage, présentent à la vue un spectacle très-agréable. De ce nombre sont les perroquets, oiseaux trop connus en Europe pour qu'il soit nécessaire d'en parler, mais fort incommodes pour les Indiens qui cultivent le maïs : car les perroquets aiment beaucoup cette espèce de grain, et font de grands ravages dans les champs qui en sont semés.

L'oiseau le plus remarquable qui se trouve dans ces contrées, est celui à qui sa petitesse a fait donner le nom d'oiseau-mouche; il unit aux couleurs les plus brillantes la voix et le chant du rossignol; on est extrêmement surpris quand on l'entend chanter, qu'une si forte voix puisse sortir d'un si petit corps.

Ce seroit trop m'écarter de mon sujet principal, que de m'arrêter à décrire toutes les diffé-

[1] Gonzalès d'Oviédo, sommaire des Indes occidentales.

rentes productions du Paraguai. D'ailleurs les missionnaires ne nous ont pas donné sur ce point toutes les connoissances que nous pourrions désirer. Bornons-nous donc à ce qu'il y a de plus singulier, et tâchons d'en donner une idée en peu de mots.

Le Paraguai produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe, soit qu'ils y aient été plantés par la main du Créateur, soit qu'ils y aient été portés par les Espagnols. On y trouve en quelques endroits le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le vaste et beau pays qui porte son nom; on y voit presque partout un très-grand nombre de ces arbrisseaux qui portent le coton, et c'est là une des principales richesses du pays. Les cannes de sucre y naissent sans culture dans les lieux humides, mais les Indiens n'en savent faire aucun usage.

Un arbre fort estimable, et qui ne se trouve guère que dans le Paraguai, c'est celui d'où l'on tire une liqueur nommée sang de dragon, et sur laquelle on a débité bien des fables: étant épaissie, elle s'apporte en Europe, et se vend fort chère. Il naît sur les bords du fleuve Paraguai une espèce de bamboux si longs et si forts qu'on en construit des échelles assez hautes.

Enfin il n'est pas rare de trouver dans les bois de la canelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de la canelle de Ceilan. Une autre

écorce dont j'ignore le nom passe pour très-salutaire à l'estomac; étant prise à propos, elle calme sur-le-champ, dit-on, toute sorte de douleurs.

Le Paraguai produit encore quelques fruits singuliers que l'on sera peut-être bien aise de connoître.

Il en est un qui ressemble assez à une grappe de raisin; mais sa grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Ce fruit, qu'on appelle mbegue, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Chaque grain de la grappe ne renferme qu'une seule graine aussi petite que le millet, et qui lorsqu'on l'écrase dans la bouche pique plus que le poivre même. On mange ordinairement ce fruit à la fin du repas. Suivant la quantité plus ou moins grande qu'on en mange, il procure quelques heures après une évacuation douce et facile.

La pigna, autre fruit de ce pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin. C'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure de la pigna approche davantage de celle de l'artichaut. Sa chair jaune comme celle du coing lui est fort supérieure et pour le parfum et pour la saveur.

On vante beaucoup une plante du Paraguai appelée mburusugia, d'où naît d'abord une fort belle fleur qu'on nomme fleur de la passion, et qui se change en une espèce de calebasse grosse comme un œuf de poule. Quand elle est mure on

la succ, et l'on en tire une liqueur délicate et assez épaisse, semblable à un jaune d'œuf frais et cuit à propos. Elle est rafraîchissante et cordiale.

Une autre plante, nommée pacoë, porte des cosses longues, grosses et de plusieurs couleurs; ces cosses renferment une espèce de fèves de très-bon goût [1]. On trouve aussi des ananas dans le Paraguai, mais en assez petite quantité.

Avant de finir cet article, il ne sera pas inutile de faire connoître l'herbe fameuse du Paraguai, dont on use au Pérou, comme on fait du thé à la Chine et en Europe. Ce qu'on appelle herbe du Paraguai, est la feuille d'un arbre ou arbrisseau qui ne se trouvoit d'abord que sur les montagnes de Maracayu, à deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent, on y fit venir de jeunes plants de Maracayu. Qu'on mit dans les terres nouvellement défrichées, quoique ces plants aient assez bien réussi, la feuille des arbres sauvages de Maracayu est toujours la plus estimée. Les Indiens apportent tous les ans une certaine quantité d'herbe du Paraguai dans les villes espagnoles, où ils l'échangent contre les denrées et les autres marchandises dont ils ont besoin. Ce commerce a servi de fondement à bien des calomnies, comme nous le ferons voir ailleurs.

Je passe sous silence les serpents, les lions, les tigres, les ours qui naissent au Paraguai, surtout dans les forêts qui sont les plus voisines de la

[1] L'auteur parle apparemment du cacao.

mer. J'aurai souvent occasion d'en parler ailleurs. Il suffit pour le présent d'observer que ces différentes bêtes ne nuisent guère qu'à ceux qui les attaquent. Les fourmis et les singes font beaucoup plus de mal; car les uns, qui sont en plus grand nombre au Paraguai que partout ailleurs, rongent les plantes encore tendres, et les empêchent de profiter; les autres désolent la campagne, dépouillent les arbres de leurs fruits, et ravagent les moissons. On en voit qui sont presque aussi gros que des hommes. Quelques peuples savent pourtant mettre à profit le voisinage des singes; ils les tuent et les mangent non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir.

On dit que les habitants du Paraguai ont un excellent remède contre la morsure des serpents, dans une herbe qu'on appelle pour cette raison *herbe de la vipère*. Sa vertu est si grande, qu'étant macérée lorsqu'elle est encore verte, et appliquée sur la partie qui a été mordue, elle opère une prompte guérison. L'eau dans laquelle on a fait infuser cette herbe verte ou sèche n'est pas moins salutaire.

CHAPITRE III.

Génie et mœurs des Indiens barbares qui vivent en liberté.

J'ai dit que les Espagnols avoient bâti des villes et fondé des colonies dans les provinces qu'ils occupent au midi de l'Amérique méridionale; mais il ne faut pas croire pour cela que le roi d'Espagne soit maître de tout le pays. Comme les villes qu'il possède sont à une grande distance les unes des autres, on rencontre dans l'espace qui les sépare des peuplades indiennes toujours ennemies des chrétiens, ou qui sans être en guerre avec eux, ne craignent rien tant que de les avoir pour maîtres. Le roi catholique n'a d'autres sujets parmi les Indiens que ceux qui ont embrassé la religion chrétienne. Les uns sont sur le pied d'esclaves, les autres paient seulement un tribut. C'est surtout des derniers que j'ai à parler dans cet ouvrage.

Mais avant que d'en parler, il faut que je fasse connoître les mœurs des Indiens sauvages qui vivent en liberté. Cette connoissance est nécessaire pour bien comprendre quels furent autrefois ceux qui vivent aujourd'hui sous les lois du christianisme, et le changement admirable que la grâce divine a produit dans eux.

Les sauvages ne connoissent entre eux ni

princes ni rois; s'il se trouve parmi eux quelque espèce de républiques, elles n'ont point de forme stable; on n'y connoît ni lois ni aucune règle fixe pour le gouvernement civil, et pour l'administration de la justice. Chaque famille, et même chaque Indien, se croient absolument libres, et vivent dans une entière indépendance. Mais comme les discordes intestines et les fréquentes guerres qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent leur liberté dans un danger continuel, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choisir un chef; qu'ils nomment cacique, c'est-à-dire capitaine ou commandant. En le choisissant, ils ne prétendent pas se donner un maître : c'est plutôt un père et un directeur, sous la conduite duquel ils se mettent. On n'est point élevé à cette dignité, si l'on n'a donné des preuves éclatantes de sa valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade s'augmente. Il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent familles.

Si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les caciques des magiciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient en secret contre ceux dont ils sont mécontents. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les tigres et les tempêtes sont à leurs ordres pour dévorer,

et pour perdre quiconque refusera d'obéir. On les croit avec d'autant plus de facilité, qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacé, se consumer et dépérir peu à peu, vraisemblablement parce qu'on a su leur faire prendre secrètement du poison. Les missionnaires ajoutent que pour parvenir à la dignité de cacique, qui est fort recherchée, les prétendants ont recours à quelque fameux magicien. Celui-ci, après les avoir bien frottés de la graisse de divers animaux, après les avoir fatigués par divers exercices fort rudes, leur fait voir le diable, qui s'entretient quelque temps avec eux, et leur promet sa protection. Il est aisé de voir que ce sont là de pures supercheries de ces prétendus magiciens. Certainement les bons missionnaires que j'ai cités ne racontent les apparitions des esprits des ténèbres que sur le rapport d'autrui.

Ces petites républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre. Ce que les Indiens laissent dans un lieu en le quittant est si peu chose, qu'il leur est très-facile de réparer en peu de temps leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des branches d'arbres ou des bamboux, mis les uns auprès des autres, sans ordres sans dessein. La porte en est ordinairement si basse qu'on ne peut y entrer qu'en

se traînant presque à terre. Lorsqu'on leur demande la raison d'une structure si bizarre, ils répondent qu'ils ne sauroient autrement se défendre des mouches, des cousins et des autres insectes dont l'air est rempli dans les temps pluvieux, ni se mettre à couvert des flèches que leurs ennemis ne manqueroient pas de leur tirer la nuit par la porte de la cabane, si elle étoit plus haute. Il en coûte peu pour rebâtir de semblables édifices. Tous leurs meubles se réduisent à quelques vases de terre.

Plusieurs de ces peuples ne cultivent et n'ensemencent point leurs terres. Comme ils ne se mettent guère en peine de l'avenir, leur gourmandise les excite à consommer sans mesure tout ce qu'ils ont de vivres, sans s'embarrasser du lendemain.

Ils vivent, comme nous l'avons, dit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, de miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les cerfs et les sangliers sont en si grande quantité dans les forêts, que les sauvages peuvent en peu d'heures renouveler leurs provisions; les lacs sont également remplis de très-gros poissons; mais afin de trouver toujours une plus grande abondance de toutes ces choses, les Indiens changent souvent de demeure, et c'est la même raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu, et l'un des plus grands obstacles à leur conversion.

Du reste, la plupart sèment et cultivent le maïs et le manioc, dont ils font une espèce de bouillie, du pain, et la chica, leurs délices. C'est leur unique occupation le matin. Ils passent le reste de la journée en jeux et en divertissements, à moins que la nécessité ne les oblige d'aller à la chasse. Au défaut de charrues, ils se servent pour remuer la terre de pieux faits d'un bois si dur qu'il leur tient lieu de fer, dont ces contrées sont absolument dépourvues.

Les Indiens sont presque tous d'une taille fort haute, fort agiles et fort dispos. Les traits de leur visage ne sont pas différents de ceux des Européens. Cependant il est aisé de les reconnoître à leur teint basanné. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, dans l'idée de ces peuples, à les avoir extrêmement longs : rien cependant ne les défigure davantage.

La plupart des sauvages ne portent point de vêtements. Ils se mettent autour du col, en guise de collier, certaines pierres que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Quelques-uns ont de petits os enchâssés dans le menton, ce qui passe chez eux pour une grande magnificence. Dans les jours de cérémonie, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable, et ils mettent sur leur tête des panaches faits de semblables plumes. Les

femmes portent presque partout une espèce de chemise appelée tipoy, avec des manches assez courtes. Quelques peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid se couvrent d'une peau de bœuf ou d'autre animal. Ils la portent l'été le poil en dehors, et l'hiver ils tournent le poil en dedans.

L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités que les sauvages estiment et dont ils se piquent. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ils deviennent si habiles dans ces exercices, qu'ils manquent rarement leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats sont faites d'un bois dur et pesant. Elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et elles se terminent en pointe. A ces armes offensives quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce pour se garantir des traits de leurs ennemis.

Les Indiens sont tellement vindicatifs, que la moindre injure reçue, le plus léger mécontentement suffisent pour faire naître la guerre entre deux peuplades. Il n'est pas rare qu'ils prennent les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont parmi nous. Ils les prennent aussi quelquefois par pur caprice, et pour s'acquérir la réputation de bravoure.

Peut-être les Européens ne sont-ils pas en état de sentir tout ce qu'il y a de barbare dans un tel procédé, parce qu'ils sont accoutumés eux-mêmes à s'armer les uns contre les autres. Ce qui inspirera le plus d'horreur, ce sera sans doute d'entendre dire que les Indiens mangent de la chair humaine, et que par cette raison ils font à la guerre le plus de prisonniers qu'ils peuvent, pour dévorer ensuite les membres sanglants de ces malheureux; qu'en temps de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent et se tendent mutuellement des piéges afin d'assouvir leur appétit féroce. C'est là sans doute le comble de la barbarie et de la cruauté.

Mais il en faut convenir, beaucoup d'Indiens, jusque dans le sein de l'infidélité, ont en horreur une coutume si barbare. Il en est d'un caractère humain et pacifique. Ceux-ci vivent tranquilles entre eux, ou s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y oblige. Ce sont les plus redoutables dans les combats. Mais ils semblent déposer toute leur haine après la victoire. Bien loin de manger leurs prisonniers, ils emploient toute sorte de moyens pour les gagner, pour les engager à se fixer et à s'établir parmi leurs vainqueurs.

C'est une coutume assez généralement répandue chez les Indiens de manger la viande à moitié cuite; ce qui marque dans eux un vigoureux esto-

mac, et peut-être encore plus une gourmandise bien forte et bien impatiente.

De là naissent différentes maladies, auxquelles les Indiens sont sujets; la plus dangereuse de toutes est la petite vérole, qui fait autant de ravages dans les peuplades Indiennes qu'en fait quelquefois parmi nous la peste, lorsqu'on nous l'apporte du Levant. Dès que les Indiens s'aperçoivent que quelqu'un est attaqué de cette maladie contagieuse et presque toujours mortelle au Paraguai, ils abandonnent aussitôt l'habitation, et ils se retirent précipitamment dans les bois, après avoir mis auprès du malade des vivres pour trois ou quatre jours. On vient de temps en temps renouveler sa provision jusqu'à ce qu'il soit mort ou guéri. Telle est la conduite des barbares dans ces occasions; mais celle des chrétiens est bien différente, et leurs soins s'étendent jusqu'aux infidèles qui vivent dans leur voisinage.

Au reste, entreprendre de faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous ces peuples, ce seroit former un projet impossible. On conçoit que les coutumes et les usages doivent varier presqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter les choses qui paroissent les plus universellement établies parmi les sauvages. Il y a encore plus de diversité dans leurs langues que dans leurs mœurs. Aucune de ces langues n'est fort répandue; elles changent très-souvent d'une

peuplade à l'autre, et c'est un des plus grands obstacles à la propagation de l'Evangile.

On peut dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns n'ont rien que de barbare, les autres conservent jusque dans le centre de la barbarie où ils vivent des qualités estimables, soit que la nature les ait ainsi formés, soit que cela vienne de l'éducation. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens, et ils nous en ont fait des peintures qui ne se ressemblent guère.

Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstants dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois, pour y reprendre leurs habitudes brutales. Tantôt on nous dit que ce sont des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, pleins d'esprit et d'intelligence, de docilité pour ceux qui ont droit de leur commander, en un mot attentifs à suivre en tout les lumières de la droite raison.

Telle est l'idée que nous donne Barthelemi de las Casas, cet évêque de Chiapa que j'ai déjà cité, des Indiens qui habitoient le Mexique, le Pérou et plusieurs îles de l'Amérique, lorsque les Espagnols y vinrent aborder pour la première fois. Mais il faut observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient un roi environné d'une cour brillante,

ce qui ne se trouve dans nulle autre contrée de l'Amérique méridionale. C'étoit sans doute l'habitude d'obéir à leurs princes qui les avoit humanisés.

Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes ou les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfants. La bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit l'emporte sur le caractère propre des particuliers.

Des nations aussi barbares et aussi grossières que le sont la plupart de celles qui habitent le Paraguai, ne sentant point au dedans d'elles-mêmes le frein des lois divines et humaines, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait parmi elles si peu d'humanité, que les jeunes gens mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent à la dissolution et à la débauche; qu'accoutumés à la chasse et à la pêche, exercices fatigants, mais qui ne sont pas sans quelque plaisir, ils négligent le soin de cultiver les campagnes; enfin que l'ivrognerie soit un vice universel chez ces peuples: ils ne manquent guère de s'enivrer quand ils ont à discrétion de la chica, et surtout lorsqu'ils reçoivent des Européens quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie.

La saison pluvieuse est pour eux un temps de réjouissance. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement deux ou trois jours de suite, et autant de nuits; ils en passent la plus grande partie

à boire; et il arrive assez souvent que les fumées de la chica venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie et aux divertissements.

Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes : les autres Indiens n'en peuvent avoir plus d'une. Mais si par hasard ils s'en dégoûtent, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage à moins que le prétendant n'ait donné des preuves de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, il tue le plus qu'il peut de gibier, il l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et par la quantité de gibier les parents jugent si c'est un homme de cœur, et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Beaucoup d'Indiens n'ont point d'autre lit que la terre, ou quelques ais bruts, sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux quand ils peuvent se procurer un hamac; c'est une espèce de filet suspendu entre quatre pieux, et qui leur sert même en voyage; lorsque la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres pour y prendre leur repos.

Vers le coucher du soleil les sauvages font un dernier repas, après lequel ils vont tout de suite se mettre au lit. Mais les jeunes gens qui ne sont pas encore mariés prennent d'ordinaire ce temps-

là pour se réunir, et dansent pendant deux ou trois heures au son d'une espèce de flûte ou de flageolet. Les filles forment en dansant un grand cercle autour des garçons.

Les Indiens qui cultivent le maïs se partagent en plusieurs bandes aussitôt après la récolte, et vont à la chasse dans les bois.

Afin que la chair des animaux qu'ils tuent ne se gâte point, ils la font passer au feu et dessécher, de manière qu'elle devient aussi dure que du bois.

Ils retournent ensuite chez eux au mois d'août, pour ensemencer leurs terres. Les pluies presque continuelles qui tombent depuis le mois de décembre jusqu'en mai ne leur permettent pas de s'éloigner beaucoup de leur peuplade; ainsi tout commerce est alors interrompu. Les fleuves se débordent et forment des marais qui se trouvent ensuite remplis de poissons. Quand les eaux se sont entièrement retirées, on reprend les travaux de la terre jusqu'à la récolte.

CHAPITRE IV.

Religion des sauvages de l'Amérique méridionale.

Quoique peu de nations dans le monde poussent la barbarie jusqu'à ne pas reconnoître quelque être supérieur digne de nos hommages, on sait à n'en pouvoir douter que plusieurs peuples du Paráguai ne rendent aucun culte extérieur à Dieu ni au démon. Il sont néanmoins persuadés que celui-ci existe, et ils le craignent beaucoup. Ils croient aussi que l'âme ne périt pas avec le corps : ce qui paroît par le soin qu'ils prennent, en ensevelissant leurs morts, de mettre auprès d'eux des vivres, un arc et des flèches, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans ce monde tourmenter les vivants. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste, la plupart ne pensent pas à ce que deviennent les âmes après la mort.

Ils donnent à la lune le titre de mère, et ils l'honorent en cette qualité. Quand elle s'éclipse on les voit sortir précipitamment de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlements lamentables, et lancer dans l'air une grande quan-

tité de flèches pour la défendre, disent-ils, des chiens qui, s'étant jetés sur elle, la déchirent et la mettent en sang. Car telle est, selon ces peuples, l'origine des éclipses. Ils ne cessent point de tirer des flèches que la lune n'ait recouvré toute sa splendeur. On sait que plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les sauvages de l'Amérique.

Lorsqu'il tonne, les Américains s'imaginent que l'orage est suscité par l'âme de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veulent venger la honte de leur défaite. Tous les sauvages sont fort superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, les changements qui surviennent aux arbres, et les cris de certains animaux. Ce sont là leurs oracles, et ils croient en pouvoir tirer des connoissances certaines sur les accidents fâcheux dont ils sont menacés.

Il y a pourtant des Indiens qui adorent le démon et les idoles. Tels sont ceux qu'on appelle Manacicas. Leurs prêtres se nomment mapono. La nation des Manacicas est répandue dans un grand nombre de villages assez peuplés. Leurs mœurs diffèrent entièrement de celles des autres barbares de l'Amérique, et leurs maisons toutes de bois ont un air de symétrie et de propreté qui ne se trouve point ailleurs. Elles forment des rues et des places assez larges. Il y en a une beaucoup plus grande que les autres, elle est habitée par le

principal cacique. On y voit une grande salle où le peuple s'assemble pour honorer ses dieux, et pour toutes les cérémonies publiques. Les autres maisons de la peuplade renferment ordinairement plusieurs chambres assez commodes. On n'emploie pour les bâtir d'autres instruments qu'une espèce de hache faite d'une pierre dure et tranchante, avec laquelle on taille les plus grosses pièces de bois. La principale occupation des femmes est de faire de la toile et des vases de terre, qu'elles travaillent avec beaucoup de délicatesse et de propreté.

Comme les peuplades des Manacicas sont peu éloignées les unes des autres, ils se rendent de fréquentes visites, et se donnent très-souvent des festins qui sont terminés par une danse générale.

C'est la seule nation où le cacique soit en possession de l'autorité souveraine. Ses terres sont cultivées, et ses maisons bâties aux dépens du public. Sa table est toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans leur pays, et ne lui coûte rien à entretenir. On n'oseroit entreprendre quoi que ce soit de considérable que par son ordre. Le cacique punit sévèrement les coupables, et fait maltraiter impunément, selon son caprice, tous ceux dont il est mécontent. Les femmes sont soumises de la même manière à la principale femme du cacique. Tous les habitants de la peuplade lui paient la dîme de leur chasse et de leur pêche, et ne peuvent ni chasser ni pêcher sans lui en avoir de-

mandé la permission. Son autorité n'est pas seulement absolue, elle est encore héréditaire; dès que le fils aîné du cacique est en âge de commander, son père lui remet le commandement, et lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie. Cette renonciation volontaire ne fait qu'augmenter le respect et l'amour de la nation pour son ancien maître.

Quelque absurde que soit la religion des Manacicas, on découvre au travers des fables dont elle est remplie quelques traces de la véritable religion : car ils croient, suivant la tradition de leurs ancêtres, qu'une dame d'une grande beauté conçut autrefois sans l'opération d'aucun homme; qu'elle mit au monde un fort bel enfant; que cet enfant, lorsqu'il fut parvenu à un certain âge, remplit la terre de l'admiration de ses vertus et de ses prodiges; qu'un jour à la vue d'une nombreuse troupe de disciples qui le suivoient, il s'éleva dans les airs, et se transforma tout à coup dans le soleil qui brille sur nos têtes. Ils ajoutent que s'il n'étoit pas à une aussi grande distance, nous pourrions encore distinguer les traits de son visage.

Ces peuples n'adorent cependant pas le soleil. Ils admettent trois dieux et une déesse, qui, selon eux, est l'épouse du premier, et la mère du second, qu'ils nomment Urasana, et la déesse Quipoci. Ces dieux se font voir de temps en temps, disent-ils, sous des figures épouvantables, aux Indiens assemblés dans la salle du cacique pour boire et

pour danser suivant la coutume. Un grand bruit annonce leur arrivée. Dès qu'ils paroissent, le peuple interrompt ses divertissements et pousse de grands cris en signe de joie. Les dieux prenant la parole exhortent le peuple de la manière la plus engageante à bien boire et à bien manger. Ils lui promettent une chasse et une pêche abondantes, et toutes sortes de biens. Ensuite, pour faire honneur au festin, ils demandent à boire, et vident avec une promptitude extrême les tasses qu'on leur présente. Pour bien comprendre tout le mystère de ces apparitions, il suffit de savoir qu'une partie de la salle est fermée d'un grand rideau. C'est là comme le sanctuaire des prétendues divinités. Il n'est permis à personne d'y entrer, ni même d'y promener ses regards, si ce n'est au principal mapono, qui sait faire paroître à propos ses personnages sur la scène. Ce sont sans doute quelques-uns de ses confidents, déguisés sous des figures et des habillements convenables à cette comédie.

Quelquefois le mapono, caché derrière le rideau, interroge à haute voix ses dieux sur l'avenir. Il leur présente les vœux et les prières du peuple. Après quelques moments de silence il sort du sanctuaire, et vient rapporter au peuple les réponses les plus favorables de la part des dieux. Ses oracles sont souvent si ridicules, que ceux à qui on les rapporte ne peuvent s'empêcher d'en rire. Un Indien s'avisa un jour de crier dans l'assemblée

que les dieux avoient bien bu, et que la chica les avoit mis en belle humeur. Le mapono changea bientôt ses belles paroles en imprécations, et menaça les assistants des tempêtes et des tonnerres, de la famine et de la mort.

D'autres fois les Indiens se laissent persuader que le mapono s'est envolé dans le ciel, d'où il revient bientôt après, accompagné de la déesse Quipoci. Elle chante derrière le rideau dont nous avons déjà parlé quelques chansons d'une voix assez agréable; le peuple, dès qu'il l'entend, donne toutes les marques de la plus vive allégresse. Il témoigne dans les termes les plus expressifs son respect et son amour à la divinité. Celle-ci répond avec toute la bonté possible; elle appelle les Indiens ses enfants, elle leur dit qu'elle est leur véritable mère, qu'elle seule les défend de la colère des dieux qui sont cruels. Aussi les Indiens l'invoquent-ils avec confiance dans leurs besoins, et lorsqu'ils sont affligés de quelque calamité.

Il n'est pas rare que le mapono vienne ordonner aux Indiens de la part des dieux de prendre les armes, et de fondre sur quelque peuplade voisine. L'imposteur leur fait envisager cette entreprise comme un moyen facile de s'enrichir en peu de temps. Quoiqu'on se soit repenti plus d'une fois d'avoir suivi de semblables conseils, on ne manque guère de lui obéir. Du reste, les Indiens paient bien cher ces oracles trompeurs; car ils sont obligés d'offrir à leurs dieux une partie con-

sidérable de leur pêche et de leur chasse par les mains du mapono, qui tire de la crédulité de ces bonnes gens un revenu considérable.

Les Manacicas croient que les âmes sont immortelles, et qu'au sortir du corps elles sont portées au ciel par les mapono pour y vivre éternellement dans la joie et dans les plaisirs. Dès qu'un Indien meurt, le mapono disparoît pendant un certain temps, qu'il emploie, dit-il, à conduire l'âme du défunt au séjour de la félicité. Ce voyage doit être fort pénible; car il faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes rudes et escarpées, des vallées profondes remplies de lacs et de vastes étangs; il faut passer une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois gardé nuit et jour par le dieu Tatutiso. Cette divinité ne ressemble pas mal au Caron de la fable. Son emploi est encore de purifier les âmes de toutes les taches qu'elles ont contractées pendant la vie. Si quelqu'une lui manque de respect, il la précipite et la noie dans la rivière. Enfin on arrive au paradis. Mais c'est un pauvre paradis que le leur, et les plaisirs qu'on y goûte ne sont guère attrayants. On n'y trouve autre chose qu'une espèce de gomme, avec du miel et du poisson, dont les âmes indiennes se nourrissent. Le mapono de retour débite mille autres folies sur son voyage, et ne manque pas de se faire payer bien sa peine.

Les mapono exercent aussi la médecine en quelques endroits. Pour parvenir à cet emploi lu-

cratif, il faut avoir souvent combattu contre des bêtes féroces, spécialement contre des tigres, et porter sur son corps des marques qui prouvent qu'on a été mordu, ou du moins égratigné par quelqu'un de ces animaux. Après avoir passé par ces rudes épreuves, les mapono, et chez quelques autres peuples, les caciques ont droit de guérir les malades, et sont préférablement appelés auprès d'eux. Ces médecins ne connoissent pour toutes sortes de maladies que deux remèdes, tous les deux bien extravagants.

Le premier consiste à demander au malade où il a été les jours précédents, s'il n'a point répandu par terre de la chica (ce qui passe chez ces peuples pour un grand crime), s'il n'a point jeté aux chiens quelques morceaux de cerf, de tortue ou d'un autre animal. Si cela est arrivé, il ne faut pas chercher plus loin la cause de la maladie. Les dieux se vengent de l'abus qu'on a fait de leurs bienfaits. Oa bien c'est l'âme de quelque bête, qui, outragée de l'affront qu'elle a reçu, est entrée dans le corps du malade. Le médecin suce la partie où l'on sent de la douleur; ensuite il tourne autour du malade en frappant la terre à grands coups de massue, pour mettre, dit-il, en fuite cette âme vindicative qui le tourmente jour et nuit. On juge bien que le malade ne s'en trouve pas beaucoup mieux, et qu'il n'a de ressources alors que dans la force de son tempérament.

Les missionnaires assurent néanmoins que la

plupart des malades meurent plutôt de faim et de nécessité que du mal dont ils sont attaqués. On ne leur donne chaque jour qu'une poignée de maïs presque cru, qu'ils rejettent souvent avec dégoût. Tous les soins des gens de la maison se tournent vers le sage médecin, qui, assis auprès de son malade, mange tranquillement la volaille et le meilleur gibier qu'on lui présente.

L'autre remède a quelque chose de bien cruel et de bien barbare. Quelques-uns de ces peuples sont persuadés que toutes leurs maladies viennent de la méchanceté des femmes. Il suffit donc que le malade ou le médecin en imaginent quelqu'une à laquelle ils croient pouvoir attribuer le mal; on court sur-le-champ ôter la vie à cette malheureuse femme. Quoique l'expérience ait dû les convaincre qu'une telle recette n'est d'aucune utilité, ils ont toujours dans l'esprit que les maladies viennent d'une cause extérieure, et non pas de l'altération interne des humeurs.

L'usage des remèdes ridicules dont je viens de parler est cependant aboli dans tous les lieux où les missionnaires ont pénétré. Ce n'a pas été sans peine qu'ils sont parvenus à détromper ces pauvres Indiens, et à leur faire ouvrir les yeux sur l'ignorance et sur la mauvaise foi de leurs prétendus médecins.

CHAPITRE V.

Des principaux obstacles qui s'opposent à la conversion des Indiens, et surtout de ceux que les Européens eux-mêmes y ont apportés. — Des Mammelus du Brésil.

On conçoit assez combien il étoit difficile de soumettre aux lois de l'Evangile des sauvages tels que sont la plupart de ceux que j'ai dépeints. Mais quelque barbares que soient leurs mœurs, j'ose avancer que ce n'a point été le plus grand obstacle à leur conversion. Les Européens eux-mêmes ont plus contribué que tout le reste à donner aux Indiens de l'aversion pour le christianisme, par la dureté de leur conduite à l'égard de ces peuples infortunés. Le dessein de cet ouvrage exige que j'expose en peu de mots de quelle façon les Européens se sont comportés, et se comportent encore dans l'Amérique, et les pernicieux effets de leur mauvaise conduite.

On sait que les Espagnols, soit qu'ils y fussent forcés par un enchaînement de circonstances qui ne dépendoient pas d'eux, soit autrement, n'établirent leur domination dans l'Amérique méridionale que par la force, qu'ils y firent périr des millions d'hommes sous divers prétextes. S'ils laissèrent la vie à quelques-uns, ce fut pour les réduire à l'esclavage.

Un grand nombre de ces malheureux furent confinés dans les mines : on les accabla de travaux et de mauvais traitements. Tant de cruauté alluma dans le cœur de ceux qui n'avoient point encore subi le joug, une haine furieuse contre la nation espagnole, haine d'autant plus durable que la tyrannie subsiste toujours, au moins en partie, malgré les sages et rigoureuses ordonnances des rois catholiques, malgré les plaintes de tous les bons Espagnols qui ne cessent de gémir sur des excès si contraires aux principes de l'Evangile et de l'humanité.

Or voilà ce qui a formé dans tous les temps un obstacle presque insurmontable à la propagation de la foi chrétienne. De la haine pour les Espagnols, ces sauvages ont passé par une suite nécessaire à celle de la Religion. Comment en effet pouvoir leur persuader qu'un Dieu dont les adorateurs étoient injustes et cruels, et sembloient être les ennemis du genre humain, fût un Dieu plein de bonté, et que sa loi fût toute sainte? Cette conduite des Espagnols n'a pas été moins préjudiciable aux intérêts de l'Etat qu'à ceux de la Religion. Lorsque les Espagnols ont voulu s'étendre au-delà des hautes montagnes du Pérou et du Chili, vers l'intérieur du pays, il a fallu recourir à la violence; il s'en faut bien que le succès ait toujours répondu à leur attente. Car non-seulement les Indiens ont fait les plus grands efforts pour défendre ou pour recouvrer leur liberté, mais devenus ag-

gresseurs à leur tour, ils ont pénétré plus d'une fois dans les villes et dans les bourgades espagnoles, qu'ils on détruites par le fer, par le feu, et par tous les moyens que la haine et la fureur ont pu leur suggérer.

Les Moscovites conquirent, l'an 1590, sous le règne du czar Fédor Ivanovitz, la Sibérie, contrée immense, et qui n'est bornée du côté de l'orient que par la Tartarie chinoise. Nous avons une relation fidèle de cette glorieuse expédition, de cette conquête pacifique, si j'ose ainsi m'exprimer. Les Moscovites gagnèrent tellement les Sibériens à force de présents et de caresses, que ces peuples se soumirent tous volontairement à l'empereur de Russie. On a bâti sans obstacle dans leur pays des villes, des forteresses, des églises qui sont maintenant plus florissantes que jamais; et si les Moscovites s'étoient employés avec plus d'ardeur à la conversion des Sibériens, peut-être ne resteroit-il plus parmi eux aucun vestige de l'idolatrie. « Plût à Dieu, dit l'au-
» teur de la relation, que les Espagnols eussent
» traité les Indiens avec la même douceur. Ils au-
» roient humanisés les cœurs féroces de ces bar-
» bares; ils se les seroient attachés. C'eût été en-
» suite une chose facile pour eux de pousser leurs
» conquêtes aussi loin qu'ils eussent voulu. C'est
» de quoi je me suis pleinement convaincu durant
» un voyage que j'ai fait en Amérique. Mais
» ayant pris une route opposée, et s'étant rendus

» l'objet de l'exécration universelle dans les Indes,
» ils ne peuvent plus soumettre personne si ce
» n'est par la violence, moyen qui réussit rare-
» ment. Les Moscovites savent bien le dire : l'ex-
» périence leur a fait connoître que pour affermir
» une nouvelle domination, et pour civiliser des
» peuples sauvages, il faut les traiter avec huma-
» nité. »

Cette vertu manque absolument à un grand nombre d'Espagnols, qui passent aux Indes dans le dessein de s'enrichir. Vous diriez qu'ils ne sont au monde que pour y donner des lois. Tout travail des mains semble être au-dessous d'eux. En plusieurs endroits de l'Espagne même, la terre n'est labourée que par des esclaves ou par des étrangers. C'est bien autre chose dans les Indes. Un Espagnol y périroit de faim et de misère plutôt que de mettre la main à la charrue. Qu'est-il arrivé de cette fierté déplacée? Les Espagnols ont à peine fondé dans ces contrées immenses qui sont comprises sous le nom général de Paraguai, une douzaine de villes avec quelques bourgades, qui ne sont pas fort peuplées ni les unes ni les autres. On a bâti aux environs quelques cabanes répandues çà et là dans la campagne, pour la garde des grains et des troupeaux, qui font toute la richesse du pays. On trouve encore à quelque distance de ces mêmes villes de petites peuplades d'Indiens soumis aux Espagnols; mais le reste du pays est désert ou en la possession des Indiens libres.

Les rois d'Espagne ne se virent pas plutôt maîtres d'un pays immense, et le plus riche du monde, qu'ils crurent avoir trouvé un moyen facile de récompenser ceux de leurs officiers qui s'étoient les plus signalés dans les guerres. Ils leur donnèrent non-seulement des terres assez étendues, mais encore les Indiens qui les avoient habitées de tout temps, ou qu'on y avoit transportés d'ailleurs. Ces terres furent nommées commanderies, et ceux à qui on les donna commandeurs. Eux et leurs enfants devoient en jouir pour prix de leurs travaux sous certaines conditions. Cet usage subsiste encore. Après la mort du commandeur et de ses enfants, la commanderie retourne à la couronne, et le trésor royal en perçoit les revenus pendant quelques années. Ce temps expiré, le gouverneur de la province peut disposer de la commanderie en faveur de quelque autre famille qui a bien servi l'Etat, afin que toutes, à proportion de leurs services, aient part successivement aux bienfaits du roi.

Tous les Indiens doivent payer cinq piastres[1] de tribut annuel à leur commandeur, qui n'a point à parler proprement d'autre droit que celui d'exiger cette somme, dont un cinquième est dû au curé de la commanderie. C'est-là tout le revenu de sa cure. Le reste est pour le commandeur, à la

[1] Les piastres qui se fabriquent et ont cours en Espagne valent 3 livres 15 sous : mais celles des Indes, qui sont d'argent pur, valent au moins 4 livres 10 sous de notre monnoie.

charge néanmoins d'assister ses Indiens dans leurs besoins, et de veiller à leur conservation. Quoiqu'un tel tribut puisse paroître onéreux, il est pourtant bien léger en comparaison de ce que paient à leurs princes plusieurs peuples de l'Europe; et ces réglements n'ont rien qui ne soit conforme aux lois de la prudence et de la piété.

Le malheur des Indiens naît donc uniquement de ce que les sages ordonnances portées en leur faveur par le roi catholique ne s'observent presque jamais. On ne se contente pas du tribut autorisé par les lois, on accable les Indiens de mille autres impositions qui réduisent ces pauvres gens à la plus excessive misère; beaucoup d'officiers sont chargés de tenir la main à l'exécution des ordres du roi. Il y a même des magistrats nommés protecteurs dont l'unique emploi est d'accompagner les Indiens devant les tribunaux de la justice, parce que ceux-ci ne sauroient faire aucun acte valide sans cette formalité. Mais quoique les évêques, les gouverneurs et les principaux officiers soient ordinairement remplis de droiture et d'équité, il est impossible que parmi un si grand nombre d'officiers subalternes, il ne se trouve pas des gens qu'un intérêt sordide engage à commettre des injustices criantes; et le mal est presque sans remède dans un pays si éloigné de la cour et des yeux du monarque. Quelque bienintentionnés que soient ses ministres, ils sont forcés de s'en rapporter aux auteurs même du désordre, qui

leur envoient des relations telles que bon leur semble, et qui leur font accroire qu'il ne se passe rien que de conforme aux intentions de sa majesté.

Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour s'enrichir en peu de temps, c'est de faire travailler les Indiens sans relâche et sans ménagement. Ces malheureux sont mille fois plus maltraités que les Nègres mêmes, et il est facile d'en deviner la raison. Les Nègres appartiennent en propre à leurs maîtres, au lieu que les Indiens, n'étant pour ainsi dire que prêtés par le roi, s'ils périssent, la perte est pour le roi. Ainsi les commandeurs qui deviennent bientôt gentilshommes, s'ils ne l'étoient pas déjà lorsqu'ils sont arrivés en Amérique, s'empressent de mettre à profit les Indiens de leur commanderie. On ne songe ni à leur conservation, ni à celle de leur famille; on les surcharge de travail; la plupart succombent sous le poids d'un fardeau qui est au-dessus de leurs forces, ou bien, se livrant au désespoir, ils prennent la fuite, et vont chercher un asile dans des forêts éloignées chez les Indiens libres, à qui ils inspirent la haine du nom espagnol et du nom chrétien. Quelques-uns, après s'être échappés, vont sur les chemins attendre les passants pour les assassiner. Ils engagent les sauvages à porter la désolation jusqu'aux portes des villes espagnoles, sans qu'on ose les châtier, parce qu'on craint de les irriter encore davantage.

On lit dans un excellent mémoire, envoyé l'an 1735 par le P. d'Aguilar à la cour d'Espagne, et dont je parlerai plus au long à la fin de cet ouvrage, que « certains peuples indiens ravageoient alors » le Tucuman; qu'ils s'étoient emparés de tous les » chemins, en sorte qu'on ne pouvoit plus aller » par terre au Pérou, sans courir d'extrêmes dan- » gers; qu'ils commettoient tous les jours une in- » finité de meurtres et de brigandages; qu'un » grand nombre de chrétiens avoient été faits pri- » sonniers par ces barbares; que les villes espa- » gnoles étoient comme bloquées. » Le P. d'Aguilar ajoute que « les Indiens avoient massacré » des Espagnols en plein jour, aux portes mêmes » des villes, dont quelques-unes étoient réduites » à de telles extrémités qu'on n'osoit en sortir la » nuit; qu'à peine pouvoit-on sortir de sa maison » sans risquer de tomber entre les mains des enne- » mis. » Tels sont les fruits de la violence, de l'orgueil et de la cupidité.

Mais quand bien même la mauvaise conduite des Espagnols n'auroit pas toujours des suites aussi fâcheuses, elle ne sauroit manquer de produire un autre effet bien préjudiciable aux intérêts de la couronne. Les peuplades les plus nombreuses deviennent bientôt désertes. Les familles indiennes se détruisent peu à peu; le nombre des hommes, qui sont la principale force d'un état, et sans lesquels le pays le plus vaste et le plus

fertile, ni tous les trésors du monde ne sont rien, diminue chaque jour très-sensiblement.

Les Indiens sont baptisés; mais ils ne s'en trouvent guère mieux pour l'âme ni pour le corps. Continuellement appliqués aux plus durs travaux, dans les lieux fort éloignés des églises, ils ne peuvent ni assister à la messe, ni participer aux sacrements, ni entendre les instructions de leurs curés; à peine les connoissent-ils. C'est aussi le cas où se trouvent les autres gens de service, nègres, métis, mulâtres, qui demeurent dans les villages ou dans des terres écartées des villes.

Il est vrai que les Pères jésuites parcourent chaque année ces provinces avec un zèle et une charité qui ne se peuvent exprimer. Ils vont de peuplade en peuplade donner des missions, administrer les sacrements, et distribuer le pain de la parole divine, sans craindre ni les fatigues ni les dangers inséparables de ces longs voyages. Ils consolent les Indiens; ils leur distribuent des aumônes qu'ils ont eu soin de recueillir auparavant; ils y joignent de petits présents non moins propres à gagner le cœur qu'à entretenir la dévotion de ces pauvres gens. Enfin ces fervents missionnaires tâchent, par toutes sortes de moyens, de leur adoucir les rigueurs de l'esclavage.

Mais le nombre des ouvriers apostoliques est trop borné pour une si vaste moisson. Les jésuites n'ont que huit ou dix colléges dans ces immenses contrées. Quelques-uns de ces colléges n'ont pas

plus de six prêtres, déjà bien occupés auprès des Espagnols habitants des villes. Le collége de Cordoue dans le Tucuman, qui est le plus nombreux et le plus florissant de tous, parce que le noviciat et l'université s'y trouvent joints, n'a pas encore assez de sujets, vu les besoins du pays; car le nombre des peuplades qui sont dans le district de cette ville monte à 670, et elles sont répandues fort au loin dans l'intérieur du pays.

La vie scandaleuse que mènent la plupart des chrétiens en Amérique n'est pas un moindre obstacle que leur dureté impitoyable à la conversion des infidèles. Je ne rapporterai point tout ce qu'ont dit sur ce sujet des voyageurs passionnés ou mal instruits. Je me borne à ce qui nous est attesté par des gens d'une probité reconnue, dans des livres imprimés à Madrid, sans que personne ait jamais réclamé contre leur témoignage. La nation espagnole a toujours été recommandable par la piété vraiment édifiante dont elle fait profession. Mais ceux qui passent en Amérique ne sont pas d'ordinaire les plus fervents. Ce n'est pas le désir de se sanctifier qui les pousse à entreprendre ce voyage. Ainsi quoiqu'il y ait même en ce pays, surtout parmi les principaux Espagnols, des gens d'une vie fort réglée, le plus grand nombre est de ceux dont les mœurs sont corrompues par l'intérêt, par le luxe, par un amour déréglé des délices et des commodités de la vie. A ne consulter que les apparences, on pourroit se

persuader que Dieu est bien servi. Ce ne sont que de beaux dehors. L'ignorance, l'injustice, l'orgueil, la soif démesurée de l'or, l'incontinence occupent au fond des cœurs la place de la religion. Les idolâtres viennent en temps de paix trafiquer dans les villes espagnoles. La piété feinte des habitants ne leur fait pas long-temps illusion. La manière indigne dont ils voient traiter leurs frères est ce qui les frappe d'abord. Ces Indiens ne tardent pas à s'apercevoir que les Espagnols, et ceux même qui sont plus obligés à donner bon exemple, parce qu'ils prêchent la vertu aux autres, démentent par leur conduite la religion qu'ils professent de bouche.

Lorsque les missionnaires jésuites, qui, de l'aveu des hérétiques même, conservent jusqu'en Amérique des mœurs irréprochables, s'efforcent de faire entrer les saintes vérités dans le cœur de ces Indiens, à peine daigne-t-on les écouter. S'ils sont assez heureux pour gagner quelques idolâtres à Jésus-Christ. Ces conversions sont ordinairement peu durables, à cause des impressions fâcheuses que fait sur les nouveaux chrétiens la scandaleuse conduite des Espagnols. Quand on dit à ces sauvages que notre religion ne permet pas d'avoir plus d'une femme, qu'elle donne à ses disciples des leçons d'humilité, d'abnégation, de charité, ils ne manquent pas d'opposer à ce qu'on leur dit la conduite des Espagnols, et leur réponse

est accompagnée d'un sourire de mépris capable de déconcerter le zèle le plus ardent.

Enfin l'expérience n'a que trop fait connoître aux missionnaires qu'il est comme impossible de convertir les Indiens qui sont à portée d'examiner de trop près les Espagnols; et qu'il falloit tourner leur vue du côté des peuples à qui leur situation ne permettoit pas d'avoir aucun commerce avec les Européens. Nous verrons bientôt quel a été le succès de cette entreprise.

Mais il faut encore que je rende compte auparavant d'une calamité particulière dont les Indiens ont été long-temps affligés. Il est temps aussi que je fasse connoître les Mammelus du Brésil, ces brigands dont j'ai déjà parlé. Toutes ces connoissances serviront beaucoup à l'intelligence des choses qui me restent à dire dans la suite de mon ouvrage.

Quelques négociants espagnols établis au-delà des montagnes du Pérou, et spécialement ceux de Sainte-Croix de la Sierra, avoient formé entre eux une espèce d'union ou de compagnie, qui avoit pour objet de faire les Indiens esclaves, pour ensuite les vendre. Ils entroient à main armée sur les terres des Indiens. Ils parcouroient souvent trente ou quarante lieues de pays, et quelquefois plus, en poursuivant les sauvages à peu près comme les chasseurs poursuivent leur proie. Si le butin qu'ils avoient fait sur les terres des ennemis n'étoit pas assez considérable à leur gré, ils fon-

doient à l'improviste sur les peuplades voisines, avec qui on étoit en paix, passoient impitoyablement au fil de l'épée tous ceux qui se mettoient en devoir de résister, et les brûloient tout vifs dans leurs cabanes. Les autres étoient emmenés en esclavage. On trouvoit toujours au besoin le prétexte d'une injure reçue, ou d'autres semblables, pour se porter avec quelque couleur de justice à de si barbares attentats. De retour chez eux, les marchands vendoient à vil prix leurs esclaves à des gens qui conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés et garottés, et faisoient en les revendant un gain très-considérable. Le profit des intéressés montoit chaque année à plusieurs milliers de piastres.

Cependant les véritables Espagnols ne pouvoient voir sans une horreur mêlée d'indignation tant de peuples injustement opprimés, et détruits par l'insatiable avarice des habitants de Sainte-Croix. Mais on redoutoit des gens à qui leurs richesses donnoient un grand crédit, et personne n'osoit s'opposer à ce torrent d'iniquités. C'étoit un mal invétéré auquel divers édits très-sévères des rois catholiques n'avoient encore pu remédier.

Le P. Joseph de Arce, jésuite, brûlant de zèle pour le salut des âmes, se présenta l'an 1690 au gouverneur des Indes, afin d'en obtenir la permission de porter la foi dans le pays des Chiquites.

Les marchands de Sainte-Croix mirent tout en

œuvre pour empêcher que la proposition du missionnaire ne fût écoutée. Ils ne doutoient pas que son entreprise, si elle réussissoit, ne dût faire tomber leur commerce. Tous leurs efforts à la vérité furent inutiles. L'intrépide serviteur de Dieu, que ni la crainte, ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu, commença malgré eux ses travaux et ses courses apostoliques, qui produisirent dans la suite des fruits très-abondants. Ces scélérats continuèrent néanmoins leurs brigandages, jusqu'à ce que les missionnaires, ne pouvant souffrir que leur ministère fût ainsi troublé, qu'on traitât si indignement leurs néophytes, et qu'on leur ôtât par là toute espérance d'amener les autres Indiens au sein de l'Eglise, eurent le courage de porter leurs plaintes à l'Audience royale de Chuquisaca, et demandèrent instamment qu'on arrêtat le cours de ces violences.

Comme les marchands de Sainte-Croix étoient soutenus et protégés par une personne puissante dans le pays, le magistrat, n'osant rien statuer sur cette demande, renvoya l'affaire au vice-roi du Pérou. C'étoit alors le prince de Santo-Bueno, Napolitain, seigneur plein de religion et de piété. J'en puis parler avec d'autant plus d'assurance que je l'ai beaucoup pratiqué à Boulogne. Il prit à l'instant les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour remédier à de si grands désordres. Ce prince rendit une ordonnance très-sévère, par

laquelle il étoit défendu, sous peine de bannissement et de confiscation de tous les biens, à qui que ce fût de vendre ou d'acheter des Indiens, et d'attenter en aucune façon à leur liberté. Quant aux gouverneurs qui toléreroient un abus si criminel, il les condamnoit à être destitués de leurs charges, et à payer une amende de 12,000 piastres. Des ordres si précis mirent fin au brigandage : les Indiens ne furent plus inquiétés. Il est à croire qu'ils ressentent encore les bons effets d'un réglement si sage et si conforme aux lois de la nature.

Mais quelques maux que les Espagnols aient fait souffrir aux Indiens, ces peuples infortunés ont encore plus souffert de la part des Mammelus du Brésil; nous allons donner en peu de mots l'histoire de ces brigands.

Au-delà de Rio-Janeiro, et vers le cap de Saint-Vincent, où finit le Brésil, les Portugais ont bâti sur un rocher fort escarpé la ville de Saint-Paul, que quelques-uns nomment Piratininga. Elle est dans un climat tempéré. Des montagnes inaccessibles, et l'épaisse forêt de Pernabaccaba l'environnent et la défendent de toutes parts. Le pays d'alentour est fertile et bien cultivé. Il produit abondamment toutes les commodités de la vie, du blé, du maïs, de nombreux troupeaux, du sucre, et divers aromates en assez grande quantité pour en fournir aux pays voisins.

Les habitants de cette ville qui n'avoient point de femmes européennes, en prirent chez les Indiens.

Du mélange d'un sang si vil avec le noble sang des Portugais naquirent des enfants qui eurent tous les défauts de leurs mères, et n'eurent aucune des vertus paternelles. Ils tombèrent dans un tel décri par le déréglement de leurs mœurs que les villes voisines auroient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec les habitants de Saint-Paul. Quoiqu'ils fussent originairement Portugais, on les jugea indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient par leurs actions infâmes. On leur donna le nom de Mammelus qui leur est resté dans le pays, quoiqu'ils soient appelés communément par les historiens Paulins, Paulitiens, et Paulopolitains.

Ils étoient cependant demeurés fidèles à Dieu et à leurs princes pendant quelques années, et l'on en avoit été principalement redevable aux soins du fameux P. Joseph Anchiata, l'apôtre du Brésil, et des autres Pères de la compagnie de Jésus, qui avoient à Saint-Paul un collége fondé par la ville. Mais enfin, soit qu'ils trouvassent dans ces Pères une forte digue qui s'opposoit à leurs débordements, soit qu'ils n'eussent pas été assez ménagés par les gouverneurs du Brésil, ils chassèrent les jésuites, et secouèrent presque entièrement le joug de la domination portugaise; car ils n'obéissent plus aux gouverneurs que quand bon leur semble, c'est-à-dire quand cela s'accorde avec leurs intérêts; de sorte qu'il s'est formé dans cette ville une

espèce de république qui se gouverne par ses lois particulières.

Saint-Paul, qui n'avoit pas d'abord plus de 400 habitants, y compris les esclaves nègres et les Indiens, en compte aujourd'hui plusieurs milliers dans ses murailles. On y admet indistinctement le rebut de toutes les nations. C'est l'asile de tous les brigands portugais, espagnols, anglais, hollandais, italiens, qui se sont dérobés en Europe aux supplices mérités par leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément une vie licencieuse. Un nègre échappé des mains de son maître est sûr d'y être bien reçu.

Les Mammelus disent hautement qu'ils ne dépendent de personne. Ils paient cependant chaque année au roi de Portugal un cinquième de l'or qu'ils tirent de leurs montagnes; car ils ont aussi des mines. Mais ils ne manquent pas de protester en payant qu'ils ne le font ni par crainte, ni pour remplir une obligation indispensable, que c'est uniquement par respect et par égard pour ce monarque. La situation avantageuse de Saint-Paul, les fortifications que les habitants y ont ajoutées, ont fait perdre aux Portugais sinon la volonté, du moins l'espérance de soumettre cette ville. Outre les armes qui leur sont communes avec tous les Indiens, les Mammelus ont encore un grand nombre d'armes à feu, qui leur ont été portées par les nègres fugitifs, ou qu'ils ont enlevées eux-mêmes

aux voyageurs sur les grands chemins. Il paroît qu'ils savent fabriquer la poudre à canon.

On dit aussi qu'il y a parmi eux des prêtres et des religieux, mais il y a certainement bien peu de religion dans Saint-Paul, et si les Mammelus prennent encore le nom de chrétiens, ils respectent bien peu les lois du christianisme.

En effet depuis que les Mammelus se furent soustraits à l'autorité des vice-rois du Brésil, ils s'adonnèrent à une espèce de brigandage digne des nations les plus barbares. On les vit se répandre chaque année sur les terres des Indiens, emmener une infinité de ces malheureux en esclavage pour les faire travailler dans les mines et dans les plantations de sucre. Les terres des environs de Saint-Paul ne furent plus cultivées que par ces esclaves indiens. Les provinces de Guaira, du Paraguai, de Rio de la Plata étoient les plus exposées aux incursions des Mammelus; ce furent aussi celles qu'ils maltraitèrent davantage. Ils détruisirent plusieurs peuplades d'Indiens fort nombreuses, et ne conservèrent que celles qui leur payoient tribut. Après avoir dépeuplés les pays voisins, ils ont porté la désolation dans les plus éloignés. On auroit sans doute peine à croire, si ce fait n'étoit attesté par toutes les relations, que les Mammelus ont pénétré plusieurs fois jusque sur les bords du lac des Xarayes, et du fleuve Maragnon; qu'ils ont quelquefois parcouru en cinq ou six mois jusqu'à mille lieues de pays, sans

qu'on puisse comprendre comment ils trouvoient moyen de vivre si loin de chez eux, étant obligés de traverser des contrées immenses qu'ils avoient déjà ravagées. C'est pourtant une chose certaine que de toutes les peuplades qui se trouvoient en grand nombre sur les bords du lac dont j'ai parlé, il y en a eu fort peu qui aient échappé à leur fureur.

Les villes et les colonies espagnoles n'ont pas même été respectées par ces barbares, qui en ont mis quelques-unes au pillage, et en ont enlevé les habitants. Quatorze réductions chrétiennes ont été détruites par ces brigands, et dans l'espace de 130 ans ils ont fait esclaves plus de 2,000,000 d'Indiens, dont 50,000 avoient embrassé la religion chrétienne.

De tant d'hommes qu'ils ont emmenés, à peine y en a-t-il un sur cent qui leur ait été de quelque utilité. La plupart ont péri de misère avant que d'arriver à Saint-Paul. Ceux qu'on y a conduits sains et saufs ont bientôt péri par le mauvais air qu'on respire dans les mines, et par le travail excessif des plantations de sucre. On a vu un registre authentique, par lequel il étoit prouvé que de 300,000 Indiens pris et emmenés par les Mammelus en 5 ans, il en restoit à peine 20,000.

On a souvent réclamé avec beaucoup d'instances la piété des rois de Portugal, et ces plaintes réitérées ont fait porter divers édits très-rigoureux contre les Mammelus, qui ne s'en sont pas

mis fort en peine, et que ces édits n'ont pas empêchés de désoler le pays comme auparavant. Les rois de Portugal ont peut-être trop différé à prendre les mesures nécessaires pour détruire cet asile ouvert à tous les crimes.

CHAPITRE VI.

Etablissement des missions du Paraguai.

Les Pères de la compagnie de Jésus trouvoient déjà dans les endroits de l'Amérique méridionale où ils avoient des colléges, un vaste champ pour exercer leur zèle, soit qu'il fallût entretenir et augmenter la piété parmi les habitants des villes, soit qu'il fallût donner des missions aux gens de la campagne, Indiens pour la plupart, qui cultivoient les terres des Espagnols. Ils se répandoient de temps en temps dans les pays infidèles. Tous leurs soins se bornoient alors à baptiser les enfants moribonds, et à instruire quelques adultes qui paroissoient plus dociles à leurs instructions. Mais leur séjour dans ces contrées sauvages n'étoit que passager.

Vers le milieu du siècle passé ces héros chrétiens formèrent la courageuse entreprise de s'aller établir au milieu des sauvages les plus éloignés des villes et des habitations espagnoles. L'expérience leur avoit appris que c'étoit le seul moyen de faire des fruits solides et durables parmi ces peuples.

Mais comment faire recevoir le christianisme à des hommes dispersés çà et là comme des bêtes féroces, enfoncés dans les bois, ou cachés dans des

cavernes, toujours désunis, toujours errants, continuellement armés les uns contre les autres, qui ne respiroient que la vengeance, et qui poussoient la barbarie jusqu'à faire leurs repas les plus délicieux de la chair de leurs semblables?

Les missionnaires crurent que pour y réussir il falloit employer à peu près les mêmes moyens dont se servirent autrefois dans les siècles les plus reculés ceux qui entreprirent de civiliser les peuples sauvages dont l'Asie et l'Europe étoient alors remplies, comme l'Amérique l'est encore aujourd'hui. Le premier soin des anciens sages fut de réduire les barbares en société, de leur montrer combien la vie civile, soit par rapport à la nourriture, soit par rapport à l'habitation, soit dans les guerres même qu'ils se faisoient si souvent les uns aux autres, étoit préférable à la vie brutale que ces peuples avoient menés jusqu'alors. Ils les engagèrent habilement à en faire l'essai. Ces Indiens devinrent plus traitables par l'usage de la société, et s'accoutumèrent à pratiquer comme de concert les vertus qui conviennent à des êtres raisonnables.

Cicéron [1] loue beaucoup la sagesse et l'habileté de ce grand homme, « qui sut le premier ras-
» sembler et réunir dans un même lieu les hommes,
» auparavant dispersés dans les campagnes et
» renfermés dans les antres des rochers; qui leur
» apprit à discerner l'honnête et l'utile, à les re-

[1] Livre I de la Rhétorique.

» chercher. Ses premières leçons, ajoute l'orateur » romain, furent souvent interrompues par les » clameurs des barbares étonnés de la nouveauté » des objets. Il s'insinua peu à peu dans leurs » esprits, et se concilia toute leur attention; de » féroces et de cruels qu'ils étoient, il les rendit » humains et pacifiques. »

Horace [1] attribuant cette gloire au chantre de la Thrace, dit de lui : « Orphée, ce sacré ministre, » cet interprète des dieux, vint à bout de faire » sortir les hommes des forêts. Entraînés par ses » discours pleins de charmes, ils renoncèrent aux » meurtres et au genre de vie affreux qu'ils avoient » mené jusqu'alors; ils devinrent sociables. C'est » pour cela que les poëtes ont feint qu'il savoit » apprivoiser les tigres et les lions. »

Tous ces éloges conviennent parfaitement aux premiers missionnaires du Paraguai, et ils peuvent bien partager la gloire des anciens législateurs, comme ils suivirent leur méthode avec un succès égal au leur. Les Indiens sauvages n'étoient pas même des hommes, et l'on vouloit en faire des chrétiens. Les avantages et les charmes qui se trouvent dans le commerce de la vie civile, l'intérêt, ce puissant mobile du cœur humain, furent d'abord remis fréquemment sous les yeux des sauvages, qui n'y furent pas insensibles. On leur retraça une image naturelle de leur vie passée, entièrement semblable à celle des bêtes. On leur fit

[1] Art. Poët.

sentir les incommodités d'un tel genre de vie; ils saisissoient la vérité de ces images, ils en étoient frappés. Lorsqu'on leur demandoit s'ils n'avoient jamais pensé que ce fût une chose déraisonnable et inhumaine de poursuivre leurs semblables par le seul désir de s'en repaître, ils ne savoient que répondre. Déjà ils commençoient d'avoir une espèce d'horreur d'eux-mêmes.

Enfin, après en avoir rassemblé un assez grand nombre, on leur apprit à bâtir des maisons qui eussent quelque air de propreté et de symétrie. Cela devoit peu leur coûter, puisque ces maisons, ou plutôt ces cabanes, n'étoient faites que de quelques morceaux de bois assez mal unis, et de branches d'arbre avec des bamboux, des nattes et des pieux; c'étoit pourtant beaucoup, eu égard à leurs anciennes demeures. Mais cette république naissante se seroit bientôt dissipée, si l'on n'avoit pourvu à la subsistance des habitants. On leur fit comprendre, quoiqu'avec bien de la peine, la nécessité de cultiver la terre. Les missionnaires, non-seulement leur fournirent ce qu'il falloit de grains pour ensemencer leurs champs, mais leur donnèrent de quoi se nourrir jusqu'au temps de la récolte. Les Indiens ne cessèrent point durant cette première année d'aller à la chasse et à la pêche; ils cherchèrent dans les bois comme auparavant du miel et des fruits sauvages. Avant la fin de l'année ces bonnes gens, devenus doux et traitables, commencèrent à recueillir les fruits de

leurs peines. La moisson fut abondante, le succès les rendit encore plus ardents au travail.

Ce nouveau peuple construisoit en même temps une église toute de bois, sous la conduite des missionnaires, qui n'omettoient rien pour les instruire des vérités de la religion. Le succès répondit parfaitement à leurs espérances. On baptisa d'abord les enfants, ensuite les adultes, quand ils furent suffisamment disposés. Bientôt on crut pouvoir dire la messe et administrer les sacrements en public. Les néophytes y assistoient avec tant de ferveur et de recueillement que les missionnaires ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes de joie et de tendresse.

Cette première peuplade étoit à peine établie qu'il s'en forma plusieurs autres sur le même modèle. On les nomma doctrines ou réductions, terme qui a toujours été depuis en usage pour signifier ces sortes d'établissements.

On ne sauroit dire combien ces premiers succès encouragèrent les missionnaires. Pour étendre le nouvel empire de Jésus-Christ, ils s'avancèrent toujours de plus en plus dans ces immenses contrées, cherchant de tous côtés les Indiens dispersés dans les plaines, sur les montagnes, dans les forêts. Ils tâchoient de gagner par de petits présents l'amitié de ceux qu'ils rencontroient; ils leur dépeignoient vivement le malheur de celui qui ne connoît point Dieu, ou qui adore de fausses divinités, les avantages de la religion chré-

tienne, dont ils essayoient de leur rendre la vérité sensible. Les barbares venoient s'éclaircir par leurs propres yeux du bon état des réductions. Rien n'étoit plus efficace pour les engager à s'unir de la même manière sous les lois de l'Evangile, et à suivre en tout les avis des missionnaires qu'ils regardoient comme des gens descendus du ciel. Ce fut ainsi que se formèrent successivement plusieurs nouvelles réductions, et que les anciennes s'accrurent par le grand nombre de ceux qui s'empressoient d'y être admis.

Les premiers établissements prirent naissance dans la province de l'Uraguai, sur laquelle les missionnaires avoient d'abord jeté les yeux, parce qu'elle leur avoit paru la plus propre à l'exécution de leurs desseins. Cette province située à l'orient du Paraguai est environnée d'une chaîne de montagnes qui renferment une plaine très-vaste et très-fertile, arrosée d'un bout à l'autre par le fleuve Uraguai dans l'espace d'environ 230 lieues. Quelques réductions s'établirent peu après dans la province de Guaira, située entre l'orient et le septentrion, et où l'on trouve aussi des plaines fort belles et qui sont en très-bon air. Ce fut donc dans ces lieux propres à la culture que les infatigables missionnaires conduisirent tous les Indiens qui se montrèrent dociles à leurs instructions. On compta bientôt dans les provinces que je viens de nommer jusqu'à trente réductions composées de quatre à cinq, et même de six mille habitants.

Je ne dois pas dissimuler que les plus touchantes exhortations n'auroient peut-être pas suffi pour attirer ces peuples à la connoissance du vrai Dieu, si l'on n'avoit pas employé d'abord des moyens purement humains. On reconnut sans peine que le plus efficace étoit de leur fournir des vivres en abondance. Car lorsqu'il fut question de fonder les premières peuplades, les Indiens disoient aux missionnaires : *Si vous voulez que nous restions avec vous, donnez-nous bien à manger; nous ressemblons aux bêtes qui mangent à toute heure, et nous ne faisons pas comme vous qui mangez peu et à de certaines heures réglées.* Les Indiens sont en effet toujours les mêmes sur cet article; et n'ont point d'heure fixe pour les repas. Ils se règlent à cet égard non sur l'horloge, mais sur leur appétit toujours renaissant. Ils mangent la viande presque crue, comme je crois l'avoir déjà remarqué; semblables en ce point, comme en beaucoup d'autres, aux peuples sauvages de l'Afrique, et aux Tartares d'Asie.

Les missionnaires mirent donc tout en œuvre pour procurer à ces Indiens de quoi contenter leur appétit insatiable. Par là ils gagnèrent entièrement leur confiance, et s'acquirent en quelque sorte le droit de tourner à leur gré les esprits de ces sauvages. Ils leur inspirèrent l'amour d'un travail à qui les terres, indépendamment de la meilleure qualité, doivent toute leur fertilité. Ces charitables missionnaires avoient encore l'attention

de leur fournir gratis des hameçons, des couteaux, des haches, des ciseaux, des aiguilles à coudre, et d'autres choses de cette espèce, qui sont extrêmement recherchées des Indiens, mais trop chères dans les villes espagnoles pour que ces pauvres gens pussent les y acheter. Ils leur administroient aussi libéralement tous les remèdes dont ils avoient besoin : ainsi leur charité paroissoit en tout, et s'étendoit à tout. C'étoit par ces pieuses adresses qu'ils se rendoient maîtres de tous les cœurs pour les assujettir à Jésus-Christ.

Comme la province de Guaira n'étoit pas éloignée de Saint-Paul, les Mammelus eurent bientôt connoissance des nouveaux peuples qui s'étoient rassemblés sous les étendards de la Croix. L'occasion leur parut favorable pour augmenter en peu de temps le nombre de leurs esclaves. Huit cents de ces brigands suivis de deux ou trois mille Indiens, vinrent fondre à l'improviste sur les peuplades chrétiennes. Tout ce qui entreprit de leur résister fut passé au fil de l'épée ; le reste fut emmené en esclavage. Plus de 85,000 chrétiens perdirent en peu d'années la vie ou la liberté. Les Mammelus détruisirent de fond en comble douze ou treize des plus florissantes réductions.

On connut alors qu'il seroit impossible dans ces lieux trop exposés à la fureur des Mammelus de sauver les foibles restes des peuplades indiennes. On s'aperçut d'ailleurs que le malheur qui étoit arrivé à ces peuplades avoit rendu la conversion

des autres Indiens beaucoup plus difficile. Car ceux-ci sachant que la réunion des chrétiens dans une même demeure avoit contribué à les faire tomber plus aisément entre les mains des Mammelus, avoient conçu encore plus d'éloignement pour le christianisme. Les missionnaires prirent le parti de transplanter ce qui leur restoit de néophytes à plus de 130 lieues, sur les bords du fleuve Parana. La transmigration se fit avec des peines incroyables, et les Indiens, après avoir beaucoup souffert en chemin malgré les soins et les attentions de leurs pasteurs, arrivèrent enfin dans le lieu qui leur avoit été désigné, au nombre d'environ douze mille, dont se formèrent les réductions de Saint-Ignace et de Notre-Dame de Lorette. Plusieurs autres s'établirent depuis entre les fleuves Parana et Uraguai. Elles sont tellement disposées qu'elles peuvent se défendre et se secourir mutuellement au besoin; et même les néophytes s'étant aguerris dans la suite, sont rentrés en possession des pays qu'ils avoient abandonnés. Ils y ont bâti de nouvelles réductions, et se sont mis en état de ne plus craindre les Mammelus, qu'ils ont fait repentir plus d'une fois de leurs violences et de leur cruauté.

L'on comptoit en 1717, dans la seule province de Guaira, entre les fleuves Parana et Uraguai, 32 réductions fort nombreuses et 121,168 Indiens, tous baptisés par les Pères de la compagnie de Jésus, les seuls missionnaires qui aillent en ces con-

trées. On avoit fondé plusieurs autres réductions de proche en proche entre le fleuve Uraguai et la mer. D'autres s'étoient formées vers le septentrion, sur les bords du grand fleuve Mamore, qui se jette dans la fameuse rivière des Amazones.

De l'autre côté de l'Amérique méridionale est un vaste pays, borné au couchant par les montagnes du Pérou, et par le fleuve Paraguai à l'orient; sa longueur du septentrion au midi est de 300 lieues. Il est arrosé par les fleuves Pilcomaio et Vermejo, sans parler de plusieurs autres moins considérables. Ce pays embrasse un très-grand nombre de peuples, et spécialement le Ciriguanes, dont la nation est assez étendue. A l'orient de celui-là, il y en a un autre qui s'étend jusqu'au grand lac des Xarayes, d'où naît le fleuve Paraguai. Ce pays est habité principalement par les Chiquites et par les Manacicas. Les Jésuites avoient tenté plusieurs fois, mais en vain, d'introduire la religion chrétienne chez ces peuples sauvages. Leur conversion paroissoit désespérée lorsque le P. Joseph de Arce, accompagné du P. Jean-Baptiste de Zea, entreprit de les soumettre à l'empire de Jésus-Christ. La Providence leur avoit préparé les voies, elle leur ménagea deux circonstances extrêmement favorables à l'exécution de leur dessein.

Deux nations étoient alors en guerre. Le P. de Arce vint à bout par son éloquence de terminer leurs différends, et de rétablir entre elles la paix

et la concorde. Presque dans le même temps, il obtint la grace d'un Indien condamné à mort par le gouverneur de Sainte-Croix de la Sierra. La charité du missionnaire lui concilia la bienveillance des autrès Indiens. Ayant obtenu la liberté de parcourir ces contrées, il y fonda quelques réductions. Les travaux de ce grand homme et ceux de ses généreux compagnons, dont quelques-uns eurent le bonheur de recevoir la couronne du martyre, ont été décrits en espagnol par le P. Patrice Fernandez, dans un livre imprimé à Madrid en 1726.

Les successeurs de ces illustres missionnaires non contents de maintenir les anciennes réductions dans l'état florissant où ils les avoient trouvées, ont encore travaillé sans relâche à planter la foi chrétienne dans la grande province de Chiaco, et dans les autres contrées barbares de ce continent. Souvent ils ont eu la satisfaction de voir des nations entières d'Indiens qui demandoient d'elles-mêmes à être instruites. Ils ont cherché tous les moyens de s'insinuer chez les peuples qui ne pensoient pas à les inviter. Le nombre des fidèles se multiplie d'année en année, et l'on peut se flatter de voir un jour toute cette partie du monde soumise aux lois de l'Evangile, par les soins et par les prédications des Pères de la compagnie de Jésus.

CHAPITRE VII.

Ferveur admirable des chrétiens du Paraguai. — Leur assiduité dans les églises. — Exercices de piété qui s'y pratiquent ordinairement.

C'ÉTOIT peu d'avoir attiré les Indiens au christianisme, il falloit encore leur en faire observer les devoirs. C'est à quoi les missionnaires ont réussi plus qu'ils n'auroient peut-être eux-mêmes osé l'espérer. On ne sauroit dire avec quelle ferveur les Indiens remplissent tous les devoirs de la religion. Mais pour bien comprendre tout ce que cette ferveur a d'admirable, il faut se rappeler quels furent autrefois les Indiens. Ces hommes qui n'avoient presque rien d'humain que la figure, qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux, sont aujourd'hui des modèles de toutes les vertus chrétiennes. La pureté de leurs mœurs, leur dévotion retracent à nos yeux la parfaite image de la primitive Eglise.

L'expérience a montré que les Indiens sont pour la plupart d'un esprit doux et traitable, qu'ils sont sensibles à l'amitié. On remarque aujourd'hui dans ceux qui professent le christianisme cette belle simplicité que l'Evangile nous représente comme la compagne fidèle de l'innocence. Il y a lieu de croire que s'ils parurent avant leur con-

version n'avoir que la férocité en partage, c'étoit moins l'effet du naturel que la suite funeste d'une mauvaise éducation. Les habitudes vicieuses se transmettoient des pères aux enfants par la voie des exemples; dès que les Indiens ont eu de bons exemples devant les yeux, on a vu la probité, la candeur, la retenue, prendre parmi eux la place des passions effrénées qui les gouvernoient, et l'on peut dire en général qu'ils sont tous de bons et fervents chrétiens.

Mais la nature humaine étant aussi corrompue depuis le péché d'Adam, il n'est pas possible de trouver sur la terre une société nombreuse d'hommes qui soit absolument exempte de tout défaut, et où personne ne s'écarte jamais des sentiers étroits de la vertu. Les premiers chrétiens n'étoient pas tous irréprochables; et il ne faut pas croire que les réductions du Paraguai soient plus privilégiées à cet égard que la primitive Eglise. Si les missionnaires n'ont pu prévenir toutes les fautes, ils ont du moins tâché d'en prévenir les suites fâcheuses.

On fait choix dans chaque réduction pour y maintenir le bon ordre, de quelques anciens néophytes, qui sont chez les Indiens ce que furent autrefois les censeurs chez les Romains, et les nomophylax chez les Grecs. On les nomme régidors; il y en a parmi eux qui sont chargés spécialement de veiller sur la conduite et sur les mœurs des néophytes. S'ils découvrent que quelqu'un

soit tombé dans une faute considérable, et propre à donner du scandale, comme seroit une action contraire à la pudeur, un transport de colère suivi de quelque tort fait au prochain, ils saisissent le coupable, ils le conduisent à l'église, revêtu d'un habit de pénitent, pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute; ils lui imposent une sévère pénitence. De là on le mène sur la place publique, où il reçoit en présence de tout le monde un châtiment proportionné à la grièveté de sa faute. Le coupable humilié baise ordinairement avec reconnoissance les mains qui l'ont frappé, en disant : *Dieu vous récompense de m'avoir soustrait par cette punition légère aux peines éternelles dont j'étois menacé.* Il est rare qu'on retombe ensuite, et encore plus que la contagion du mauvais exemple se répande parmi les autres chrétiens.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'on a vu des Indiens, et même des Indiennes, qui ayant commis secrètement le même péché qu'on venoit de punir dans quelque autre à leurs yeux, couroient d'eux-mêmes s'accuser aux régidors, et prioient instamment qu'on leur imposât la même pénitence. Trait bien remarquable de ressemblance qu'ont ces réductions avec la primitive Eglise, où la pénitence publique étoit si souvent mise en usage.

Des hommes qui n'avoient pas même auparavant les premiers principes d'humanité, avoient be-

soin qu'on les instruisît dans le plus grand détail des devoirs du christianisme. C'est à quoi les missionnaires se sont extrêmement appliqués, aussi-bien qu'à leur inspirer un respect profond pour les mystères de la foi, et pour tout ce qui est l'objet du culte chrétien. Mais ayant affaire à des gens d'un entendement grossier, sur qui les raisons les plus convaincantes font moins d'impression que les objets matériels, les sages ministres de l'Evangile ont pris un soin particulier de présenter à l'imagination des néophytes ce qui pouvoit augmenter leur respect pour les choses saintes.

Ils ont voulu que les temples du vrai Dieu fussent bâtis et entretenus avec toute la magnificence et toute la propreté possibles. Les premières églises n'étoient que de bois et d'une structure fort grossière; elles avoient pourtant déjà de quoi surprendre et frapper les Indiens, dont les yeux n'étoient pas accoutumés à de pareils objets. Les missionnaires leur apprirent dans la suite à faire la brique et la chaux, et firent venir d'Europe quelques-uns de leurs frères, qui entendoient la conduite des bâtiments. Ainsi l'on voit aujourd'hui dans la plupart des réductions des églises bâties de briques ou de pierres. La plupart sont assez belles pour plaire même à des yeux européens. Les églises du Paraguai ont, outre la nef, les bas côtés, qui sont quelquefois doubles. On y compte cinq autels au plus, parce qu'un plus grand nombre seroit inutile. Ces églises sont assez vastes :

quoiqu'elles soient fort basses, le toit n'étant soutenu que sur des colonnes de bois au défaut de pierres, il n'est pas possible de l'élever à proportion de la longueur et de la largeur de l'édifice. Mais eu égard aux maisons qui n'ont jamais qu'un rez-de-chaussée, les églises peuvent paroître de superbes édifices. Outre la principale porte et celles des côtés, on pratique dans les murs un grand nombre de fenêtres, afin qu'elles soient bien éclairées. Ces fenêtres sont encore nécessaires, surtout en été, pour diminuer l'incommodité que souffrent les prédicateurs et les célébrants, lorsque l'église est échauffée par la multitude des Indiens qui y accourent et qui transpirent beaucoup.

Les réductions fondées dans le pays des Moxes étant les plus récentes, les églises y sont aussi mieux bâties que partout ailleurs. La nef et les bas côtés ont un chœur fort propre, et surmonté d'une coupole.

Comme les missionnaires ont amené de temps en temps avec eux des frères qui avoient appris en Europe les différents arts qui pouvoient servir à la décoration des édifices sacrés, les autels sont ornés de tableaux de dévotion proprement encadrés; de colonnes, de corniches bien travaillées, et même de statues et de bas-reliefs. Les murailles sont ordinairement revêtues de toiles peintes garnies de franges, ou enchâssées dans une boiserie. On y a représenté les principaux mystères de

notre religion, afin de les mieux graver dans le cœur des néophytes; car ce sont là, pour me servir des expressions de saint Grégoire, les livres où le peuple étudie sa religion.

Chaque église à son baptistère placé dans une grande chapelle ornée avec un soin particulier, parce que c'est la première chose qui frappe la vue de ceux qui entrent. Les ornements qui servent à l'office divin sont plus propres que riches, et les autels n'ont guère d'autre parure que des fleurs artificielles ou naturelles, et sont jonchés d'herbes odoriférantes. On forme avec des feuillages et des fleurs des guirlandes qu'on attache autour de l'église, et qui y répandent une odeur très-agréable. Aux jours les plus solennels, on y brûle des parfums, on arrose le pavé d'eaux de senteur, on le jonche d'herbes et de fleurs odoriférantes que le pays fournit en abondance pendant tout le cours de l'année.

Ce fut par de semblables attentions que Népotien mérita autrefois les éloges de saint Jérôme, qui parle ainsi de cet homme vertueux, dans l'épitaphe qu'il a composée en son honneur : « Il » orna souvent les basiliques de fleurs, de feuil- » lages et de pampres, qu'il entrelassoit avec » goût [1]. » Plus d'une raison engage les missionnaires à autoriser cet usage.

Il y a dans chaque réduction un premier sa-

[1] *Basilicas ecclesiæ diversis floribus et arborum comis vitiumque pampinis adumbravit.*

cristain, et deux autres qui lui sont subordonnés, outre six clercs qui portent le rabat et l'habit long, avec la queue traînante de trois ou quatre palmes, à la manière des prêtres espagnols. Ceux-ci commencent cependant aujourd'hui à quitter cet usage incommode. Toutes les places dont je viens de parler sont extrêmement recherchées, et ceux qui les obtiennent en remplissent les devoirs avec une exactitude admirable. Les novices des ordres les plus fervents n'ont pas l'air plus modeste et plus recueilli en servant à l'autel que les jeunes Indiens qui font l'office de clercs. Tout ce qui sert à l'office divin, le pavé même des églises, est entretenu avec la plus grande propreté.

Du reste il ne faut chercher dans les églises des réductions ni marbres choisis, ni pierres précieuses. L'or et l'argent n'y sont guère employés que pour les vases sacrés. Mais ce qui mérite nos regards et notre admiration, c'est l'assiduité des chrétiens dans les temples sacrés. On y pratique non-seulement tout ce qui est d'usage dans les paroisses bien réglées d'Europe, mais beaucoup d'autres exercices de piété, que les missionnaires ont jugé à propos d'introduire. Qu'on me permette d'entrer encore sur cela dans un détail qui ne peut qu'édifier, et qui est également propre à faire connoître le zèle des pasteurs, et la ferveur des néophytes.

Tous les matins, dès que le jour commence à paroître, les enfants vont à l'église, où ils se pla-

cent, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Ils y récitent à deux chœurs les prières du matin et la doctrine chrétienne jusqu'au lever du soleil. Alors on dit une messe, à laquelle tous les habitants de la réduction doivent assister, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes pour s'en dispenser. Après la messe chacun se rend à son travail. Le soir on fait le catéchisme aux enfants. La cloche appelle ensuite tous les fidèles à l'église pour y réciter ensemble le rosaire et les prières du soir. Tous les samedis on chante en musique la messe de la Vierge, et le soir, après le rosaire, les litanies de la mère de Dieu, avec une prière pour les morts. On verra bientôt, sans doute avec surprise, en quoi consiste cette musique des Indiens.

Le dimanche, tout le monde se rend de grand matin à l'église pour y chanter la doctrine chrétienne. On célèbre ensuite les fiançailles et les mariages, ce qui demande beaucoup de temps; car on remet tous les mariages au dimanche, afin de leur donner plus de solennité. Par là on apprend aux infidèles et aux nouveaux convertis à respecter cette action comme sacrement. On chante ensuite la messe solennelle. Après l'Evangile, un missionnaire monte en chaire; il explique l'Evangile du jour. Quand la messe est finie, on examine si quelqu'un s'en est absenté sans raison légitime, ou n'a pas assisté à la récitation de la doctrine chrétienne; s'il n'est point arrivé au dedans ou au dehors de la réduction quelque désordre au-

quel il soit nécessaire de remédier. On impose des pénitences à ceux que l'on a trouvé en faute.

Après le dîner, on baptise les enfants et les catéchumènes, qui sont presque toujours en grand nombre. Cela se fait encore le plus solennellement qu'il est possible, afin d'animer la foi du peuple et de lui inspirer du goût pour les saintes cérémonies de l'Eglise. Les congrégations particulières s'assemblent ensuite pour pratiquer les exercices de piété qui leur sont propres, et pour entendre une exhortation. Après les vêpres tout le peuple récite le rosaire en commun à l'ordinaire. Dès qu'il est fini chacun va se reposer dans sa maison, et se préparer aux travaux du lendemain.

Les néophytes assistent à tous ces différents exercices avec une modestie et un recueillement qu'il seroit difficile d'exprimer. Mais leur dévotion paroît encore d'une manière bien plus sensible lorsqu'ils doivent s'approcher de la table eucharistique.

Les missionnaires finissent toujours leurs prédications par un acte de contrition, qui contient les motifs les plus capables d'exciter le regret des péchés que l'on a commis. L'église retentit alors de soupirs et de sanglots. Remplis d'une sainte colère contre eux-mêmes, les néophytes s'efforcent bien souvent d'expier leurs fautes par des austérités et par des macérations qu'ils porteroient à

l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer.

C'est surtout au tribunal de la pénitence qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience. Ils versent un torrent de larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute quelquefois si elles sont matière d'absolution. Cependant ils ne se lassent point d'interroger le missionnaire avec une inquiétude scrupuleuse, pour savoir si telle ou telle chose est un péché. S'ils s'aperçoivent ensuite qu'ils ont offensé Dieu, en quelque manière que ce soit, ils quittent sur-le-champ leurs occupations les plus pressantes; ils courent à l'église pour s'y purifier par le sacrement de pénitence. Ils déclarent leur faute avec tant de douleur et de gémissements, que le confesseur attendri ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celles du pénitent.

Presque tous les Indiens sont pauvres : il n'y en a cependant aucun qui ne s'empresse de secourir ses semblables dans le besoin. Est-il question de bâtir une église, ils abandonnent volontiers tout autre ouvrage, et courent d'eux-mêmes offrir leurs services. Ils se priveroient du nécessaire pour contribuer à la dépense de l'édifice, si l'on ne mettoit pas des bornes à leur piété généreuse.

L'Eglise catholique a toujours fait profession d'honorer les cendres de ceux qui sont morts après avoir été sanctifiés par le baptême. Elle veut que l'on conserve avec soins les restes de leur dépouille mortelle, qui doivent un jour se ranimer

pour ne plus mourir. Ses intentions sur ce point ne sont peut-être nulle part mieux suivies qu'au Paraguai. Le cimetière, qui est plus ou moins grand, suivant le nombre de fidèles qui habitent chaque peuplade, est toujours à côté de l'église. C'est ordinairement une place carrée, enfermée de murs à hauteur d'appui, et environnée de palmiers et de cyprès. En dedans se trouvent plusieurs rangs d'orangers que la température du climat fait croître en pleine terre. Du côté qui regarde la campagne, on voit une allée fort spacieuse toute plantée d'orangers et de citronniers. Cette allée conduit à une chapelle où l'on va tous les lundis en procession chanter la messe des morts. Aux deux bouts et au milieu de l'allée, on a dressé de grandes croix. Lorsque la procession en rencontre quelqu'une, elle fait une pause, pendant laquelle on chante quelque prière de l'Eglise.

Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que les seuls missionnaires sont enterrés dans l'église. Plût à Dieu qu'un semblable usage, observé autrefois en Italie, s'y conservât encore! Nos temples ne seroient pas infectés comme ils le sont de la mauvaise odeur des cadavres.

On a bâti hors des réductions à une juste distance de petites chapelles bien entretenues et ornées fort proprement. C'est là que se rend la procession aux jours de saint Marc, des rogations, du titulaire de l'église, et quand on fait les

stations du jubilé. Elle passe par les rues de la réduction, qui sont toutes tirées au cordeau, et ont chacune à leur extrémité une croix bien travaillée. A chaque croix qu'on rencontre la procession s'arrête. Les enfants chantent en musique quelque chose de la doctrine chrétienne. Le peuple répond en plain-chant. On ne sort de la réduction que pour entrer dans des avenues fort agréables formées de pins, de palmiers et d'orangers bien alignés; elles s'étendent jusqu'aux chapelles où la procession doit se rendre; elles la mettent à l'abri du vent et la garantissent des ardeurs du soleil. Ainsi tout concourt à exciter la dévotion des fidèles dans ces pieuses cérémonies, sans que rien puisse la troubler.

CHAPITRE VIII.

Attentions des missionnaires pour empêcher que les Indiens ne retombent dans leurs anciens désordres. — Succès de leurs travaux.

La dévotion des chrétiens du Paraguai ne se borne pas à une mortification ni à des pratiques extérieures. On les a formés avec soin à cette partie essentielle de la piété chrétienne, qui consiste à réprimer les passions.

J'ai déjà dit que l'ivrognerie, l'incontinence et la cruauté étoient des défauts presque universellement répandus parmi les barbares. Quant au premier de ces défauts, les missionnaires en ont inspiré tant d'horreur aux néophytes que la chica est devenue chez ces peuples une boisson innocente, et n'a plus d'autre effet que de les soutenir dans leurs travaux. Les lois sévères qu'on a portées contre ceux qui s'enivreroient sont en quelque sorte devenues inutiles. Lorsque les Indiens sont venus dans les villes espagnoles, on les a souvent pressés de boire du vin; mais ils n'en ont pas même voulu goûter, et ils ont reproché plus d'une fois aux Espagnols étonnés d'un tel refus « qu'ils » ne venoit d'Espagne rien de bon, si ce n'étoit » le vin, qui sembloit même devenir un poison » entre leurs mains. »

L'incontinence est également bannie des réductions. Presque tous les Indiens se marient dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. S'il arrivoit quelque scandale en ce genre, le châtiment suivroit de près la faute. D'ailleurs on a pris toutes les précautions imaginables pour éloigner les néophytes des occasions du péché. Il n'y a dans chaque maison qu'une seule famille composée du père, de la mère et des enfants. Les hommes et les femmes ne se trouvent jamais confondus ensemble dans les lieux publics. Les puits, les fontaines, les lavoirs qui sont communs à tout le peuple, sont toujours en un lieu découvert de toutes parts, et exposés à la vue de tout le monde. Quelques vieillards respectables par leur âge et par leur vertu sont chargés d'y veiller pendant tout le jour, afin qu'il ne s'y passe rien de contraire à la décence et aux bonnes mœurs.

On est encore plus attentif à empêcher que les temples de Jésus-Christ ne deviennent une occasion de chute ou de scandale. Conformément aux instructions de saint Charles Borromée, qu'on suit encore aujourd'hui en plusieurs villes d'Italie, chaque église des réductions est divisée en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. On laisse entre deux un espace vide qui s'étend depuis la grande porte de l'église jusqu'au sanctuaire. Chaque côté se subdivise en trois classes ou quartiers. La première classe est celle des enfants qui se placent près de la balus-

trade du sanctuaire. Derrière eux sont deux ou trois zélateurs; c'est ainsi qu'on appelle ceux que l'on charge de maintenir le bon ordre pendant les saintes cérémonies de la religion. Ils tiennent en main une baguette, dont ils touchent ou frappent sur-le-champ quiconque s'écarte tant soit peu de la modestie et du respect convenables.

La seconde classe est celle des jeunes gens placés derrière les enfants et gardés par d'autres zélateurs d'un âge plus avancé. La troisième comprend des hommes de tout âge, qui ont aussi leurs zélateurs choisis parmi les vieillards les plus respectables. Les femmes sont arrangées de la même manière de l'autre côté de l'église.

L'on entre et l'on sort par les portes latérales. Les hommes par celle qui est de leur côté, et les femmes par l'autre. Lorsque l'on entre, chacun se rend par le plus court chemin au lieu destiné pour sa classe. Ce bel ordre est si rigoureusement observé que personne n'oseroit y contrevenir.

Les missionnaires ne se contentent pas de veiller pendant le jour, soit par eux-mêmes, soit par autrui, sur les mœurs des néophytes : ils ont pendant la nuit des émissaires secrets, qui les avertissent soigneusement de tout ce qui pourroit demander un prompt remède. La nuit est partagée en trois veilles. On change à chaque veille ces espèces de sentinelles, qui paroissent n'être occupées que de la sûreté du pays, et n'être destinées qu'à

prévenir toute surprise de la part des sauvages ou des Mammelus.

Ces attentions et beaucoup d'autres semblables, jointes aux vives et ferventes exhortations des missionnaires, entretiennent les néophytes dans l'horreur du vice. On a vu plus d'une fois de jeunes vierges se laisser assassiner par des Indiens infidèles ou mal convertis, plutôt que de consentir à leurs désirs criminels. Tous les Indiens sauvages laissent croître leur chevelure, et l'on ne sauroit leur faire un affront plus sensible que de la leur couper; d'où il arrive quelquefois qu'on a peine à distinguer un jeune homme d'avec une femme, parce que les Indiens n'ont presque point de barbe, et qu'elle leur vient fort tard. Mais cet inconvénient n'est point à craindre dans les réductions. Les chrétiens portent les cheveux courts. Ils élèvent leurs enfants dans cet usage. Ainsi l'on fait aisément la distinction des hommes et des femmes, des fidèles et des infidèles.

Mais ce qui contribue peut-être encore plus que toutes ces précautions à éloigner les Indiens du vice, c'est l'heureuse habitude qu'ils ont contractée de ne jamais perdre de vue, pour ainsi dire, la présence de Dieu et les devoirs de la religion. Tout les y rappelle sans cesse. Leur mémoire est remplie de pieux cantiques qu'ils ont appris dès l'enfance. Ils les répètent souvent dans leurs maisons, ils en font retentir les champs et les bois lorsqu'ils travaillent.

C'est ce qui excite l'admiration des Espagnols, lorsqu'ils se rencontrent avec ces bons Indiens, et surtout lorsqu'ils ont à traiter avec eux. On n'entend presque sortir de la bouche de ceux-ci que des cantiques spirituels et des discours de piété. Jamais ils ne profèrent ni jurement, ni imprécation, ni aucune parole injurieuse ou peu séante, quoique les Européens ne s'observent pas toujours beaucoup sur cet article, non plus que sur bien d'autres, en la présence des Indiens, qui savent avec le secours de la grâce divine se préserver de la contagion du mauvais exemple.

Le président D. Joseh de Salazar avoit fait venir 500 chrétiens des réductions à Buenos-Ayres, pour les y employer à des travaux publics. Lorsqu'ils furent de retour chez eux, quelques-uns disoient avec candeur à leur missionnaire; « Comment nous dites-vous que telle ou telle » action sont des péchés contre l'honnêteté, contre » la charité, tandis que nous savons à n'en pouvoir » douter que beaucoup d'Espagnols les commet- » tent impunément?... Mes enfants, répondoit le » Père, je ne saurois vous dire autre chose, sinon » que nous prêchons aux Espagnols la même doc- » trine qu'à vous. Elle vient de Dieu, et elle est » immuable comme lui. Si les Espagnols ne l'ob- » servent pas, ils en rendront compte au tribunal » du souverain juge, qui leur fera payer bien cher » leur négligence. Pour vous, soyez fidèles à la » mettre en pratique; et Dieu récompensera votre

» fidélité; vous ferez voir par là que vous avez » plus de jugement que les Espagnols. »

C'est en particulier afin de prévenir les pernicieux effets du mauvais exemple, que les rois catholiques, à la prière des missionnaires, ont fait défense aux Espagnols et à tous les autres Européens d'aller dans les réductions, à moins que dans leurs voyages la nécessité ne les y oblige; alors il ne leur est pas même permis de rester plus de trois jours dans chacune. Les évêques et leurs grands-vicaires, les gouverneurs de la province ne sont point compris dans la défense. Dès qu'on voit arriver un Européen, quelque Indien sage et discret se met aussitôt à ses côtés, sous prétexte de l'accompagner et de lui faire honneur; mais c'est en effet pour l'observer, pour veiller de plus près sur sa conduite.

Les réductions les plus éloignées des yeux et du commerce des Européens sont aussi celles où l'on remarque le plus de ferveur et d'innocence dans les néophytes. Bien loin qu'ils aient donné chez eux le moindre accès au relâchement, leur piété semble s'accroître et se fortifier tous les jours. C'est ainsi que nous voyons régner en Europe parmi les habitants des campagnes, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, parce qu'ils sont séparés des mauvais chrétiens qui vivent dans les villes. La frugalité de leur repas, leur assiduité au travail sont cause qu'il n'ont ni la commodité ni la volonté d'offenser Dieu.

Mais comme l'exemple des Pères influe ordinairement plus que tout le reste sur la conduite des enfants, les chrétiens des réductions prennent un soin spécial de bien élever ceux que le ciel leur a donnés; ils tâchent de leur inspirer une piété vraie et solide, et de leur servir eux-mêmes de modèles. Les plus âgés sont les plus exacts observateurs de la loi. Faut-il s'étonner que la jeunesse s'efforce de les imiter, et n'ose sortir des bornes de la modestie?

Pour ce qui regarde la cruauté et l'esprit de vengeance, ces vices si enracinés dans le cœur des sauvages, il n'en reste plus aucun vestige dans les réductions. Les néophytes vivent entre eux comme de bons frères, et l'on pourroit bien leur appliquer ce que l'Ecriture dit des premiers chrétiens. *Tous ceux qui croyoient en Jésus-Christ n'avoient qu'un cœur et qu'une âme.* Un homicide est une chose inouie jusqu'à présent dans les peuplades chrétiennes du Paraguai. La discorde s'y montre rarement; et les procès, s'il s'en élève quelqu'un, car ils y sont très rares, sont aussitôt terminés par des juges préposés pour cela.

Quoiqu'il y ait des fonds établis pour l'entretien des pauvres, chacun selon ses facultés se fait encore un devoir de les secourir. Bien plus, si les habitants d'une peuplade ont fait une mauvaise récolte, les réductions voisines s'empressent de les soulager, et de suppléer à la disette où ils se trouvent. Elles leur donnent de quoi subsister

commodément jusqu'à l'année suivante, et de quoi ensemencer leurs terres, sans exiger autre chose pour prix d'un tel service, qu'un pareil secours dans un semblable besoin.

La charité des néophytes paroît redoubler en faveur des idolâtres, afin de les attirer à la connoissance du vrai Dieu. Il n'y a point d'affront ou de mauvais traitement auquel ils ne s'exposassent volontiers, dans l'espérance de convertir un infidèle. Quand ils peuvent en engager quelqu'un à venir voir la réduction, il y est reçu avec tous les témoignages de la joie la plus vive et la plus sensible. Plus il semble dépourvu d'humanité, plus on lui fait de caresses; on le loge, on le nourrit, ou l'habille, chacun lui donne tout ce qu'il a de meilleur. On lui enseigne la doctrine chrétienne et les prières de l'Eglise; et quand ensuite il se détermine à embrasser la foi, c'est le sujet d'une réjouissance publique, à laquelle il n'y a personne dans la peuplade qui ne prenne une part très-sensible.

CHAPITRE IX.

De la musique des Indiens.

Je ne dois pas omettre ici un autre moyen auquel les missionnaires ont eu recours; moyen également capable de nourrir, d'accroître la dévotion des fidèles, et d'attirer les infidèles même à notre sainte religion; ç'a été d'introduire la musique dans ces contrées. La plupart des missionnaires ont une connoissance suffisante de ce bel art. Il s'en est trouvé qui la possédoient à fond. On ne sauroit croire combien la musique a de charmes pour les Indiens. Les ministres de Jésus-Christ pensèrent d'abord à profiter d'un goût si marqué qu'ils reconnoissoient dans ces peuples pour l'harmonie. A peine un missionnaire avoit-il commencé de chanter quelques cantiques sur la doctrine chrétienne; que ces Indiens, alors infidèles, sortoient aussitôt des bois et de leurs retraites, pour suivre avec les transports les plus vifs celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le missionnaire les voyant rassemblés en grand nombre autour de lui, commençoit à leur annoncer les vérités évangéliques, et préparoit ainsi les voies à la fondation de quelque nouvelle peuplade.

Outre ce goût naturel que les Indiens avoient pour toute sorte de musique, les missionnaires

leur reconnurent d'excellentes dispositions pou
la pratiquer. Il est assez commun de rencontre
parmi eux de très-belles voix. On prétend qu'il
en sont redevables en partie aux eaux des fleuve
Parana et Uraguai.

Les missionnaires font un choix des enfant
qui montrent dès leurs premières années plus d
dispositions pour la musique. Ils leur apprennen
à chanter et à jouer des instruments avec tant d
justesse et de précision, que leurs pieux concert
ne plaisent et ne touchent pas moins que ceu
d'Europe. Il s'est donc établi dans chaque réduc
tion une chapelle de musiciens, qui exécutent l
musique la plus simple comme la plus composée

On sera sans doute étonné d'apprendre qu
nous n'avons en Europe presque aucun instru
ment de musique qui ne soit en usage chez le
Indiens des réductions; qu'ils savent jouer de
orgues, du luth, de l'épinette, du violon, du vio
loncelle, de la trompette, etc. Bien plus, que le
instruments dont ils se servent aujourd'hui son
presque tous l'ouvrage de leurs mains.

Beaucoup d'Européens qui ont entendu la mu
sique des Indiens ont assuré qu'elle n'étoit point
inférieure à celle des cathédrales d'Espagne. Entre
plusieurs choses que le P. Cattaneo prioit M. Cat
taneo son frère de lui envoyer, il lui demandoit
celles que je vais dire, dans une lettre datée du
mois de Février 1730. « Je voudrois de plus, ce
» sont les propres paroles de ce missionnaire,

» trois ou quatre messes en musique, les vêpres
» des confesseurs et celles de la Vierge aussi en
» musique, avec la partition entière le tout copié
» bien fidèlement, soit pour la note, soit pour les
» paroles, et des meilleurs maître d'Italie; enfin
» douze ou quinze concerto du seigneur Alberti
» de Bologne, mais des premiers qu'il a com-
» posés, et qui sont si estimés des connoisseurs,
» sans être d'une exécution trop difficile. » C'étoit pour ses chers néophytes que le missionnaire demandoit toutes ces choses, et l'on peut juger par là de leur habileté.

Ajoutons à cela ce qu'a écrit un Espagnol qui avoit accompagné l'évêque de l'Assomption, lorsque ce prélat faisoit la visite des réductions de l'Uraguai. Voici de quelle manière il s'exprime :

« Dans une des dernières visites que monsei-
» gneur notre évêque a faites chez les Guaranis,
» nous étions prêts d'arriver à une des réductions.
» Tous les habitants étoient venus au-devant du
» prélat. Un chœur d'enfants s'avançoit vers nous
» en chantant les louanges de la doctrine chré-
» tienne. Mais un d'entre eux s'attira bientôt les
» regards de tout ce que nous étions là d'Espa-
» gnols; il jouoit du violoncelle avec tant de grâce
» et d'adresse, que le prélat, frappé d'admiration
» comme les autres, fit arrêter le chœur, et appro-
» cher l'enfant, à qui il ordonna de jouer seul une
» sonate. L'enfant obéit, et après avoir salué pro-
» fondément le prélat et les personnes de sa suite,

» il appuya l'instrument sur son pied, et joua » pendant environ un quart d'heure avec une » telle précision et une telle légèreté qu'on ne pou- » voit se lasser de l'entendre et de l'admirer. Pas- » sant moi-même en d'autres temps par quelques » réductions où les missionnaires m'ont toujours » fait un accueil très-favorable, j'ai entendu plus » d'une fois la musique des Indiens, et ç'a toujours » été avec une nouvelle surprise. J'ai peine à » croire qu'on entendît avec plus de plaisir la » musique des cathédrales d'Espagne les plus cé- » lèbres. »

Telle est l'attention des missionnaires à profiter de tout ce qui peut attacher les Indiens à la religion; et l'expérience fait voir que cette musique mâle de l'Eglise, bien loin d'amollir les cœurs, augmente la dévotion des néophytes, en même temps qu'elle leur procure un plaisir très-sensible. Cela paroît sensiblement lorsqu'ils assistent à des messes solennelles, à des processions et à d'autres pieuses cérémonies, où ces enfants dont j'ai déjà parlé chantent d'une manière si dévote les louanges de Dieu et des saints mystères. C'est d'ailleurs une des choses qui frappent le plus les infidèles, lorsqu'ils viennent dans les réductions, et qui leur donne le plus d'envie de s'y fixer.

Les anciens racontent dans leurs écrits des exemples merveilleux du pouvoir qu'a la musique sur les cœurs les plus farouches, et leurs expressions se trouvent encore au-dessous de la réalité.

Mais rien sans doute n'est plus glorieux pour cet art charmant que d'avoir contribué à multiplier le nombre des chrétiens. L'estime que les Indiens ont pour la musique fait qu'ils se tiennent très-honorés quand on les choisit pour remplir une place de chantre dans l'église. En effet ceux que l'on élève à cette espèce de dignité sont ensuite considérés par les autres comme les plus habiles de la nation, parce qu'ils savent lire la messe et les heures canoniales. Ceux qui ne savent pas lire les consultent, quand il leur est né un enfant, pour savoir quel nom il faut lui donner. On suppose que ces chantres doivent savoir de quel saint on célèbre la fête ce jour-là dans l'église. Mais il est arrivé plus d'une fois que le chantre n'entendant pas le latin, leur a suggéré un nom peu convenable, tel que Caïphas, Piscina, Capharnaum, parce que comme on faisoit l'office de la férie, il n'avoit trouvé dans la messe du jour que ces noms-là qu'il avoit pris pour des noms de saints. Le missionnaire qui venoit ensuite pour administrer le baptême, étant instruit de la simplicité du chantre, après lui avoir montré son erreur, donnait à l'enfant le nom qu'il jugeoit à propos.

CHAPITRE X.

De la manière dont les nouveaux chrétiens du Paraguai solennisent les principales fêtes de l'année.

Pour ne pas répéter ici une partie des choses que j'ai déjà dites, en parlant de l'assiduité des néophytes dans les églises, je me contente d'observer d'abord en peu de mots que leur assiduité redouble aux principales fêtes de l'année, que la plupart ne manquent point ce jour-là de se présenter à la table eucharistique. Je m'arrêterai un peu davantage aux fêtes dont la célébration a quelque chose de particulier qui mérite d'être rapporté.

Lorsque la Fête-Dieu approche, les Indiens se préparent à la célébrer le plus magnifiquement qu'il leur est possible. Ils ornent l'église avec un soin particulier, aussi-bien que les places et les rues par où la procession doit passer. La pauvreté où ils vivent ne leur permettant pas d'employer autre chose à l'embellissement de la cérémonie que des ornements champêtres, ils les disposent d'une manière si élégante et si diversifiée, qu'ils forment un spectacle pour le moins aussi agréable que nos tapisseries, nos peintures et notre argenterie. Les Indiens dressent d'espace en espace dans

les rues des arcs de triomphe qui en occupent toute la largeur. Ils les revètissent de branches d'arbres entrelassées les unes dans les autres, avec des bordures et des festons faits des fleurs les plus agréables, et des plus beaux fruits qui se trouvent dans la saison. Les uns vont à la pêche des poissons les plus estimés; les autres vont à la chasse, d'où ils rapportent des cerfs, des tigres, des lions, et d'autres animaux singuliers, qu'ils suspendent avec symétrie à ces arcs de triomphe. Ils y joignent des paons, et d'autres oiseaux, que les caciques sont chargés de fournir. Mais surtout ils ramassent le plus qu'ils peuvent des oiseaux en vie les plus remarquables par l'éclat et par la diversité de leurs couleurs. Ces oiseaux se trouvent communément sur les bords et dans les îles des grands fleuves, et principalement du Paraguai. Ce fleuve ne doit même son nom, qui dans leur langue signifie le fleuve des plumes, qu'à la multitude d'oiseaux singuliers qui naissent sur ses rives. Les Indiens attachent aux arcs de triomphe ces oiseaux par le pied avec un cordon assez long pour qu'ils puissent, en voltigeant de branche en branche, faire briller leurs beaux plumages.

Les Indiens placent encore le long des rues de petits tigres vivants, ou d'autres bêtes féroces qu'ils ont prises dans des piéges; ils les attachent de sorte qu'elles ne puissent nuire à personne; c'est là pour eux le comble de la magnificence.

Le devant des maisons est orné à peu près dans

le même goût que les arcs de triomphe, d'herbes odoriférantes, de fruits, de fleurs, d'oiseaux, de tourtes et de gâteaux de toute espèce que les femmes cuisent exprès pour ce jour-là; le tout entremêlé en forme de festons, de trophées, et sous mille autres figures plus agréables les unes que les autres. On y voit aussi quelques pièces de toile garnies de plumes, qui par la diversité de leurs couleurs, ou par l'artifice de leur assortiment, offrent un spectacle singulier. La terre est jonchée de feuillages, de fleurs, d'herbes odoriférantes. Il semble que toutes les espèces de créatures se sont réunies pour rendre hommage à leur Créateur.

Enfin les Indiens disposent au devant de leurs maisons, dans des corbeilles fort propres, le maïs, et les autres grains dont ils doivent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur à son passage daigne y répandre sa bénédiction, et les multiplier à proportion des besoins de la peuplade.

Après la grand'messe la procession s'arrange à peu près comme en Europe. Quelques compagnies de soldats ouvrent la marche au son des tambours et des autres instruments guerriers. On les arme ce jour-là de fusils, dont ils font de temps en temps des décharges. Les hommes et les femmes marchent les uns devant, les autres derrière le Saint-Sacrement, arrangés de la même manière qu'ils le sont ordinairement dans l'église. Les caciques, les capitaines, le corrégidor royal, les alcades, les procureurs du peuple, et les autres officiers civils et

militaires, se placent autour du dais sous lequel est portée la divine Eucharistie. Quelques zélateurs des plus vénérables sont répandus de côté et d'autre pour maintenir le bon ordre, et pour empêcher qu'il ne se passe rien de contraire au respect qu'exige la présence de Jésus-Christ. Personne n'oseroit s'absenter de cette cérémonie sans une raison légitime. Personne n'y ouvre la bouche, si ce n'est pour chanter les louanges de Jésus-Christ. hommes et femmes, grands et petits, tous donnent des preuves authentiques de leur foi envers ce grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Les musiciens, partagés en différents chœurs, font retentir l'air de pieux cantiques durant tout le cours de la procession. Lorsqu'elle est rentrée dans l'église, quelques chrétiens d'un âge mûr et d'une fidélité à toute épreuve sont choisis pour aller ramasser toutes les choses comestibles qu'on a fait servir à la décoration des arcs de triomphe et des maisons. Elles sont distribuées par les missionnaires, qui envoient d'abord aux malades tout ce qu'il y a de plus délicat. Le reste est pour les Indiens qui ont contribué davantage à l'embellissement de la fête. C'est ainsi que le vrai Dieu triomphe au milieu de ces nations qui paroissoient auparavant ne savoir pas même qu'il y eût un Dieu. On invite à la fête les infidèles du voisinage, et il arrive souvent que plusieurs, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, et demandent à être admis dans la peuplade au rang des catéchumènes.

Le concours est encore plus grand pour la fête du saint dont la peuplade porte le nom. Deux ou trois des réductions voisines y sont invitées, et s'y rendent ordinairement ayant à leur tête les corrégidors et les caciques revêtus de leurs habits de cérémonie.

La veille, à l'heure de midi, la fête est annoncée par le son des cloches, et par le bruit des trompettes et des tambours qui s'assemblent devant la maison de l'alfiere royal. C'est ainsi que l'on nomme l'officier qui porte l'étendard royal dans les grandes cérémonies. Cet étendard est placé sous un dais magnifique au-dessus de la porte de l'alfiere. A l'heure marquée, l'alfiere, monté sur un cheval richement caparaçonné, se met en marche avec tout son cortége pour se rendre à l'église. Il est accompagné des notables de différentes réductions, qui sont ordinairement au nombre de cinq cents, tous à cheval, et précédés de quelques compagnies d'infanterie. On porte devant lui l'étendard royal. A la porte de l'église, cet étendard est remis entre les mains de l'alfiere, qui, après avoir reçu l'eau bénite des mains du curé, est conduit en cérémonie à la principale chapelle, et s'y place sur une estrade couverte d'un tapis : honneur néanmoins dont il ne jouit que ce seul jour-là dans toute l'année. Lorsque les premières vêpres sont achevées, on fait danser dans l'église quelques troupes d'enfants habillés proprement et modestement, ainsi

qu'il se pratique dans les cathédrales d'Espagne. L'alfiere est reconduit en grande pompe à sa maison par un autre chemin que celui par lequel il avoit d'abord passé. Cet officier est chargé, aussi-bien que les corrégidors, les alcades et les caciques de loger les principaux étrangers. Tous les autres sont répandus dans les différentes maisons de la peuplade.

A l'entrée de la nuit toutes les rues sont illuminées; on allume des feux de joie, et même quelquefois des feux d'artifice. Le jour de la fête tous les habitants se rendent à l'église de grand matin, pour y participer aux divins sacrements. Beaucoup d'étrangers se présentent aussi d'ordinaire à la sainte table. A l'heure de la grand'messe l'alfiere se transporte à l'église avec les mêmes cérémonies que la veille. Après l'office on le reconduit encore à la maison, où il a eu soin de faire préparer un repas splendide. On y sert de toutes sortes de mets et de beau pain de froment, avec une si grande profusion que l'appétit violent des conviés y est amplement rassasié. Ces conviés sont les caciques, les capitaines et les plus considérables parmi les étrangers. La boisson ordinaire dans ces repas est de l'eau dans laquelle on a fait infuser une certaine herbe qui est apparemment l'herbe du Paraguai. On sert vers la fin du repas quelques bouteilles de vin. Mais comme il est fort cher en ce pays là, on le distribue avec tant d'économie qu'en augmentant l'allégresse des con-

vives, il ne peut leur causer aucun étourdissement.

Tous les habitants de la peuplade régalent aussi selon leurs facultés les étrangers qui logent chez eux. Là, on s'entretient jusqu'à l'heure des vêpres; dès qu'elles sonnent on se rend à l'église. L'alfiere y revient encore avec le même cortége. L'office achevé, chacun se rend à la place publique, où se fait une espèce de tournois. Les tenants, tous bien montés et partagés en plusieurs quadrilles, s'avancent en bon ordre sous les enseignes des différentes peuplades dont les habitants se trouvent réunis pour cette fête. On rompt d'abord quelques lances; ensuite on court la bague. Les missionnaires s'y trouvent aussi, soit pour prévenir par leur autorité tous les désordres qui pourroient naître, soit pour prononcer en qualité de juges sur les différends des partis. Ils ont leurs places marquées, et devant eux sur une table sont les prix destinés aux vainqueurs. Ces prix ne sont autre chose que des chapelets, des médailles, des ciseaux, des couteaux, etc. Après avoir adjugé les prix les plus considérables à ceux qui se sont distingués par leur adresse, ils partagent le reste avec une telle proportion que ceux mêmes qui en auroient le moins mérité se voient récompensés, et de cette manière tous se retirent contents. Ces jeux finissent au premier signal que les juges donnent.

On permet aussi quelquefois la danse aux In-

liens; mais les hommes dansent seuls; je ne sais pas si les femmes dansent aussi ensemble. Ces danses des Indiens, qui sont accompagnées du son des instruments, font tant de plaisir que les Européens même en sont étonnés, et les trouvent toujours trop courtes lorsqu'ils y assistent.

C'est ainsi que les chrétiens du Paraguai savent allier avec la piété une joie innocente et louable. C'est ainsi que les lois de la charité fraternelle et de l'hospitalité sont observées dans ces petites républiques.

Il seroit inutile de m'étendre sur la ferveur et la dévotion que font paroître les néophytes, lorsqu'ils assistent à l'office de la semaine sainte. Les Indiens ajoutent plusieurs pieuses cérémonies à celles de l'Eglise romaine, déjà si touchantes par elles-mêmes.

Pour se mieux rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa Passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, et d'exprimer au dehors les sentiments de pénitence et de componction dont ils sont pénétrés.

CHAPITRE XI.

Occupations des missionnaires auprès des néophytes.

Dans chaque réduction, il y a ordinairement deux prêtres, dont l'un est curé en titre. Il en reste toujours un dans la peuplade pour assister les néophytes au besoin, tandis que l'autre parcourt les campagnes, soit pour visiter les malades, soit pour instruire et consoler ceux qui étant obligés par leur état de veiller sur les troupeaux et sur les grains, ne sauroient venir à l'église. Lorsqu'il survient une nécessité pressante, les missionnaires des peuplades voisines se prêtent mutuellement du secours.

Le dimanche et le jeudi on explique la doctrine chrétienne à tout le peuple assemblé dans l'église, et l'on fait chaque jour le catéchisme aux enfants, dont le nombre se monte ordinairement à plus de 1,000.

Il y a encore des temps marqués pour instruire en particulier les enfants qui doivent s'approcher pour la première fois du tribunal de la pénitence, ou de la divine Eucharistie. D'autres temps sont destinés à l'instruction des catéchumènes. Ceux-ci sont presque toujours en grand nombre, et donnent beaucoup de peine aux missionnaires,

parce qu'on ne peut se faire entendre d'eux que par interprètes, jusqu'à ce qu'ils aient pu apprendre la langue des Guaranis, qui est celle qu'on parle le plus ordinairement dans les réductions du Parana et de l'Uraguai.

Le confessionnal emporte aussi bien du temps; car les confessions des Indiens sont presque toujours fort longues et fort embarassantes, parce que ces bonnes gens ont une infinité de doutes à proposer, ou de scrupules à lever. C'est un usage établi que tous les néophytes se confessent aux fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, du saint patron de leur église, et pendant le jubilé que le Saint-Siége leur accorde chaque année.

Pendant le jubilé, les missionnaires des différentes réductions vont les uns chez les autres, non-seulement pour s'entr'aider, mais afin que les chrétiens aient la liberté de se confesser à des prêtres étrangers. Les confessions commencent huit jours avant celui qu'on a marqué pour gagner l'indulgence. Elles se font ainsi sans confusion. On dispose pendant cette semaine les fidèles à la communion générale par tous les exercices de piété qui se pratiquent en ces occasions.

Les missionnaires ont institué dans chaque peuplade deux congrégations, composées d'un certain nombre de fidèles, et semblables à celles qu'on voit en Europe. Dans l'une on admet les jeunes gens, depuis douze jusqu'à trente. Celle-là est sous la protection de l'archange saint Michel.

L'autre, qui est sous la protection de la sainte Vierge, est pour les gens d'un âge plus avancé. On n'est reçu dans les congrégations qu'après l'avoir long-temps demandé, et avec des instances réitérées; il faut avoir donné d'ailleurs des preuves non équivoques d'une piété fervente et soutenue. Les congréganistes s'assemblent le dimanche avant les vêpres, pour entendre un sermon, à la fin duquel ils récitent les prières qui sont en usage dans les congrégations d'Europe. Les congréganistes se confessent et communient très-souvent. Lorsqu'ils tombent dans une faute considérable, on ne sauroit les punir d'une manière plus sensible qu'en les renvoyant de la congrégation.

Les soins et les peines des infatigables missionnaires ne se bornent pas encore là. Une de leurs principales occupations est d'assister les malades. On n'a pu parvenir jusqu'à présent à modérer l'appétit excessif des Indiens. L'habitude et la faim qui les pressent ont toujours prévalu sur les leçons qu'on leur a faites d'une salutaire tempérance. Ils continuent donc à manger sans aucun ménagement. Ils se remplissent, comme nous l'avons dit, de toutes sortes de fruits et de viandes presque crues, qui leur causent de très-fréquentes indigestions. Leur unique remède alors est de s'aller plonger dans le fleuve voisin. Ils dorment ensuite sans autre précaution sur l'herbe et sur la terre humide. Ce désordre est le principe de beaucoup d'infirmités et de mauvaises humeurs qui se

transmettent des pères aux enfants. D'ailleurs lorsque les Indiens sont malades, ils ne savent ce que c'est que de prendre le moindre soin d'eux-mêmes. On regarde comme fort heureuse la réduction qui étant composée de 7 à 8,000 personnes n'en a que 200 à la fois malades ou alités. Un si grand nombre de malades devient fort à charge aux missionnaires. Ils les visitent tous les uns après les autres; ils leur fournissent les remèdes convenables, et veillent à ce que ces remèdes soient donnés à temps : ils ont encore soin de leur prescrire la nourriture qui peut convenir à leur état, et cette nourriture se prépare chez les missionnaires mêmes. Enfin lorsqu'une mort prochaine menace ces malades, les missionnaires ne les quittent ni jour ni nuit, afin de les administrer à temps, et de les consoler par toute sorte de soins charitables.

Tout cela cependant n'est rien en comparaison de ce que font et de ce que souffrent ces fervents serviteurs de Dieu, lorsqu'une maladie épidémique vient ravager leurs réductions. La peste est un mal inconnu chez les Indiens; mais on voit de temps en temps se répandre parmi eux des fièvres malignes de différentes espèces. La petite vérole, qui n'est connue au Paraguai que sous le nom de peste, désole quelquefois les réductions. Les Indiens périssent alors par milliers; quelque soin que l'on prenne d'eux, ils sont d'ordinaire emportés en peu de jours. Chaque maison semble se

changer en un hôpital. Les malades y sont étendus sur la terre, et n'ont pour lit qu'une peau de cerf avec une couverture de coton, ou tout au plus un hamac. On comprend assez de quel courage et de quelle patience doit s'armer un missionnaire dans ces occasions, pour administrer les sacrements à tant de malades, au milieu de l'infection qui remplit leurs cabanes, et pour leur procurer, autant qu'il est en lui, tous les secours dont ils ont besoin. Car les missionnaires sont en même temps et les médecins du corps, et les pasteurs des âmes. On a vu plus d'une fois les infidèles accourir en foule dans les réductions, sans se mettre en peine du danger auquel ils s'exposoient, pour être les témoins de ce que faisoient les missionnaires, et se convertir ensuite au christianisme par un effet de l'impression qu'avoit faite sur eux un si touchant spectacle.

Mais comme si tant d'occupations pénibles, et presque continuelles, ne suffisoient pas à leur zèle, les missionnaires ont encore établi dans chaque réduction une école pour les enfants des caciques, et des autres notables, aussi-bien que pour ceux qu'on destine à la musique de l'église. Là, on leur apprend à lire, à écrire, à faire des comptes, et à chanter. Cet établissement contribue beaucoup à rendre les réductions de jour en jour plus florissantes, car en formant ainsi les esprits de ces enfants, on dispose d'une façon plus particulière leurs cœurs à la pratique des vertus chrétiennes.

On les met encore en état de diriger les manufactures dont nous parleront bientôt, d'administrer les revenus publics, et de ménager les intérêts de la réduction, de présider aux embarquements, enfin d'exercer les charges et les emplois de la république.

Les Indiens, avant que d'avoir embrassé le christianisme, n'avoient point de mot qui exprimât un nombre plus haut que quatre. S'ils vouloient exprimer le nombre cinq, ils montroient une main, et les deux mains pour exprimer dix, pour exprimer vingt les pieds et les mains. Tout nombre au-dessus de vingt s'indiquoit par un mot général qui signifioit plusieurs. Ils ne savoient distinguer ni le nombre des années, ni celui des personnes, et de mille autres choses qu'il importe de connoître avec exactitude. Ils apprennent maintenant l'arithmétique dès l'enfance. Ce n'est pas assez; on fait répéter les dimanches dans l'église, après le service divin, la table entière des nombres à tout le peuple, afin que les Indiens conservent mieux le souvenir de ce qu'on leur a fait apprendre dans leur jeunesse.

CHAPITRE XII.

Travaux continuels des missionnaires pour étendre l'empire de Jésus-Christ dans le Paraguai. —Fatigues et dangers auxquels ils s'exposent.

Nous avons déjà vu de quelle manière s'y prirent autrefois les premiers missionnaires du Paraguai, pour soumettre les barbares de ces vastes contrées au joug de Jésus-Christ, et quel fut le succès de cette glorieuse entreprise. Leurs dignes successeurs n'ont point cessé de travailler à étendre de plus en plus la foi chrétienne; et quoiqu'ils rencontrent aujourd'hui beaucoup moins de difficultés dans l'exécution de ce projet, ils s'exposent encore à des fatigues et à des dangers capables de rebuter un zèle moins courageux et moins intrépide que ne l'est celui de ces hommes apostoliques.

Qu'on ne s'imagine pas au reste que les missionnaires dont je vais parler soient différents de ceux dont je viens de représenter les occupations. Ce sont les mêmes qui ne trouvant pas, ce semble, dans les réductions un champ assez vaste pour satisfaire leur zèle charitable, font de fréquentes excursions dans les pays infidèles, de telle sorte néanmoins qu'il en reste toujours quelqu'un auprès des néophytes, pour les assister au besoin.

Lorsque l'on a conçu l'espérance de gagner des peuples barbares à Jésus-Christ, un missionnaire se met en chemin avec son bréviaire sous le bras. Il porte à la main un bâton surmonté d'une croix. Il se fait ordinairement accompagner d'une trentaine d'Indiens, qui en lui servant d'interprètes, font encore les fonctions de prédicateurs et d'apôtres. On est souvent obligé de faire trente et quarante lieues toujours la hache en main, pour s'ouvrir un passage à travers les forêts, avant que d'arriver aux habitations des sauvages. Il faut gravir sur des montagnes rudes et escarpées, traverser des marais, des lacs, des fleuves profonds et rapides. On n'a souvent d'autre lit, pendant ces pénibles voyages, que la terre nue ou couverte d'une simple natte : heureux celui qui s'est fourni en partant d'un hamac pour y prendre son repos pendant la nuit, à l'abri des morsures des serpents et de l'insulte des bêtes féroces. On est réduit assez souvent à n'avoir point d'autre nourriture que quelques poignées de maïs. Dans les voyages de long cours, les vivres manquent quelquefois tout-à-fait; et alors les voyageurs ne trouvent pour toute ressource que des racines et quelques fruits sauvages : d'autre fois aussi on se trouve réduit à sucer la rosée répandue sur les feuilles, pour soulager un peu la soif dont on est tourmenté dans un pays où le soleil fait sentir ses plus vives ardeurs.

Lorsqu'on rencontre quelque troupe d'Indiens

sauvages, on les trouve toujours armés, et prêts à se défendre, dans la crainte qu'il sont des Mammelus qui les ont assaillis quelquefois travestis en jésuites et en Indiens des réductions. Leur crainte ne s'est trouvée plus d'une fois que trop bien fondée; car ces cruels habitants de Saint-Paul, voyant qu'on avoit pris de justes mesures pour arrêter le cours de leurs brigandages, ont souvent employé cet artifice diabolique. Ils se transportoient au delà du fleuve Paraguai, jusque sur les terres des Chiquites et des Ciriguanes. Quelques-uns des leurs prenoient les devants, déguisés en jésuites et accompagnés d'un certain nombre d'Indiens, comme le sont ordinairement les missionnaires. Alors ils savoient imiter toute la conduite et les discours des missionnaires, et déterminer les Indiens à quitter leurs pauvres habitations par l'espérance de les réunir à d'autres Indiens, et de former avec eux une nombreuse peuplade où ils seroient avec plus de sûreté et de commodité que dans leurs forêts. Quand ils étoient parvenus à en rassembler un grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs guerriers, qui fondoient sur ces malheureux Indiens, les chargeoient de fers, et les conduisoient à Saint-Paul. Cette invention infernale a été long-temps pour les vrais missionnaires un obstacle presque insurmontable dans leurs entreprises; elle leur avoit fait perdre la confiance des Indiens, et il leur a fallu bien du temps pour la rétablir.

D'autres Indiens sauvages sont persuadés qu'on ne vient chez eux que pour les rendre esclaves et pour les vendre ensuite aux Espagnols, pour lesquels ils ont une aversion incroyable; toutes les fois qu'ils peuvent soupçonner qu'un missionnaire qui les recherche vient de quelque contrée de la domination espagnole, alors son arrivée excite sur-le-champ une sédition qu'il n'est pas facile d'apaiser, et dont souvent le missionnaire est la victime.

On a vu des sauvages refuser avec obstination d'écouter les missionnaires, ou qui, après leur avoir prêté quelque attention, leur répondoient froidement : « Vous dites que le Dieu des chré-» tiens sait tout, que rien ne lui est caché, qu'il » est en tous lieux, et qu'il voit tout ce qui se fait » ici bas. Nous ne voulons point d'un Dieu qui a » les yeux si perçants. Nous voulons vivre en li-» berté dans nos bois, sans avoir au dessus de nos » têtes un censeur et un juge perpétuel de toutes » nos actions. »

Mais la conversion des infidèles n'est jamais si difficile que quand il se trouve parmi eux quelque napono; car le moindre mal qu'il puisse faire, afin de ne pas perdre les émoluments de son emploi, c'est d'empêcher ses compatriotes d'ajouter foi au ministre du vrai Dieu.

Lorsque les missionnaires viennent à bout par leur patience de calmer les esprits, et d'engager les infidèles à recevoir l'Evangile, ceux-ci n'y

consentent d'ordinaire qu'à des conditions très-dures et très-gènantes.

Ainsi quand le P. Joseph de Arce pénétra chez les Chiquites en 1690, et leur proposa d'embrasser la foi chrétienne, les caciques des environs indiquèrent une assemblée générale des Indiens de leurs peuplades, pour délibérer sur une affaire si importante. Tous se rendirent au lieu marqué vers le milieu de la nuit, et commencèrent à danser au son des flûtes et des hautbois. Tout en dansant, l'affaire fut proposée par les caciques et discutée fort sérieusement. Après avoir bien dansé ils se mirent à boire. On étoit alors dans le mois de juillet, c'est-à-dire au cœur de l'hyver relativement à la situation de ces peuples au-delà de l'équateur. Malgré cela tous allèrent dès la pointe du jour se baigner dans le fleuve voisin. Ils s'ornèrent ensuite la tête de leurs beaux panaches afin de donner plus de solennité à la cérémonie et ils se peignirent le visage et tout le corps de couleurs les plus bizarres. Le jour étant venu, leur premier soin fut de se munir d'un ample repas. Enfin, après de si étranges préparatifs, il fut résolu tout d'une voix que le christianisme seroit reçu dans le pays, mais à deux conditions : la première qu'on n'obligeroit point de sortir du pays ceux qui ne voudroient pas embrasser la religion; la seconde que les enfants des chrétiens même ne seroient point appliqués au service des autels. Ces conditions furent acceptées par le sage missionn

naire, quoiqu'il en prévît les dangereuses conséquences. Plein de confiance en Dieu, il espéra que les plus endurcis se laisseroient vaincre par l'exemple des autres, et par la force de la divine parole. Ainsi l'on commença de travailler à cette réduction le dernier de juillet : comme en ce jour l'Eglise célèbre la fête de saint Ignace, ce nouvel établissement prit le nom du saint, et fut mis sous sa protection.

J'ai souvent parlé des fatigues que l'on éprouve dans ces voyages. Pour en donner une plus forte idée, j'en rapporterai un exemple qui servira en même temps à confirmer ce que j'en ai dit.

Le P. Jean-Baptiste de Zéa, célèbre missionnaire, avoit formé le dessein de porter la foi chez les Zamucos, nation fort nombreuse située à l'occident du fleuve Paraguai. Il se mit en chemin au mois de juillet 1716. Les tempêtes qu'il essuya d'abord, les furieux et continuels coups de vent, et le débordement des rivières, ne lui permirent de faire que 14 lieues en 19 jours. Lorsqu'il eut encore marché quelque temps, il trouva une épaisse forêt longue de 10 lieues, qu'il falloit necessairement traverser. Cent néophytes qui accompagnoient le missionnaire, et qui ne savoient pas que cette forêt fût d'une si grande étendue, entreprirent d'ouvrir un passage à coups de hache. Après plusieurs jours d'un travail aussi pénible, comme ils n'en voyoient point encore la fin, ils perdirent entièrement courage. On auroit peine

à concevoir ce qu'ils avoient à souffrir d'une nuée continuelle de mosquites et de diverses sortes de taons qui les assailloient jour et nuit, et qui ne leur donnoient aucun relâche. Le missionnaire sut ranimer leur courage par les exhortations, et encore plus par son exemple. Il se mettoit à leur tête la hache à la main ; il alloit chercher de l'eau pour rafraîchir ces pauvres gens brûlés par le soleil. Enfin ce bois ayant été percé en 19 jours, tant de travaux se trouvèrent cependant inutiles, parce que le défaut de vivres obligea le missionnaire de revenir sur ses pas. L'année suivante, il se remit en chemin, et pensa se noyer avec toute sa troupe. Lui et les siens furent surpris par une crue d'eau qui les gagna insensiblement dans le temps qu'ils travailloient à s'ouvrir un passage à travers une autre forêt qui se rencontra sur leur route. Le missionnaire eut encore beaucoup de peine à regagner l'endroit d'où il étoit parti. Tant de difficultés ne le rebutèrent cependant pas. Résolu de faire une nouvelle tentative, il partit de sa réduction au mois de mai 1718, et il arriva le 12 de juillet au premier village des Zamucos. Il trouva ces peuples dans d'heureuses dispositions apparentes ; plusieurs infidèles embrassèrent le christianisme, et les autres n'en paroissoient pas éloignés. Ce missionnaire ayant été nommé peu de temps après provincial de son ordre, quitta avec regret ses chers néophytes, et il en confia le soin au P. Michel de Yegros. Il ne restoit plus, ce semble,

à celui-ci qu'à recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur. Plein de cette espérance, il se rendit chez les Zamucos, accompagné du frère Albert Romero, et de quelques Indiens. On le reçut avec toutes les démonstrations possibles de joie et d'amitié. Déjà la conversion entière de ces peuples lui paroissoit comme assurée, quand ils levèrent tout à coup le masque. Le P. Romero fut massacré par les barbares, dans le temps qu'il s'efforçoit de les remettre dans la voie du salut. Douze Indiens des réductions qui l'avoient suivi, et qui tâchoient de seconder ses efforts, périrent avec lui. Le P. de Yegros étoit alors éloigné de quelques journées, et s'occupoit à chercher un lieu convenable pour l'établissement de la nouvelle réduction, lorsqu'il apprit ces triste nouvelles.

Quelque fermeté, quelque prudence qu'ait un missionnaire, fût-il doué d'une douceur capable de fléchir les cœurs les plus féroces, il doit être toujours prêt à périr sous une grêle de flèches, ou sous les massues des sauvages. Mais ce danger, bien loin d'arrêter et de refroidir le zèle des serviteurs de Dieu, semble les animer encore plus à s'abandonner dans les bois, à la merci de ces cruelles nations; contents de mourir, s'ils peuvent réussir et les convertir à la foi.

La compagnie de Jésus peut se glorifier avec justice d'avoir produit un grand nombre de ces héros chrétiens, qui ont eu le bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Mais je me borne à ceux qui

ont eu un sort si glorieux dans les missions du Paraguai. Je me contente même de nommer, selon qu'ils se présentent à ma mémoire, les PP. Roch, Gonzalès, Alphonse Rodriguez, Jean del Castiglio, et Pierre Romero, qui furent les premiers fondateurs des réductions, et qui les cimentèrent de leur propre sang. Les barbares ont ensuite massacré en divers temps les PP. Pierre Ortiz, Barthélemi Blende, Jacques de Alfaro, Joseph de Arce, Pierre Espinosa, Luc Cavallieri, les PP. Fernandès, Arias, Mazzo, de Silva, Mendoza, Solinas, Ozorio, Ripario, Sanchez, outre quantité d'autres dont le sang a fertilisé ces contrées barbares, et est devenu, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, la semence d'une infinité de nouveaux chrétiens. Deux autres missionnaires dont j'ignore les noms obtinrent aussi la couronne du martyre, dans ces mêmes contrées, en 1721 et 1722.

Si tant d'ouvriers évangéliques qui arrosent sans cesse le Paraguai de leurs sueurs ne terminent pas une vie semblable à celle des grands hommes que je viens de nommer par une mort semblable à la leur, ils ont néanmoins le mérite du martyre, parce qu'ils en ont le désir. D'ailleurs une vie aussi laborieuse et aussi pleine de souffrances que la leur n'est-elle pas un martyre continuel?

Je voudrois que quelqu'un de ces ennemis de l'Eglise romaine qui poussent la haine contre les

Jésuites jusqu'à décrier le zèle de ces admirables missionnaires, et la pureté de leurs intentions, dans le pénible ministère qu'ils exercent auprès des infidèles, consentît à être pendant quelque temps le compagnon de leurs courses apostoliques, afin de voir et d'examiner tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils souffrent pour le salut des âmes. Il reviendroit bientôt sans doute de ses préventions, et peut-être cette vue suffiroit-elle pour le tirer du sein de l'erreur, qui ne peut se glorifier d'avoir eu jamais des apôtres tels que ceux de l'Eglise catholique.

Il est vrai que ces illustres serviteurs de Dieu ont aujourd'hui moins de traverses et de dangers à essuyer. La multitude des réductions, l'état florissant où elles se trouvent, ont fait impression sur l'esprit des barbares. Ils ont conçu de l'estime pour les auteurs de ces admirables établissements dont la réputation a pénétré jusque chez les peuples les plus éloignés. Ceux même qui ne veulent pas se soumettre au joug de l'Evangile respectent ses ministres. Il est rare qu'ils osent les maltraiter, et encore moins leur ôter la vie. Les chrétiens se sont rendus redoutables par leur grand nombre et par les victoires qu'ils ont remportées, quand la nécessité les a contraints de prendre les armes. On craindroit qu'ils n'entreprissent de venger la mort de leurs pasteurs, et l'on sait bien que s'ils l'entreprenoient, rien ne pourroit leur résister.

CHAPITRE XIII.

Zèle des néophytes pour la conversion des infidèles.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du zèle des missionnaires; mais cette sainte ardeur qui les transporte au milieu des pays barbares n'est pas toute renfermée dans eux seuls; ils l'ont transmise à leurs néophytes. Les Indiens convertis sont devenus à leur tour de fervents prédicateurs de l'Evangile.

Lorsqu'un missionnaire se prépare à porter la foi chez quelque peuple sauvage, 30 ou 40 chrétiens, et souvent beaucoup davantage viennent s'offrir à lui pour l'accompagner. Ces zélés néophytes sont au comble de leurs vœux, quand le missionnaire veut bien les associer à ses travaux. Nous avons déjà dit qu'ils lui servent de guides et d'interprètes, qu'ils lui frayent un passage à travers les forêts les plus épaisses, qu'ils veillent à sa conservation.

Quelque disposés que soient les missionnaires à sceller de leur sang la foi qu'ils annonçent, la prudence leur enseigne à ménager leur vie, parce qu'elle peut être utile à la religion; il faut autant qu'on peut épargner aux barbares des crimes qui attireroient sur eux la colère du ciel, et qui ont

toujours des suites très-fâcheuses pour la religion; car si le missionnaire est tué par des sauvages, avant qu'une réduction commencée soit bien établie, la conversion des peuples auteurs du crime est désespérée au moins pour longtemps; ils se retirent dans les forêts et sur des rochers inaccessibles, croyant voir à chaque instant les Espagnols ou les chrétiens des réductions prêts à fondre sur eux.

Ainsi les supérieurs de la compagnie, lorsqu'ils envoient quelque missionnaire dans les pays infidèles, exigent que pour la sûreté de sa personne, et pour imprimer aux barbares le respect qui est dû à la loi de Dieu, il se fasse accompagner d'un nombre suffisant de néophytes. Malgré ces sages précautions, il est arrivé plus d'une fois que le missionnaire et tous ses Indiens ont été mis à mort par les barbares.

J'ai déjà dit qu'on trouvoit maintenant un accès beaucoup plus facile chez les peuples sauvages. On est enfin venu à bout de persuader à la plupart de ces peuples qu'on ne cherchoit point à leur nuire. Dès qu'ils se sont assurés que c'est un véritable missionnaire qui vient à eux, cela suffit pour les tranquilliser entièrement. Le principal cacique s'approche des voyageurs pour les saluer à la manière du pays, et pour apprendre du serviteur de Dieu le motif qui l'engage à venir dans la peuplade. Le missionnaire répond par lui-même, s'il sait la langue; ou bien il fait en-

tendre par le moyen d'un truchement qu'il n'a entrepris ce voyage que pour faire connoître à ceux devant qui il parle le grand Dieu créateur et maître de l'univers; que venant à eux de la part de ce Dieu, il les prie de vouloir bien l'entendre. Il distribue ensuite aux caciques les petits présents dont il a fait provision, et par là il les dispose de plus en plus à l'écouter et à profiter de ses instructions.

C'est alors que ses néophytes donnent un libre exercice à leur zèle, en faisant aux Indiens sauvages les plus grands éloges de la religion chrétienne et du missionnaire, dont ils parlent avec respect et qu'ils annoncent comme un ministre du Dieu tout-puissant. Ils s'appliquent surtout à bien persuader aux Indiens que non-seulement on ne veut point les rendre esclaves, (car c'est là toujours le plus grand sujet de leurs inquiétudes,) mais qu'on cherche avec empressement à leur rendre la vie plus agréable et plus commode. Ils se citent eux-mêmes pour exemple de la vérité qu'ils avancent. Leur zèle, aidé de la grâce divine, donne une force admirable à leurs discours. Les barbares se déterminent ordinairement à embrasser la religion chrétienne, ou du moins ils permettent au missionnaire de vivre avec eux.

Quelquefois cependant il arrive que, malgré tous les efforts du missionnaire, personne ne se soumet au joug de l'Evangile; soit parce que les Indiens ne peuvent prendre sur eux de renoncer

à leurs anciennes habitudes, soit parce que les menaces et les pressantes sollicitations d'un mapono les retiennent dans l'idolâtrie.

Lorsque les sauvages se montrent dociles aux instructions du missionnaire, il prend des mesures convenables suivant le nombre de ceux qu'il a gagnés à Jésus-Christ. S'ils sont en grand nombre, on établit une nouvelle réduction. Si l'on n'a converti que deux ou trois cents infidèles, et moins encore, on les invite à venir fixer leur demeure dans quelqu'une des anciennes réductions. Eussent-ils été regardés jusque-là comme des ennemis implacables, on les y reçoit comme des parents et des amis, dont on auroit été séparé par une longue absence. C'est ce qui ravit et enchante les cœurs des barbares; rien ne les humanise davantage que le bon accueil qu'on leur fait lorsqu'ils viennent chez les chrétiens sans mauvais dessein, et à plus forte raison lorsqu'ils y viennent vivre sous les lois du christianisme.

Mais la charité des Indiens ne se borne pas là; ils suppléent autant qu'il est en eux à la disette d'ouvriers évangéliques où se trouvent souvent ces contrées. Quand la saison des pluies est passée, on voit des troupes de néophytes, avec leurs caciques à leur tête, parcourir les terres voisines des réductions pour annoncer Jésus-Christ aux infidèles. Ces fervents chrétiens prennent avec eux une ample provision de vivres et quelques bagatelles qu'ils savent être agréables

aux Indiens sauvages. Après s'être munis et fortifiés de la sainte Eucharistie, après avoir pris la bénédiction de leur missionnaire et ses conseils, ils se mettent gaîment en chemin. Les fatigues et les dangers inséparables de ces sortes d'excursions ne sont pas capables d'affoiblir leur zèle. La mort même, soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs désirs les plus empressés. On compte plus de cent néophytes qui ont péri par les mains des barbares en travaillant à leur conversion.

Ils reviennent néanmoins rarement dans leurs réductions sans ramener avec eux un grand nombre d'infidèles. Ceux-ci, après avoir reconnu la vérité de toutes les promesses qu'on leur a faites, ne tardent pas à demander le saint baptême, et deviennent bientôt de fervents chrétiens.

Les néophytes exercent encore leur zèle et leur charité d'une autre manière qui mérite bien d'être rapportée. On sait que les nations sauvages sont presque toujours en guerre. Le principal avantage de la victoire consiste selon eux à faire beaucoup de prisonniers pour les égorger ensuite, et se rassasier de leur chair dans les festins et dans les réjouissances, par où ils terminent leurs expéditions militaires. Ces barbares emploient les os de ceux qu'ils ont dévorés pour armer leurs fléches de pointes si dangereuses, que les blessures qu'elles font sont regardées comme mortelles, dès qu'il reste dans la plaie le plus petit fragment.

Leur coutume est de garder les enfants de leurs prisonniers, afin de les vendre à d'autres peuples, et de se pourvoir par ce trafic des choses qui leur manquent. Lorsqu'ils vont faire ce trafic et qu'ils approchent de quelque réduction, c'est pour les chrétiens une occasion précieuse de gagner des sujets à Jésus-Christ en achetant ces esclaves infortunés, pour lesquels ils donnent en échange du blé, du maïs, de la toile, et des fruits du pays.

Le corrégidor, après avoir reçu ses instructions du missionnaire, va trouver les Indiens sauvages, au nom de la république, pour racheter tous les prisonniers. Dès que le marché est conclu, il emmène les enfants. Ces malheureux demi-morts de faim, et excédés des mauvais traitements qu'ils ont soufferts, se voyant délivrés d'un affreux esclavage et de la crainte d'une mort prochaine, recouvrent bientôt leurs forces. Le cacique et les principaux de la peuplade prennent soin des garçons, et les reçoivent chez eux, suivant la distribution qu'en fait le missionnaire. Les filles sont placées chez les femmes les plus sages et les plus exemplaires de la réduction. Ces enfants, élevés avec ceux des chrétiens, nourris et entretenus comme eux, acquièrent peu à peu l'amour de la vertu. On leur apprend la langue du pays, on les instruit des mystères de la religion. Lorsqu'on les trouve suffisamment disposés, on les admet au baptême. Le jour où ils sortent de l'esclavage du

péché est aussi celui où ils recouvrent leur liberté tout entière; alors ils ne diffèrent en rien des autres chrétiens. Il y a des réductions où l'on met tous les ans quelque chose en réserve pour délivrer quelques-uns de ces esclaves, qui trouvent ainsi leur salut, pour ainsi dire, dans la ruine de leur nation.

J'entreprendrois en vain de détailler tous les moyens que la piété suggère aux fidèles de contribuer à la propagation de l'Evangile. Quelques-uns des néophytes se chargent d'enseigner la langue du pays aux missionnaires nouvellement arrivés dans les peuplades. Ils s'en acquittent avec une application et une patience incroyables, sans jamais s'ennuyer de répéter cent fois le même mot. On a connu un cacique qui s'occupoit à traduire en sa langue des prônes et des sermons, afin de mettre les nouveaux missionnaires en état d'exercer plus tôt les fonctions du ministère évangélique.

Enfin la charité des néophytes facilite aujourd'hui plus que jamais l'établissement des nouvelles réductions. Lorsqu'on en veut fonder quelqu'une, les anciennes se chargent de fournir aux Indiens nouvellement rassemblés tout ce qui leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'ils puissent se soutenir par leur travail. Elles leur donnent des grains en abondance, soit pour leur nourriture, soit pour ensemencer les terres nouvellement défrichées. Elles leur envoient des troupeaux, des ou-

vriers, des artisans de toute espèce. Il est vrai que les évêques, les gouverneurs et les autres Espagnols les plus distingués par leur naissance et par leur générosité sont aussi dans l'usage de contribuer à cette bonne œuvre.

CHAPITRE XIV.

Gouvernement ecclésiastique des réductions.

Ce qui me reste à dire sur la forme de gouvernement qui s'est établie dans les réductions attirera sans doute une attention particulière de la part des lecteurs. Comme on a parlé si diversement, et selon qu'on étoit affecté pour ou contre ces missionnaires, de la conduite qu'ils tenoient dans les réductions et de l'autorité qu'ils s'arrogeoient, cette considération m'a engagé à faire à cet égard les plus exactes recherches. Je commence par protester que je ne dirai rien soit dans ce chapitre, soit dans les suivants, dont je ne me sois bien assuré.

Les néophytes du Paraguai sont soumis, comme tous les autres fidèles, à la juridiction des évêques, dans les diocèses desquels ont été fondées les réductions. Ces diocèses sont ceux de l'*Assomption*, de *Buenos-Ayres*, de *Cordoue*, et encore deux ou trois autres, les seuls qui se trouvent en ces vastes contrées. Mais cette partie de leur diocèse n'est pas fort difficile à gouverner. L'église de chaque réduction est desservie par deux jésuites, dont l'un est le curé et l'autre le vicaire. Du reste il n'y a dans les réductions ni clercs tonsurés, ni prêtres séculiers, ni monastères, ni confréries,

comme nous en voyons en Europe. Chaque évêque n'a donc d'autre soin que celui d'y envoyer ses mandements, les décrets et les brefs qui viennent de Rome, ses conseils salutaires dans diverses occasions, ses aumônes et celles qu'il fait recueillir de la libéralité des Espagnols les plus riches et plus zélés pour la propagation de l'Évangile.

Lorsque les missionnaires venus d'Europe ont acquis une connoissance suffisante des langues du pays, et qu'on a reconnu dans eux la capacité dont il est besoin pour bien remplir les fonctions d'un si laborieux ministère, ils sont présentés par le provincial au gouverneur de la province, qui les nomme, de la part du roi, aux places vacantes; c'est l'évêque qui leur confère l'Église avec tous ses pouvoirs. Ces curés-missionnaires jouissent d'une infinité de priviléges qui leur ont été accordés par les évêques, ou par le Saint Siége, soit pour faciliter la conversion des infidèles, soit pour l'avantage des fidèles même.

Les évêques ont cependant quelquefois le zèle de visiter les réductions, principalement afin d'administrer le sacrement de confirmation aux néophytes qui ne l'ont point encore reçu. L'objet de ces longs voyages est moins d'exercer le droit des visites, que de s'édifier, et d'imiter les excursions des premiers apôtres.

Quand l'évêque de Buenos-Ayres veut visiter les réductions de son diocèse, il faut qu'il fasse des provisions qui le mettent en état de subsister avec toute sa suite pendant un voyage de 200

lieues. C'est ce qu'on compte ordinairement depuis la ville épiscopale jusqu'aux premières peuplades chrétiennes de l'Uraguai. Pendant cette traverse, on ne trouve en chemin ni habitation, ni village où l'on puisse se pourvoir des choses les plus nécessaires. On est obligé de passer la nuit sous des tentes ou sous des baraques qu'on porte avec soi. Tout le pays est absolument inculte jusqu'aux réductions. Il est encore à remarquer que ce prélat n'a que 3,000 piastres de revenu, au lieu que l'archevêque de la Plata, dont il est suffragant, jouit de plus de soixante mille piastres par année.

Il faut convenir aussi que ces charitables prélats sont amplement dédommagés des fatigues et des incommodités auxquelles ils s'exposent, par la consolation qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont arrivés au terme de leur voyage. Les Indiens ne connoissent point de plus grand bonheur que celui de pouvoir une fois dans leur vie recevoir et contempler leur premier pasteur. Ils l'invitent de la manière la plus pressante à venir les visiter. Aussitôt qu'ils apprennent que leurs prières seront exaucées, ils lui préparent le meilleur accueil qu'il est possible. Tous demandent avec empressement l'honneur de le servir. Les uns se chargent d'aplanir les chemins par où il doit passer; les autres veulent lui servir tout à la fois de guide, d'escorte et de défense contre les entreprises des Indiens sauvages, et les attaques des bêtes féroces.

Quelques-uns se chargent de faire trouver dans les lieux les plus déserts des provisions et des rafraîchissements; et afin que ces Indiens, gens la plupart fort grossiers, s'acquittent bien de leur commission, on nomme pour les accompagner et les commander des corrégidors, et quelques autres des principaux habitants de la réduction, plus entendus et plus façonnés que le commun du peuple Enfin le prélat est reçu par les néophytes avec tout l'appareil et tous les égards imaginables. Jamais aucun évêque n'a visité les réductions sans verser des larmes de tendresse, en voyant la ferveur de ces bons chrétiens, la régularité de leurs mœurs, leur respect dans les églises, enfin leur docilité envers ceux qu'ils regardent comme les pères et les pasteurs de leurs âmes.

Mais ce que je dois surtout observer, c'est que les jésuites du Paraguai ont toujours souhaité plus que personne la visite des évêques; afin que ces prélats vissent par eux-mêmes avec combien peu de fondement on calomnie la conduite des missionnaires. En effet tous les évêques qui ont parcouru le Paraguai ont rendu les témoignages les plus honorables à ces excellents ministres de l'Evangile, et spécialement dans les lettres qu'ils ont écrites sur ce sujet aux souverains pontifes et aux rois catholiques : ils se sont toujours fait un devoir de publier par toute la terre les vertus de ces hommes apostoliques.

CHAPITRE XV.

Gouvernement civil des peuplades chrétiennes du Paraguai. — Heureuse situation des néophytes.

Les avantages temporels dont jouissent les chrétiens du Paraguai ne sont pas moindres que les spirituels. Peut-être les Européens accoutumés au luxe, au faste et aux plaisirs auront-ils peine à se persuader qu'une nation si pauvre soit véritablement heureuse. Elle l'est cependant, et sa situation considérée suivant les vrais principes est préférable à celle des plus florissantes nations de l'Europe. Une liberté bien réglée, des provisions abondantes de toutes les choses nécessaires à la vie, un logement étroit à la vérité, mais suffisant, la paix, l'union, la concorde, n'est-ce pas là ce qui fait le vrai bonheur des peuples?

Les habitants des réductions chrétiennes sont réellement sujets du roi d'Espagne, et dépendent des gouverneurs que ce prince envoie dans les trois grandes provinces du Tucuman, de Rio de la Plata et du Paraguai. Mais le poids de cette sujettion est si léger, et ils se sont soumis à des conditions si avantageuses qu'ils conservent une liberté presque entière. Chacune d'elles se gouverne en effet comme une vraie république. C'est ainsi qu'on vit autrefois un grand nombre de peuples se ranger sous l'obéissance des Romains. Si

d'une part ils se privoient volontairement d'une petite portion de leur liberté, de l'autre ils s'en croyoient amplement dédommagés par la protection que leur accordoit une si puissante république. En même temps qu'ils devenoient les sujets de Rome, ils évitoient l'esclavage dont ils étoient menacés par des nations auxquelles ils se sentoient incapables de résister.

Il n'y a dans les réductions du Paraguai que le corrégidor royal qui soit nommé par le gouverneur de la province. Cette place fut autrefois occupée par des Espagnols. Aujourd'hui ce sont toujours des Indiens qui la remplissent. Le corrégidor royal est comme le lieutenant du gouverneur. Il a toute l'autorité qu'on a crue nécessaire pour le bon ordre de chaque peuplade. Les autres officiers sont choisis par les Indiens mêmes : l'élection s'en fait le premier jour de l'année. On crée encore deux alcades, qui sont des juges en matière criminelle, et d'autres magistrats chargés de maintenir la police, et de juger les affaires civiles. Les caciques, les capitaines et tous les autres officiers militaires sont également tirés du corps de la nation indienne; car il n'est permis à aucun Espagnol de fixer sa demeure dans les peuplades, et encore moins d'y exercer aucun acte de juridiction. Le gouverneur de la province est seul excepté de cette loi. On lui présente chaque année la liste des élus, afin qu'il approuve et confirme l'élection, s'il le juge à propos.

Ainsi ce sont des Indiens qui administrent eux-mêmes la justice et qui gouvernent les peuplades. Comme ils n'ont tous en vue que le bien public, il en résulte un concert et une harmonie extrêmement avantageuse à la nation. D'ailleurs les missionnaires dont le désintéressement est assez connu, et qui sont universellement respectés par cette raison, veillent sans cesse à ce que personne n'abuse du pouvoir que lui donne son emploi.

On ne châtie jamais les coupables suivant toute la rigueur des lois. On a égard au peu d'étendue de leurs lumières, ce qui entre effectivement pour beaucoup dans les fautes que les Indiens commettent. Mais comme les châtiments sont nécessaires pour contenir des gens sourds à toute autre voix qu'à celle de la crainte, tels qu'il s'en trouve toujours quelques-uns dans les réductions, le corrégidor royal et les alcades infligent des peines, mais avec beaucoup de prudence et de ménagement. Ils ne s'y déterminent jamais sans avoir pris conseil de leur missionnaire. On trouve moyen de punir les fautes sans rendre odieux à ceux qui sont punis le séjour de leurs réductions. Dans le cas où il s'agit de punir un crime atroce, qui mériteroit le dernier supplice (chose dont il seroit difficile de trouver des exemples), l'affaire est alors portée au tribunal du gouverneur de la province, qui seul a droit de condamner à mort un Indien.

Si nous considérons ensuite les charges imposées par les rois d'Espagne aux Indiens des réductions, elles sont si légères qu'il n'y a point de peuple en Europe qui ne s'estimât heureux d'en porter de pareilles. On n'exige des Indiens, en signe de vasselage, qu'un tribut peu considérable; du reste, ils n'ont point d'autre obligation onéreuse que celle de marcher au service du roi lorsqu'ils en reçoivent l'ordre, soit pour faire la guerre, soit pour faire bâtir ou fortifier des villes; mais cela arrive très-rarement.

D'ailleurs ces charges sont bien compensées par les priviléges qu'ont accordés à ces peuples Philippe IV et Charles II, et qui ont été ensuite confirmés par le très-pieux roi Philippe V, aujourd'hui régnant [1].

Car 1° tous les Indiens qui ont embrassé la foi catholique, et qui se sont soumis librement à la couronne, sont sujets immédiats du roi, sans que leur pays ni leurs personnes puissent jamais être cédés en fief ni en commende (comme il se pratique à l'égard des autres Indiens qui sont soumis aux Espagnols), ni dépendre en aucune façon d'une personne particulière. 2° On ne sauroit exiger d'eux annuellement plus d'une piastre par tête, tandis que les autres Indiens réduits en commende paient cinq fois davantage, et sont encore exposés à beaucoup d'autres vexations. 3° Les Indiens convertis ne sont point imposés avant l'âge

[1] L'auteur écrivoit ceci en 1743.

de vingt ans, et même ce tribut ne regarde point les Indiens qui ont embrassé le christianisme dans un âge avancé, ni les femmes, ni ceux qui ont passé cinquante ans. Tous les caciques, à titre de noblesse, et douze autres Indiens qui sont employés dans chaque réduction au service des autels, sont encore exempts de cette taxe.

Les Indiens consignent eux-mêmes leur argent dans la capitale de la province, entre les mains des officiers du roi, qui leur en donnent sur-le-champ un acte par écrit. C'est aux officiers des réductions, conjointement avec les missionnaires, de faire en sorte que le tribut soit exactement payé, et cela ne souffre jamais aucune difficulté. Ainsi l'on n'a pas affaire en ce pays comme en Europe à des exacteurs qui sont quelquefois plus à charge que les impôts mêmes qu'ils sont chargés de percevoir.

Ce que le roi d'Espagne tire des Indiens suffit à peine pour l'indemniser de ce qu'il dépense en leur faveur. Car toutes les fois qu'on envoie par son ordre des missionnaires d'Europe au Paraguai, il donne pour chacun d'eux 300 piastres, et fournit aux frais de leur embarquement. On tire de plus chaque année 10,000 piastres du trésor royal pour l'entretien des missionnaires du Paraguai; le roi donne à toutes les nouvelles églises une cloche et tous les ornements sacrés qui sont nécessaires pour un premier établissement. C'est encore le roi qui fait la dépense du vin pour les messes et de

l'huile pour les lampes qui brûlent jour et nuit devant l'autel : cette dépense n'est pas un petit objet, parce qu'on est obligé de faire venir l'un et l'autre d'Europe. L'on cultive dans le Pérou et dans le Chili des vignes qui produisent d'assez bon vin; mais on ne sauroit le transporter au Paraguai que par terre, et ce transport entraîneroit des frais encore plus considérables. J'ignore si les missionnaires ont essayé de planter des oliviers dans le Paraguai. Il semble que ces arbres devroient y réussir, à moins qu'il n'en fût de ce pays comme de l'Ile espagnole, où l'on en avoit porté qui profitèrent admirablement en peu d'années, mais qui n'ont jamais produit de fruit.

Enfin le trésor royal donne tous les ans à chaque réduction 140 piastres pour se fournir de remèdes; je ne compte pas encore les aumônes extraordinaires des rois d'Espagne, qui montent souvent à des sommes considérables. On remarque que les rois catholiques font presque les mêmes dépenses pour l'avantage de la religion dans toutes les parties de l'Amérique dont ils sont les maîtres. Et certes ils reçoivent dès ce monde la récompense de leur piété généreuse. C'est une espèce de miracle qu'ils se soient maintenus depuis deux siècles et demi dans la possession tranquille d'une si vaste étendue de pays.

Ajoutons à cela que les Indiens du Paraguai, en payant au roi un si léger tribut acquièrent un droit réel à sa protection. Ils en ont ressenti plus

d'une fois les effets, lorsqu'ils n'avoient pas encore des forces suffisantes pour se défendre eux-mêmes.

N'est-ce pas encore un grand avantage pour les Indiens de pouvoir finir en un instant tous leurs procès, sans avocats, sans procureurs, sans notaires, d'ignorer absolument tous les détours de la chicane. S'il s'élève parmi eux quelque contestation, elle est aussitôt terminée par un jugement définitif des alcades, qui ne savent ni faire traîner les affaires en longueur, ni recevoir des présents.

Quant à la subsistance des Indiens, il n'y a point de famille à laquelle on n'ait assigné une portion de terre plus que suffisante pour l'entretien de tous ceux qui la composent. Les fleuves dont les bords sont couverts d'une multitude d'oiseaux sont remplis, aussi-bien que les lacs, de poissons de toutes espèces. On rencontre à chaque pas toutes sortes de gibier dans les bois; on y trouve encore quantité de fruits sauvages, dont on mange cependant avec plaisir. Des abeilles de différentes sortes y font un miel exquis et de fort belle cire; les cannes de sucre croissent d'elles-mêmes dans les endroits humides. Entre les poissons, on remarque les cochons et les loups marins, animaux amphibies, qui pour la figure et pour la grosseur ont quelque ressemblance avec les animaux terrestres dont ils portent le nom. La peau du loup marin est si belle et si fine qu'on la prendroit pour du velours; sa couleur ressemble à celle du tabac.

Elle se vend fort cher lorsqu'elle est préparée. La chair du cochon marin est, dit-on, très-saine et très-délicate.

La connoissance du vrai Dieu, le passage d'une vie brutale à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, ce sont là sans doute les plus signalés bienfaits que les Indiens aient reçus des missionnaires. Mais que ne leur doivent-ils pas encore pour le soin qu'ils ont pris de procurer à chaque réduction toutes les commodités de la vie, autant que la situation des lieux a pu le permettre?

La vue de ce que coûtèrent à ces fervents ouvriers les premiers établissements qu'ils firent, a de quoi effrayer notre imagination. Il falloit pourvoir à la subsistance de tout un peuple pendant une année entière, c'est-à-dire jusqu'à la première récolte. Mais, ce qui étoit encore moins aisé, il falloit apprendre peu à peu tous les arts nécessaires à des gens grossiers et sans expérience, et leur montrer ensuite ceux qui sans être nécessaires peuvent être utiles à la société. Les missionnaires furent obligés de faire toutes sortes de personnages, si j'ose ainsi m'exprimer, et d'exercer eux-mêmes tous les métiers les uns après les autres. Tantôt ils hâtoient les travaux publics, encore plus par leurs exemples que par leurs paroles. D'autres fois ils s'occupoient à défricher des terres jusqu'alors incultes. Les uns labouroient la terre avec des charrues de bois; d'autres semoient le maïs, l'orge, les fèves, et tous les légumes dont ils avoient ap-

porté les graines. Ceux-ci abattoient de gros arbres, et les transportoient dans la réduction pour construire une église et des maisons. Quelques-uns conduisoient devant eux, à travers des deux et trois cents lieues de pays, des bœufs, des vaches, des brebis, des chèvres, des chevreaux, des oiseaux domestiques, qu'ils avoient été chercher dans les villes espagnoles, pour les conduire dans les nouvelles peuplades. Ce fut dans ce glorieux exercice de charité que le P. Pierre d'Espinosa perdit la vie. Il amenoit de Santa-Fé un troupeau nombreux de brebis, lorsqu'il fut pris et massacré par la nation barbare des Guaiaquires. Quel objet plus édifiant que la vue de ces grands hommes! Ils étoient nés dans les principales villes de l'Europe. Plusieurs étoient distingués par l'éclat de leur naissance ou par la supériorité de leurs talents, applaudis dans les chaires des universités les plus célèbres. Non contents de renoncer aux commodités de la vie, et à la réputation qu'ils pouvoient se promettre en Europe, pour embrasser l'état pénible et obscur de missionnaires en des contrées barbares, ils devenoient encore bergers, maçons, menuisiers, charretiers. Ils s'adonnoient à tous les métiers les plus vils et les plus laborieux; et tout cela pour procurer aux Indiens qu'ils avoient convertis la pratique de tous ces métiers, et pour leur faire comprendre la nécessité de s'y affectionner.

Pendant qu'ils travailloient ainsi à la sueur de

leur front, les Indiens demeuroient ordinairement les bras croisés, occupés à les considérer, et dans une espèce d'extase; ils ne pensoient seulement pas à s'offrir pour partager le travail, quoiqu'ils sussent fort bien qu'ils étoient plus en état de le soutenir que ces missionnaires, qui d'ailleurs ne travailloient que pour l'utilité de leurs chers néophytes. Il n'y avoit personne dans les villes espagnoles qui ne traitât de folie le projet qu'avoient formé les missionnaires. Mais Dieu qui avoit inspiré à ses serviteurs une résolution si généreuse donnoit sa bénédiction à des travaux entrepris pour sa gloire. Grâces aux premiers travaux de ces braves missionnaires, les terres des réductions sont aujourd'hui cultivées avec soin, et répondent presque toujours à l'attente des laboureurs. On trouve maintenant dans toutes les peuplades des charpentiers, des maçons, des serruriers, des tisserands, des sculpteurs, des architectes, des doreurs, des peintres même, et des graveurs, qui tous s'efforcent à l'envi de se perfectionner dans leur art; rien n'avance davantage leurs progrès que le désir qu'ils ont de contribuer à l'embellissement des temples et des autels. Quelques-uns savent aussi l'art de fondre les métaux, d'autres fabriquent toute sorte d'instruments de musique. Enfin les femmes ont appris à filer, à coudre, à broder, à tailler des habits.

On nous représente assez communément les Indiens comme des gens incapables de s'appliquer

aux sciences de pure spéculation. Je crains que cette peinture ne soit infidèle; cette dureté apparente d'entendement pourroit bien n'être qu'une suite de l'éducation qu'ils reçoivent. Les Indiens du Paraguai mènent une vie assez semblable à celle de nos paysans d'Europe. Ceux-ci ne nous paroissent-ils pas également simples et grossiers, sans délicatesse, sans subtilité dans l'esprit. Cependant les campagnes, et surtout celles où l'on respire un air pur et subtil produisent comme les villes des esprits heureux et inventifs, qui, lorsqu'on les porte aux arts, aux sciences, au négoce, y font des progrès admirables. Je suis persuadé que la même chose arriveroit chez les Indiens, si leurs enfants pouvoient comme ceux d'Europe s'exercer et se former dans des écoles, et qu'on en verroit quelques-uns se distinguer ensuite dans la carrière des sciences et des belles-lettres. On peut en juger par l'extrême facilité avec laquelle ils ont appris la musique et les autres arts que les missionnaires leur ont enseignés.

On voit ici dans cette ville de Modène, chez MM. Cattaneo, un petit tableau peint par un Indien du Paraguai, et qui leur a été envoyé par le P. Cattaneo leur oncle. Il est vrai que ce morceau ne donne pas une grande idée du peintre qui l'a fait, mais le missionnaire avoit soin d'avertir qu'ils s'en trouvoit de beaucoup meilleurs au Paraguai. Les Indiens ne pouvant avoir des couleurs fines, le coloris de leurs tableaux manque de force

et de vivacité. Ils imitent fort bien à la plume les caractères imprimés et les gravures sur cuivre. Le père Cattaneo s'exprimoit ainsi dans une lettre datée du 30 décembre 1730 qu'il écrivoit à monsieur son frère :

« Je vous envoie deux desseins faits à la plume » par un Indien d'après deux estampes gravées » sur cuivre. Ils me paroissent deux chefs-d'œuvre » en leur genre. Je ne crains point d'avancer que » si elles étoient sorties en Europe des mains de » quelque fameux artiste, elles pourroient lui » faire honneur, par la délicatesse et par la légè- » reté du dessin. On sait jusqu'à quel point il est » difficile de bien dessiner à la plume. Mais l'ad- » miration redouble quand on pense que c'est » l'ouvrage d'un Indien pauvre et grossier, qui » passe presque toute sa vie à travailler dans les » champs. Une petite image de la conception, » telle qu'on en met dans les bréviaires, ayant été » copiée de la même façon par un Indien, les mis- » sionnaires allemands en firent tant de cas qu'ils » l'envoyèrent à Vienne comme une curiosité de » prix, pour être placée dans un célèbre cabinet » auprès d'une autre semblable, que des mission- » naires de la même nation y avoient déja en- » voyée. Les deux images que vous recevrez de » ma part sont supérieures à celles-là sans contre- » dit, et pour l'élégance du travail, et pour la » quantité des figures jointe à leur heureuse posi-

» tion. Il me semble qu'elles pourroient servir » d'ornement au cabinet d'un prince. »

Si les Indiens réussissent médiocrement dans un grand nombre d'ouvrages, c'est qu'ils n'ont que des ouvrages médiocres devant les yeux. Lorsqu'on a tant de disposition pour les arts, est-il croyable qu'on soit sans esprit; n'est-il pas plus vraisemblable que si les Indiens s'adonnoient aux sciences, leur esprit ne tarderoit pas à se développer. Quelques-uns d'entre eux pourroient se rendre capables d'être reçus dans la compagnie de Jésus; le Paraguai en retireroit de grands avantages. Cette vaste partie de la vigne du Seigneur ne manqueroit pas si souvent d'ouvriers.

Puisque les missionnaires n'ont point encore pris ce parti, sans doute qu'ils en ont été empêchés par de fortes raisons. Qu'il me soit pourtant permis de le dire sur le témoignage de plusieurs relations estimées, les têtes indiennes valent bien les nôtres. Il ne manque à celles-là que de l'étude et de la culture.

CHAPITRE XVI.

Manière de vivre des Indiens : sages réglements qui entretiennent dans les réductions le bon ordre, l'abondance et la tranquillité publique.

Après avoir considéré en général l'heureuse situation où se trouvent les chrétiens du Paraguai, il est à propos de voir ce qui contribue davantage à les y maintenir. Nous nous étendrons aussi un peu sur leur manière de vivre et de s'habiller.

Les Indiens n'ont ni esclaves à qui ils puissent donner des ordres, ni maîtres dont ils soient obligés d'en recevoir de durs et d'impérieux. Chacun des habitants, jouit d'une portion de terre qui lui est prêtée par la république; il en a l'usufruit, sans rien devoir à personne, si ce n'est, comme nous l'avons dit, une piastre de tribut annuel au prince. Il est riche à proportion de son assiduité au travail. Les Indiens sèment dans leurs champs toute sorte de grains et de légumes, du maïs surtout et du manioc, qui sont leur nourriture la plus ordinaire. Le manioc a cet avantage que le pain qui s'en fait est propre à réparer les forces, et qu'il se conserve long-temps. Il est d'une grande ressource lorsqu'on est en voyage, ou qu'il faut travailler plusieurs jours de suite à la campagne.

Je ne comprends pas pourquoi les Indiens négligent la culture du riz : la plupart des réductions étant sur le bord des rivières, l'on en pourroit tirer toute l'eau nécessaire à cette culture, qui en demande beaucoup. Suivant une relation envoyée du pays des Chiquites, les vastes campagnes qui sont entre ces peuples et le lac des Xarayès se couvrent tous les ans d'une abondante moisson de riz, dont elles ne sont redevables qu'à la nature. Les Payagnas, les Gnatos et d'autres peuples voisins y viennent faire la récolte, sans avoir eu la peine de semer.

Les caciques, les capitaines, les magistrats, et les principaux de chaque peuplade sont distingués du peuple; mais cette distinction n'est fondée ni sur des possessions plus amples ou plus stables, ni sur d'autres richesses qui proviennent du commerce et de l'industrie.

L'habillement ordinaire des Indiens consiste dans un juste-au-corps avec un haut de chausses à l'espagnole, et un surtout de toile de coton, qui est fait à peu près comme les anciennes chasubles, et qui descend jusqu'à mi-jambes. On nomme cette sorte de vêtement poncio. Il est blanc d'ordinaire, comme le reste de leurs habits. On les leur a donnés tels, afin qu'ils puissent les laver de temps en temps. Si quelque Indien porte un poncio de couleur, alors c'est un présent qu'on lui a fait, ou bien un prix qu'il a remporté dans ces espèces de tournois dont nous avons parlé. Il y en a

pourtant qui, plus industrieux que le commun, savent teindre le coton. Mais l'habit ordinaire est toujours blanc; et ceux d'autres couleurs ne se portent qu'aux jours les plus solennels.

Il n'y a que les caciques, les capitaines et les notables qui soient chaussés.

L'habillement des femmes consiste en une chemise sans manches qui leur descend jusqu'aux talons, une ceinture, et une tunique que l'on appelle tipoi dans la langue du pays; cette tunique descend aussi bas que le premier vêtement dont nous avons parlé; mais elle est ordinairement plus propre, et elle a des manches. Les femmes ne quittent le tipoi que quand elles travaillent à la campagne. Et comme leurs cheveux longs et flottants ressemblent assez au voile des religieuses, on croit voir de loin des religieuses cultivant la terre.

Les femmes indiennes se ceignent le front d'un bandeau fortement serré. Elles y attachent les fardeaux, et les laissent poser sur leurs épaules : on dit la même chose des femmes qui habitent les côtes d'Afrique.

Les peuplades chrétiennes sont bâties avec simplicité. L'église est le bâtiment le plus remarquable : attenante est la demeure des missionnaires. Près de là sont tous les magasins et les greniers publics, où se gardent en commun tous les grains, l'herbe cua, le coton et les autres provisions, pour être ensuite annuellement distribuées aux Indiens

suivant leurs besoins. Les boutiques et les ateliers de tous les artisans sont vers le même endroit; ensuite les maisons des Indiens, rangées à peu près comme les boutiques d'un marché. Les rues sont toujours tirées au cordeau. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée : elles consistent en une seule salle carrée, où loge toute une famille. Elles sont construites de cannes enduites de mortier, sans fenêtres, et sans cheminées; ainsi elles n'ont d'autre ouverture que la porte : c'est par là qu'entre le jour et que sort la fumée d'un brasier qui est continuellement allumé au milieu de la cabane. Les Indiens dorment ordinairement dans un hamac suspendu à des pieux plantés aux deux bouts de la chambre. Aussitôt qu'ils sont éveillés, ils plient ce hamac et l'accrochent dans un coin. Ils s'assoient à terre autour du feu, les jambes croisées. Ces bonnes gens, peu curieux d'avoir des meubles inutiles qui les incommoderoient, se contentent du pur nécessaire; ainsi le désir du superflu ne vient point troubler leur tranquillité.

Un des plus solides fondements de la paix et de l'union qui régnent parmi ces Indiens, est la privation entière où ils sont d'espèces d'or et d'argent, et d'aucune sorte de monnoie. Ces idoles de la cupidité leur sont absolument inconnues. Le Paraguai ne renferme aucunes mines de métal, du moins on n'y en a point encore trouvé. Le fer et l'acier qu'on y emploie sont apportés d'Espagne par les vaisseaux qui arrivent tous les trois ou

quatre ans à Buenos-Ayres. C'est ce qui fait que les Indiens mal pourvus des instruments nécessaires ne peuvent que difficilement se perfectionner même dans les arts qui leur sont familiers. Ils tirent le métal pour fondre leurs cloches de Coquimbo dans le Chili, à plus de 500 lieues du Parana et de l'Uraguai.

Quelques centaines d'Indiens se répandent tous les ans dans les villes espagnoles pour y faire le commerce. Toutes les réductions équipent à frais communs des balses ou des radeaux pour transporter par les rivières qui se déchargent dans le fleuve de la Plata leurs marchandises à Buenos-Ayres et à Santa-Fé. Ces marchandises sont l'herbe du Paraguai, du tabac en feuilles, du miel, des fruits du pays, des peaux de différents animaux, des toiles de coton, etc. Les Indiens ont dans ces deux villes des facteurs à qui ils abandonnent le soin de leurs intérêts. Une partie de l'argent qu'on retire de ces marchandises est employée à payer le tribut annuel que les Indiens doivent au roi; et de ce qui reste on achète premièrement les choses nécessaires pour l'entretien des églises; ensuite tous les instruments d'agriculture, et les outils dont les Indiens ont besoin. Ainsi tout leur commerce consiste, comme celui des premiers habitants de la terre, dans des échanges de marchandises ou de denrées.

Ces voyages des Indiens, qui n'ont pour but que l'avantage de la nation, et où l'intérêt parti-

culier n'a point de part, durent ordinairement plusieurs mois. Et afin que leurs terres ne souffrent aucun dommage d'une si longue absence, on charge d'en prendre soin quelques-uns des habitants les plus laborieux de la peuplade. Ceux-ci s'acquittent si bien de la commission qui leur est donnée, que les voyageurs de retour trouvent leurs plantations en aussi bon état que s'ils les avoient toujours cultivées eux-mêmes. On les dédommage outre cela de tous les frais de leur voyage, et la réduction qu'ils habitent leur fait encore présent de quelques meubles à leur usage ou de quelques provisions de bouche tirées des magasins publics.

On a prévu que les Indiens, soit par leur négligence, soit par quelque autre accident pourroient se trouver exposés à manquer du nécessaire. Car plusieurs d'entre eux ne pensent guère à l'avenir, et il ne faut pas oublier que les peuples de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique, sont tous ennemis du travail. Les missionnaires ont dû prendre garde que les néophytes ne tombassent par leur faute dans une fatale disette qui entraîneroit tôt ou tard la perte de la religion. Ils doivent se regarder comme des pères de famille chargés d'un grand nombre d'enfants, qui n'ont point encore assez de raison pour se conduire eux-mêmes, et pour savoir ce qui leur convient.

Or voici les mesures qu'ont prises les sages ministres de l'Evangile, afin d'entretenir l'abon-

dance dans les réductions, et d'arracher les Indiens à leur indolence et à leur paresse naturelles. Après avoir assigné à chaque famille une portion de terre plus que suffisante pour sa subsistance, on lui donne la quantité de grains nécessaires pour l'ensemencer; mais à condition qu'après la récolte, elle rapportera dans les magasins publics la même quantité de grains qu'elle a reçue, afin que ce fonds public destiné à ensemencer les terres ne manque jamais. Sans cette précaution, il n'est pas douteux que les Indiens mangeroient tout, et s'ôteroient jusqu'à l'espérance d'une nouvelle moisson.

On prête aussi à chaque famille une ou deux paires de bœufs pour labourer son champ. Ces bestiaux, s'ils appartenoient en propre aux Indiens, seroient bientôt hors d'état de servir; car on a souvent observé que les Indiens voulant s'épargner la peine de remettre tous les jours le joug à ces animaux, les y laissoient continuellement attachés. D'autres les assommoient et les mangeoient ensuite en fort peu de temps, sans pouvoir en rendre d'autre raison, lorsqu'on le leur reprochoit, sinon qu'ils avoient eu faim. Il les conservent aujourd'hui avec bien plus de soin, parce qu'ils sont obligés de les rendre en bon état au bout d'un certain temps.

Enfin, les missionnaires choisissent parmi les néophytes les plus actifs et les plus vigilants des inspecteurs, qu'ils chargent de parcourir les cam-

pagnes et d'examiner si l'on y travaille, si l'on sème et si l'on moissonne à temps, si l'on prend des mesures pour faire durer la provision de grains qu'on a recueillie jusqu'à l'année suivante, enfin si les bestiaux sont bien soignés. Tous ceux que l'on trouve en faute sont punis avec sévérité. Il est également de l'intérêt public et de celui des particuliers que chacun remplisse sa tâche, et que les paresseux ne vivent pas aux dépens de ceux qui sont plus assidus au travail.

Mais quelques précautions que l'on prenne, les vivres manquent toujours à plusieurs vers la moitié de l'année, soit qu'ils aient été malades, ou qu'ils aient essuyé quelque calamité particulière, soit qu'il faille s'en prendre à leur négligence incorrigible et à leur imprudente prodigalité. On ne veut souffrir aucun mendiant dans les réductions, et encore moins mettre les pauvres dans la nécessité de voler; pour parer à ces deux inconvénients, on s'y est pris de cette façon. Outre les portions de terres assignées aux familles, il y a près de chaque peuplade un terrain fort étendu, le meilleur et le plus fertile qu'on a pu trouver, et que les Indiens appellent Tupambaë, c'est-à-dire la possession de Dieu. On en donne la direction à quelques Indiens entendus et laborieux. Ce terrain est cultivé sous leurs ordres par les enfants de la réduction, qui, jusqu'à l'âge de quinze ans, sont employés à ce travail, et suppléent par le nombre au défaut des forces. Dès le matin tous

ces enfants, excepté ceux qui restent dans les écoles ou dans les ateliers, après avoir récité leurs prières, pris quelque nourriture et entendu la sainte messe, se rendent au Tupambaë. Ils y passent toute la journée occupés à remuer la terre, à planter ou à couper le maïs, suivant les différentes saisons, à l'égrener, à semer des légumes, et à cultiver les arbrisseaux qui portent le coton. C'est ce qui demanda le plus d'assiduité. Deux heures avant le coucher du soleil, les enfants quittent le travail et s'en vont à l'église, où le missionnaire leur fait le catéchisme, après lequel tout le peuple récite le rosaire et les prières du soir en commun. Au sortir de l'église, les petites filles s'assemblent sur la place, et les petits garçons dans la cour du missionnaire. On distribue aux uns et aux autres de la viande, qu'ils vont manger chez eux avant que de se mettre au lit.

Tout ce qui se recueille de grains, de fruits et de coton dans le Tupambaë est mis en dépôt dans les greniers et dans les magasins publics, pour être ensuite distribué durant le cours de l'année aux infirmes, aux orphelins, aux artisans qui ne retirent d'autre fruit de leur travail que celui d'être nourris et entretenus aux dépens du public, en un mot à tous ceux qui sont dispensés de cultiver la terre à raison de leurs emplois ou de leurs occupations, et même à ceux qui, par leur propre négligence ou par quelque accident fortuit, trouvent la fin de leurs provisions avant

celle de l'année. C'est encore de là que se tirent les vivres que l'on fournit à ceux qui vont en voyage pour le service de la réduction ou pour celui du roi d'Espagne. On voit de temps en temps partir des différentes réductions, par l'ordre du gouverneur de la province, jusqu'à cinq et six mille hommes, dont l'entretien ne coûte pas une piastre au roi d'Espagne durant tout le temps qu'ils sont à son service, à moins qu'on ne juge à propos de leur faire quelque gratification. Mais on a bien de la peine à la leur faire accepter.

On voit du premier coup d'œil tous les avantages qui reviennent aux néophytes de cette communauté de biens. Les Indiens sont pauvres et ne manquent cependant de rien. Ils conservent entre eux une égalité parfaite, qui est le plus ferme appui de l'union et de la tranquillité publique.

Ce qui mérite encore infiniment d'être remarqué, c'est que, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, si quelqu'une des réductions se trouve dans la disette, soit par l'intempérie des saisons, soit par un de ces accidents qui font perdre aux laboureurs les plus soigneux tout le fruit de leurs peines, soit enfin par la mortalité des bestiaux, les réductions voisines ne manquent point de la secourir et de lui aider à réparer ses pertes, sans exiger d'elle autre chose qu'un pareil secours dans un pareil besoin.

L'habillement des Indiens ne demande pas moins d'attention. Si l'on s'en rapportoit à eux du

soin de se vêtir, ils iroient bientôt nus comme les sauvages. Tous les ateliers et toutes les boutiques sont réunies dans une grande cour auprès de la maison, et sous les yeux des missionnaires. C'est là que se trouvent les différentes espèces d'ouvriers qui sont nécessaires, et surtout un grand nombre de tisserands qui font continuellement de la toile pour habiller les Indiens. Ils sont entretenus, comme je l'ai déjà dit, aux dépens de la réduction, et ne reçoivent point d'autre salaire de leur travail. Tout le coton qui se recueille, soit dans le Tupambaë, soit sur les terres des particuliers, s'apporte dans les magasins publics. On en distribue, les premiers jours de chaque semaine, aux femmes et aux petites filles, une certaine quantité, qu'elles rapportent le samedi toute filée, toute prête à mettre en œuvre. Par là on vient à bout d'avoir chaque année plus de toile qu'il n'en faut pour habiller tout le monde.

Il y a au centre du Paraguai une apothicairerie entretenue à frais communs, et qui fournit à toutes les réductions les médicaments dont elles ont besoin, et une bibliothèque commune à tous les missionnaires. Ces inventions admirables, et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, sont dues à la prudence et à la charité des missionnaires. Ils n'ont rien négligé pour rendre aimable à leurs chers néophytes le séjour des réductions, et pour faire naître aux infidèles même l'envie de venir y fixer leur demeure.

CHAPITRE XVII.

Des animaux qui se trouvent dans le Paraguai. — Utilité qu'on en retire.

Les Espagnols ont amené dans l'Amérique presque toutes les espèces d'animaux domestiques connues en Europe. Nous avons déjà dit que plusieurs de ces animaux, s'étant échappés des mains de leurs maîtres, étoient devenus sauvages. Leur nombre s'est tellement multiplié, que les campagnes des environs de Buenos-Ayres en sont couvertes. Ils se sont ensuite répandus plus ou moins dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale.

Les habitants de Buenos-Ayres passent plusieurs mois de l'année à la chasse des bœufs sauvages. Comme il sera parlé fort au long de cette chasse dans une des lettres du P. Cattaneo, je ne m'y arrêterai pas davantage. Il suffit d'observer que les peaux des bœufs que l'on tue chaque année sont la principale richesse du pays. Ces cuirs si épais et si forts qui viennent d'Angleterre en Italie, sont faits de peaux que les Anglois vont chercher sur les côtes occidentales de l'Afrique, et surtout au Paraguai, où ils les achètent six à sept réales [1] la pièce. Les Espagnols en chargent

[1] La réale vaut environ 7 sous de notre monnoie.

aussi de temps en temps des vaisseaux qu'ils envoient à Cadix, d'où les Anglois les ont longtemps tirées. Il est encore défendu, sous des peines très-sévères, aux Européens établis dans le Paraguai de vendre des peaux à d'autres qu'à des Espagnols. Cette défense est si mal gardée, que les Anglois et les Portugais en enlèvent tous les jours la plus grande partie. Ce n'est certainement pas des néophytes du Paraguai qu'ils les reçoivent.

Ce qui favorise le plus cette contrebande, fort dommageable aux intérêts de la nation espagnole, c'est un poste important dont les Portugais s'emparèrent en 1679. Il est situé vis-à-vis de Buenos-Ayres, de l'autre côté de la rivière de la Plata. Les Portugais y avoient bâti un fort, qu'ils furent forcés d'abandonner un peu de temps après; mais ils le reprirent dans la suite, ils se sont tellement fortifiés dans l'île de Saint-Gabriel, qu'on n'a jamais pu les en chasser. Cet établissement, qu'ils appellent la Nouvelle Colonie, ou la colonie du Saint-Sacrement, leur sert d'entrepôt, aussi-bien qu'aux Anglois. Ceux-ci formèrent en 1727 le dessein de s'emparer d'une autre île située à l'embouchure de la rivière, et ils l'auroient apparemment exécuté, s'ils n'avoient pas été prévenus par les Espagnols.

Les Indiens du Paraguai vont aussi à la chasse des bœufs, des vaches et des cerfs, etc. La chair de ces animaux est avec le pain leur nourriture la plus ordinaire. Ils en apportent les peaux dans les

villes espagnoles lorsqu'ils y viennent faire le commerce.

D'ailleurs chaque réduction a toujours un nombre suffisant de bœufs, de vaches et de chevaux domestiques, dont les Indiens se servent pour labourer la terre, ou qu'ils emploient à divers autres usages. Mais ils n'ont ni étables ni écuries. A l'exception d'un ou deux chevaux qu'ils retiennent près de leurs maisons dans une espèce de cour, ils laissent tous les autres errer en liberté dans la campagne.

Lorsqu'ils ont besoin de bœufs et de chevaux, soit sauvages, soit domestiques, ils les prennent avec un lacet, comme on fait en certains cantons d'Italie, où les bestiaux errent pareillement en liberté. Trois ou quatre Indiens montent à cheval. Ils tiennent chacun à la main une longue corde dont un bout est bien attaché à la selle du cheval, à l'autre extrémité se trouve un nœud courant. Aussitôt qu'ils aperçoivent un bœuf ou une vache, ils font tourner leur corde en l'air pour la tenir en mouvement, et poursuivent l'animal qu'ils veulent prendre. Dès qu'ils se voient à portée de l'atteindre, ils lancent leur corde et ne manquent guère de saisir à l'aide du nœud coulant l'animal par les cornes, ou par le cou. Si le bœuf se sentant pris revient sur eux, ils l'esquivent avec une promptitude admirable. Si la bête résiste, ils reçoivent les secousses de côté pour en diminuer la violence. Ils tâchent surtout de passer

la corde autour d'un arbre, ce qui laisse au bœuf moins d'espace pour se débattre. Un enfant de 15 à 16 ans arrêtera de cette manière un des plus grands et des plus forts bœufs. Il lui fait faire en le tirant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, tant de tours et de détours qu'à la fin il le lasse, il l'étourdit, et qu'après l'avoir fait tomber, il l'assomme sans peine. Lorsqu'il y a plusieurs hommes ensemble on prend les jambes de l'animal dans un lacet, et l'on ne cesse point de lui donner des secousses jusqu'à ce qu'il soit abattu. De tout ce que je viens de dire, on n'aura pas de peine à conclure que les Indiens ne font point usage du lait de vache, qui paroît en Europe sous tant de formes différentes, presque toujours également agréable au goût et utile pour la santé.

Les chevaux donnent bien moins de prise, et courent incomparablement mieux que les bœufs. Du reste toute la difficulté consiste à les joindre d'assez près pour leur passer le lacet au cou. Mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que les Indiens prennent de la même manière les bêtes les plus féroces. Cependant il faut plus d'adresse pour prendre les tigres par exemple; et si l'Indien ne savoit pas bien manier son cheval, il seroit à craindre que l'animal féroce n'abbattît le cavalier, et ne s'élançât sur lui pour le dévorer. On dit que les tigres du Paraguai sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique.

On fait encore la guerre aux bêtes féroces

d'une autre manière. Elle est particulièrement en usage chez les infidèles, qui ont plus d'adresse et d'habitude à la chasse que les autres. Outre la lance, l'arc et les flèches, ces Indiens portent à la ceinture deux pierres rondes enfermées chacune dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue de deux ou trois brasses qui leur sert de ceinture. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils se trouvent en occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent de la main gauche une des pierres, et font tourner l'autre en l'air avec la droite, comme une fronde jusqu'à ce que se trouvant à portée de porter le coup, ils la lancent avec tant de force qu'elle tue l'animal, ou l'abat du moins. D'ailleurs la corde s'entortille tellement dans ses jambes, qu'il ne peut plus courir ou se mouvoir que difficilement. On l'assomme alors sans courir aucun risque. Cette arme est surtout d'usage pour prendre les autruches.

Lorsque les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses que celles dont je viens de parler, ils n'ont d'ordinaire que leur arc et leurs flèches. Leur adresse est telle qu'ils ne manquent guère d'oiseaux, même au vol. Ils tuent assez souvent de gros poissons qui s'élèvent en sautant au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour chasser le cerf, la vigogne, le guanaços et d'autres animaux légers à la course,

les Indiens emploient les lacets et les deux pierres attachées aux deux bouts d'une corde.

La vigogne est un animal assez semblable au cerf, mais plus gros. Du poil qui croît sous son ventre on fait des chapeaux fins, qu'on appelle, pour cette raison, chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés.

Le guanacos tient beaucoup de la figure du cerf. Il est cependant plus petit; il a le cou long avec de grands yeux noirs fort beaux. Cet animal porte majestueusement la tête haute, est léger à la course, mais ne court pas long-temps. Il s'apprivoise fort vite. Les Espagnols s'en servent pour transporter la terre qu'ils tirent des mines. La laine du guanacos ressemble beaucoup au poil de chèvre. Elle est tantôt blanche, tantôt noire ou rousse. Comme elle est longue d'un palme au moins, et quelquefois de deux ou trois, le guanacos n'a pas besoin de bât pour porter les fardeaux. Il est ennemi du chaud, et dès que le soleil commence à faire sentir ses ardeurs, il se met à bêler. Bientôt après il se jette par terre pour se décharger. En vain essaieroit-on de le faire marcher davantage avec sa charge jusqu'au retour de la fraîcheur. Les Indiens mangent sa chair comme nous mangeons celle du mouton, et c'est le nom que les Espagnols donnent en leur langue à cet animal, dont l'odeur fade et sauvage déplaît fort aux Européens.

On voit encore dans le Paraguai beaucoup de chevreuils, de lièvres, de sangliers. On y compte jusqu'à trois espèces différentes de cerfs, les uns plus grands, les autres plus petits que les nôtres. Leur chair est un grand régal pour les Indiens. Les autruches sont aussi fort communes en ce pays. Ces oiseaux, comme on sait, ont les jambes et le cou fort longs, et portent la tête levée à six ou sept pieds de terre. Comme la grandeur de leurs ailes n'est pas proportionnée à la grosseur de leur corps, ils s'en aident seulement pour courir avec beaucoup de légéreté. Leurs plumes sont de couleur cendrée mêlée le plus souvent de noir et de blanc. On les teint en différentes couleurs; les œufs d'autruche se mangent fort bien, quoique de difficile digestion. On prétend qu'il y en a de si gros qu'ils suffiroient pour le dîner de plusieurs hommes. Quelques-uns ont avancé que l'autruche digéroit le fer et les pierres. Ce fait n'est rien moins que constant.

Il y a dans le pays des Moxes un animal singulier, connu dans le pays sous le nom d'orocomo; son poil est roux; il a le museau pointu et les dents fort tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, et vit dans les forêts, voit un Indien armé, il prend la fuite; mais s'il le trouve désarmé, il l'attaque et le renverse sans lui faire d'autre mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort; après l'avoir agité pendant quelque temps, et comme

pour voir s'il n'est véritablement plus en vie, l'orocomo se contente de le couvrir de feuilles et de branchages, et s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. L'Indien qui connoît cette bête, se relève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans une prompte fuite, ou bien monte sur un arbre d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'orocomo ne tarde pas à revenir, accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à partager sa proie. Mais ne la retrouvant plus, il pousse des hurlements épouvantables, et regarde son compagnon d'un air triste; il semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

On rencontre dans les mêmes forêts des ours de plusieurs espèces, dont une ne se trouve qu'au Paraguai. L'ours aux fourmis, c'est le nom qu'on donne aux ours de cette espèce, a au lieu de la gueule un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis. L'ours dont nous parlons met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y poussent fort avant sa langue, qui est pointue. Il attend qu'elle soit couverte de fourmis, et il la retire alors avec promptitude pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu recommence plusieurs fois, jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori.

Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents, il est pourvu d'armes terribles. Ne pouvant pas se jeter sur son ennemi avec fureur comme font les tigres et les lions, il l'embrasse et le serre forte-

ment entre ses pates, il le déchire et le met bientôt en pièces. Cet ours est souvent aux prises avec le tigre. Comme celui-ci sait faire aussi bon usage de ses dents que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattants. Du reste tous ces animaux féroces n'attaquent guère les hommes à moins qu'ils n'en soient attaqués. Les Indiens passent sans rien craindre des journées entières dans les forêts.

Outre les bœufs et les chevaux que l'on fait travailler à la campagne, il y a dans les peuplades chrétiennes du Paraguai un certain nombre de mulets, dont on se sert pour transporter des marchandises d'une réduction à l'autre; Car les Indiens ne commercent pas seulement avec les Espagnols, ils le font d'une peuplade à l'autre. Toute sorte de fruits et de grains ne viennent pas également en tous lieux. Les habitants d'une peuplade cèdent à ceux d'une autre peuplade ce qu'ils ont de trop, et reçoivent en paiement des denrées d'une autre espèce qui leur manquent. Les prix sont réglés, et ne sauroient être changés sous quelque prétexte que ce soit. Ainsi l'avarice ne trouve nul accès parmi les néophytes. Lorsque les peuplades sont abondamment pourvues de toutes les productions naturelles du pays, de toiles et des autres ouvrages qui se fabriquent dans les manufactures du Paraguai, on envoie le surplus à Buenos-Ayres et à Santa-Fé, comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

CHAPITRE XVIII.

Gouvernement militaire des réductions.

Quoique la paix règne dans l'intérieur des réductions, et qu'elles se maintiennent dans l'union la plus étroite, sans qu'il y ait jamais eu entre elles la moindre semence de dissension, on a senti qu'elles ne pouvoient se passer de l'art militaire. Ces petites républiques sont environnées d'une part de nations infidèles qui n'ont que de l'horreur pour les chrétiens et pour le christianisme. Si l'on ne mettoit pas un frein à leur férocité, ces barbares ennemis de la paix et du repos, accoutumés à se poursuivre sans cesse pour se manger les uns les autres, porteroient bientôt la guerre dans le sein des peuplades chrétiennes. Des exemples encore récents montrent assez tout ce qu'on doit craindre de leur cruauté. Ils vinrent fondre, en l'année 1735, sur l'une des deux petites réductions fondées dans le pays des Ciriguanes. L'église fut brûlée, et le missionnaire massacré. Une autre réduction nouvellement établie sur les confins de la province de Chiaco entre les Lules et les Mocovies a éprouvé le même sort.

D'autre part les Mammelus du Brésil seront toujours un objet de terreur pour les néophytes, jusqu'à ce que les rois de Portugal aient pris de

justes mesures pour arrêter ce fléau redoutable. Nous avons décrit ailleurs les affreux ravages qu'ont fait les Mammelus dans le Paraguai; qu'on me permette de rapporter encore un trait de leur cruauté : quoique ce ne soit pas ici sa place, j'espère qu'on me passera cette petite digression ; elle sera une nouvelle preuve du zèle intrépide des missionnaires qui travaillent dans le Paraguai.

Les Mammelus, surprirent vers la fin du siècle passé, la réduction appelée de Jésus et de Marie dans la province de Guaira, qui est la plus voisine de Saint-Paul. Au premier bruit de leur arrivée, le P. Simon Mazetta, célèbre missionnaire, sort de sa maison; il s'avance vers eux revêtu d'un surplis et d'une étole, le crucifix à la main, espérant que des hommes qui se disent encore chrétiens respecteroient du moins un prêtre de Jésus-Christ. Mais son espérance fut trompée; un des capitaines de la troupe nommé Frédéric Mello, à qui le missionnaire avoit adressé la parole, leva le sabre sur lui, et l'auroit infailliblement tué, si le père n'eût évité le coup fort heureusement.

Il vit tuer à ses côtés presque au même instant le cacique Caruba. Les maisons des néophytes et leurs églises furent livrées au pillage, et les néophytes eux-mêmes, hommes, femmes et enfants, réduits en servitude. Comme les Mammelus craignoient que les chrétiens des réductions voisines n'accourussent au secours de leurs frères, ils reprirent dès le lendemain, à la pointe du jour, le

chemin de saint Paul, avec leurs nouveaux esclaves. Les réductions n'étoient pas alors en état de rien entreprendre pour la délivrance de ces malheureux. Mais le P. Mazzetta prit, de concert avec le P. François Diaz, qui l'étoit venu joindre, une résolution bien héroïque. Ce fut de suivre ses chers néophytes, à quelques dangers que cette démarche dût les exposer. Les deux missionnaires partirent donc le plus tôt qu'il leur fut possible. Quel spectacle pour eux de trouver sur le chemin des vieillards, des femmes, des enfants, les uns déjà morts de faim et de misère, les autres prêts à rendre les derniers soupirs! Ils rejoignirent le gros de la troupe; et sans songer à leurs propres fatigues, ils travaillèrent sans relâche à consoler leurs paroissiens, et à leur procurer tous les secours possibles. Ni les outrages, ni les coups dont on les chargea plus d'une fois ne furent capables de les rebuter. Enfin, après avoir fait près de 300 lieues, ils arrivèrent à Saint-Paul. Toutes leurs représentations ne purent empêcher qu'on ne fît aussitôt la répartition des esclaves, dont les uns furent appliqués à labourer la terre, les autres à cultiver les cannes de sucre, quelques-uns au travail des mines.

Les missionnaires comprirent qu'en vain ils s'étoient flattés de trouver quelque ombre de justice dans Saint-Paul. Ils prirent sans différer le chemin de la Baie de tous les Saints, capitale du Brésil, éloignée de Saint-Paul d'environ deux cents

lieues, et allèrent se présenter devant D. François de Oliveyra, qui étoit alors gouverneur général du Brésil. Ils lui demandèrent la délivrance des néophytes. Le gouverneur leur donna des lettres par lesquelles il étoit enjoint aux habitants de Saint-Paul de rendre les Indiens des réductions. Il fit même accompagner les Pères à leur retour par un commissaire chargé de tenir la main à l'exécution de ses ordres. Peu s'en fallut que les Mammelus ne missent les missionnaires en pièces. Il n'y avoit pas long-temps que le P. Jacques de Alfaro avoit perdu la vie dans une occasion semblable. On n'épargna pas du moins à ceux-ci les menaces et les injures. On jeta même pendant la nuit des flèches et des pierres dans leurs fenêtres. Enfin, toutes les peines des deux missionnaires aboutirent à retirer de l'esclavage une cinquantaine d'Indiens, sur quinze mille et plus qui avoient été enlevés dans le Paraguai. Le P. Mazzetta et son compagnon ne tardèrent pas à sortir de Saint-Paul, ayant pressenti que les Mummelus méditoient quelque nouvelle entreprise contre les réductions.

Ç'a été pour prévenir de si funestes accidents qu'il s'est formé dans chaque réduction des compagnies de fantassins et de cavaliers, sur le modèle des troupes espagnoles. Les troupes des réductions ont deux sortes d'armes : les unes sont celles qui de tout temps ont été propres des Indiens, savoir, l'arc, les flèches, dont la pointe est

d'os ou d'un bois presque aussi dur que le fer; la fronde et une grande massue faite d'un bois très-pesant, qu'on appelle *macana*. Les néophytes n'ont pas besoin d'autres armes pour se défendre contre les infidèles.

Mais comme les Mammelus, ennemis beaucoup plus formidables, sont armés de piques, d'épées et d'armes à feu, on a permis aux Indiens l'usage des mêmes armes, afin qu'ils fussent en état de résister à ces redoutables ennemis. Ainsi, quand on est en guerre avec eux, l'infanterie indienne est armée de piques, d'épées et de fusils; la cavalerie de lances et de mousquets.

La seule précaution que l'on prenne, c'est de tenir ces armes renfermées dans des magasins, et de ne les mettre entre les mains des Indiens que quand la nécessité l'exige. Il y a des officiers chargés de les garder et de les tenir en bon état.

Le corrégidor royal passe les troupes de la réduction en revue, et leur fait faire l'exercice chaque semaine sur la grande place, qui forme un carré tout environné de maisons d'une égale hauteur, si l'on en excepte le côté où est l'église, avec la maison du missionnaire, un peu plus élevée que les autres.

Les Indiens apprennent de bonne heure à tirer de l'arc, à lancer des pierres avec la fronde. On donne des prix à ceux qui se distinguent le plus dans ces exercices. Les premiers chevaux que virent les Indiens leur firent si grande peur, qu'ils

grimpoient au haut des arbres, comme s'ils eussent aperçu des lions ou des tigres. Ils montent aujourd'hui fort bien à cheval, et la cavalerie indienne est la terreur de tous les ennemis des réductions.

Ces troupes n'ayant pas été mises sur pied pour faire des conquêtes, mais uniquement pour la défense du pays, on a grand soin de ne rien faire qui puisse troubler la paix avec les infidèles. Les intérêts de la religion l'exigent.

Comme on s'est aperçu que les Mammelus ne cessoient point d'épier le moment favorable pour tenter de nouvelles surprises, qu'ils envoyoient de leurs gens à la découverte des chemins, afin de marcher ensuite sûrement et à petit bruit vers les réductions, les néophytes se tiennent continuellement sur leurs gardes. On entretient pendant tout l'été des hommes dont l'unique emploi est de battre la campagne. Ils s'avancent jusqu'à cinquante ou soixante lieues pour examiner s'il n'y a point quelque chose qui annonce l'approche des ennemis, et viennent tous les mois faire leur rapport. S'ils donnent quelque juste sujet de crainte, on arme les troupes, et l'on donne avis aux réductions voisines du danger qui les menace. Bientôt après on marche aux ennemis, et l'on tâche de les combattre en rase campagne. Les Indiens sont invincibles quand ils peuvent faire usage de leurs chevaux et des armes à feu. d'ailleurs, en allant ainsi au-devant des ennemis, on

épargne aux femmes et au petit peuple des réductions les frayeurs embarrassantes que la présence des ennemis ne manqueroit pas de leur causer. Enfin, de peur que les Mammelus, et surtout les Indiens barbares, ne profitent pour faire leur coup du temps de l'office divin, comme il est arrivé quelquefois, les chrétiens, lors même qu'ils vont à l'église, portent toujours leurs arcs et leurs flèches avec eux.

Ils ne vont jamais au combat sans en avoir demandé la permission à leur missionnaire, et sa bénédiction. Avec cela ils se croient assûrés de vaincre. Les Mammelus ont appris par plus d'une défaite à les craindre et à les respecter. Mais de toutes les victoires des chrétiens, la plus célèbre a été celle qu'ils remportèrent il y a quelques années auprès de la réduction de Sainte-Croix. L'armée ennemie, composée de 800 Mammelus et de 4,000 Indiens leurs sujets, fut battue à platte couture. La plupart perdirent la vie sur le champ de bataille. Les autres ne durent la vie qu'à l'indulgence des vainqueurs, qui leur permirent de retourner au Brésil, et leur donnèrent même des vivres, après que ceux-ci se furent engagés par serment à ne plus inquiéter les réductions. Ils garderont apparemment leur parole, d'autant mieux qu'on est en état, s'ils y manquoient, de les en faire repentir.

Quant aux infidèles, il est certain qu'ils n'ont pas des forces suffisantes pour résister aux chré-

tiens; aussi se gardent-ils bien d'ordinaire, quand ils se trouvent dans le voisinage des réductions, de rompre avec elles. Ceux qui ne veulent pas vivre en paix s'éloignent tant qu'ils peuvent des réductions. Il y en a cependant toujours quelques-uns répandus dans les campagnes, soit pour attendre les passants sur les grands chemins, soit pour enlever les bestiaux et tuer ceux qui les gardent, ou les emmener prisonniers lorsqu'ils les surprennent seuls dans les champs.

Les Indiens n'ont pas seulement signalé leur bravoure en défendant leur propres pays; les importants services qu'ils ont rendus à l'Etat leur ont attiré de tout temps les plus grandes éloges de la part des rois catholiques et des gouverneurs de ces provinces.

Dès l'an 1662 D. Alphonse Sarmiento, gouverneur de l'Assomption, capitale du Paraguai, étant dans le cours de ses visites, s'arrêta dans une espèce de château sur le chemin de Villaricca. Il s'y vit tout à coup assiégé par une nation infidèle, la plus guerrière de ces contrées. D. Alphonse n'avoit avec lui que vingt soldats et très-peu de vivres. Une des réductions du pays des Itatines fut avertie à temps de l'extrême danger où se trouvoit le gouverneur. On envoya sur-le-champ 300 hommes, qui, par une marche forcée, ayant fait en vingt-quatre s heures le chemin qu'on ne fait ordinairement qu'en quatre jours, tombèrent rudement sur les ennemis. Le combat fut opiniâtre; mais

enfin la victoire se déclara pour les chrétiens, qui tuèrent un grand nombre d'infidèles, mirent les autres en fuite, délivrèrent le gouverneur, et l'escortèrent jusque dans la capitale. Sarmiento ne se lassoit point depuis ce temps-là de louer la valeur des Indiens. D. Sébastien de Léon se trouva dans un danger semblable, et fut pareillement délivré par ceux de la réduction de Saint-Ignace, dans le Parana.

Il ne s'est passé aucune action un peu important au Paraguai depuis cent ans; il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'aient eu la meilleure part, et où ils n'aient donné des preuves éclatantes de leur courage et de leur attachement au service du roi. Ajoutez à cela que les Indiens ont toujours fait la guerre à leurs propres frais, sans recevoir ni solde ni dédommagement. Ils se sont crus assez bien payés par l'honneur qu'ils avoient de servir sa majesté catholique, et de pouvoir leur témoigner leur gratitude des priviléges dont elle a bien voulu récompenser leur zèle et leur fidélité.

Il est vrai qu'ils ont besoin, pour bien faire, d'avoir à leur tête des officiers espagnols, parce qu'ils ne savent ni se ranger comme il faut, ni garder leurs rangs. Leur coutume est de se jeter tous ensemble sur l'ennemi en poussant des cris et des hurlements épouvantables. Cela seroit peut-être bon, s'ils avoient toujours affaire à d'autres Indiens. Il faut plus de précautions vis-à-vis des Mammelus

et des Européens. On leur envoie donc en temps de guerre quelques officiers sages et expérimentés, qui leur font faire l'exercice pendant quelques jours, avant que de les mener au combat. Ils font ensuite des merveilles, et se battent comme des lions.

Tels se montrèrent-ils aux Portugais l'an 1680. Cet évènement est trop glorieux aux braves Indiens des reductions, pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence.

Les Portugais s'étoient emparés dès l'an 1679, sous la conduite de D. Emmanuel de Lobos, du poste où est aujourd'hui la colonie du Saint-Sacrement. La rivière de la Plata forme en cet endroit un port capable de contenir un grand nombre de vaisseaux, et défendu des vents contraires par l'île de Saint-Gabriel, qui se trouve vis-à-vis. Tandis que D. Joseph de Barro, gouverneur de Buenos-Ayres, envoyoit à Lobos couriers sur couriers, pour apprendre de lui-même quelles étoient les prétentions des Portugais, ceux-ci eurent tout le temps d'élever un fort bien garni d'artillerie, et capable de soutenir un long siége.

Barro s'aperçut un peu tard qu'on l'avoit joué; il voulut avoir sa revanche. Les corrégidors de réductions reçurent l'ordre de mettre promptement sur pied une armée d'Indiens; dans l'espace d'onze jours 3,300 Indiens bien armés se trouvèrent prêts à marcher. Ils amenoient avec eux 4,000 chevaux, 400 mulets, et 200 bœufs pour

tirer l'artillerie. Cette petite armée fit en très-peu de temps les deux cents lieues que l'on compte depuis les réductions jusqu à Buenos-Ayres.

Les Indiens s'attendoient à trouver une armée d'Espagnols à qui les 4,000 chevaux pourroient être d'un grand usage. Mais toutes les troupes du gouverneur consistoient en 300 fantassins espagnols nègres et mulâtres qu'il joignit aux indiens; pour comble de malheur, on ne put distribuer à ceux-ci qu'environ 200 fusils et quelques sabres. Les autres n'avoient pour toutes armes que leurs frondes, leurs arcs, leurs flèches et leurs massues. La milice indienne n'étoit pas encore sur le pied où elle a été depuis.

Cependant le siége du fort bâti par les Portugais fut résolu, et le gouverneur nomma pour commander le siége D. Joseph de Vera. Ce général, voulant donner un assaut, rangea son armée d'une façon fort singulière. Il forma son avant-garde des 4,000 chevaux à nu. Les Indiens suivoient, ayant à leur tête des officiers espagnols. Les 300 hommes d'infanterie espagnole étoient à l'arrière-garde; D. Joseph se figuroit que les chevaux serviroient comme de rempart à ses troupes, et que quand les premières décharges de l'artillerie seroient tombées sur eux, il seroit facile aux milices indiennes de monter promptement sur le terre-plain, et de s'en rendre maîtres.

Une telle disposition n'étoit propre qu'à faire périr l'armée. Les Indiens en sentirent le danger.

Ils suspendirent leur marche, et firent représenter au général que les chevaux, épouvantés par le feu et par le bruit de l'artillerie, ne manqueroient pas de retomber sur les troupes; qu'ils mettroient le désordre et la confusion dans tous les rangs, enfin que s'y prendre de cette manière c'étoit donner victoire gagnée aux ennemis. D. Joseph goûta cet avis, et fit mettre les chevaux à l'écart. Les Indiens se remirent alors en marche, et arrivèrent de grand matin sous les murs de la place, dans un silence et avec un ordre admirables.

D. Joseph avoit défendu à tous les soldats de faire le moindre mouvement jusqu'à ce qu'un coup de pistolet les avertît de monter à l'assaut. Cependant un Indien fut assez hardi pour escalader le terre-plain; ayant trouvé la sentinelle endormie, il lui coupa la tête, et se préparoit à tuer une autre sentinelle voisine, lorsqu'on tira sur lui un coup de fusil. A ce bruit, qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimpèrent tous avec un courage intrépide sur le même terre-plain, et ils aidèrent aux Espagnols à y monter après eux. Les Portugais firent pendant plusieurs heures une vigoureuse résistance, animés par l'exemple de D. Emmanuel Galban, qui les commandoit. Ce brave officier fit des prodiges de valeur; mais enfin, accablé par le nombre, et tout couvert de blessures, il tomba mort sur les murs de sa place. On vit avec admiration son épouse combattre auprès de lui l'épée à la main.

Les Espagnols offrirent inutilement à cette généreuse femme une retraite honorable; elle n'écouta que son courage et sa tendresse pour son époux, et se battit jusqu'au dernier soupir. Les assiégés, voyant leur place toute couverte de morts ou de mourants, demandèrent quartier. Mais comme les Indiens n'entendoient pas la langue portugaise, et croyoient avoir en tête les Mammelus du Brésil, ils ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des chefs espagnols. Personne ne se signala davantage du côté des vainqueurs, dans cette mémorable journée, que le cacique D. Ignace Landeau. Il avoit vu les siens prêts à plier au commencement du combat, et leur avoit rendu, par son exemple encore plus que par ses paroles, leur première intrépidité.

L'artillerie, les munitions, les esclaves furent saisis au profit du roi. Le reste du butin fut assigné aux Indiens, à son de trompe, comme la récompense de leur bravoure. Ces bonnes gens se jetèrent sur les vivres qui se trouvèrent dans la place, sur des couteaux, sur des ciseaux, sur d'autres bagatelles semblables, sur les habits de ceux qu'ils avoient tués, tandis que les Espagnols emportoient à loisir l'or, l'argent, les pierres précieuses, et tout ce qu'il y avoit de meilleur.

Deux cents Portugais perdirent la vie dans cette action; les autres demeurèrent prisonniers avec leur général D. Emmanuel Lobos. Il n'y eut du côté des vainqueurs que six Espagnols et trente Indiens tués. Le nombre des blessés

fut beaucoup plus grand. Quatre missionnaires avoient accompagné les Indiens, à la prière du gouverneur, dans cette dangereuse expédition. Ils s'occupèrent pendant la bataille à confesser les mourants, et donnèrent ensuite indifféremment tous leurs soins aux blessés des deux partis.

Cette victoire fit un honneur infini aux Indiens. Le vice-roi du Pérou, les gouverneurs des provinces et des villes, se firent un devoir d'en écrire à la cour de Madrid. Ils insinuoient en même temps la nécessité qu'il y avoit d'envoyer et de maintenir en ces contrées les missionnaires jésuites; qu'on ne pouvait rien faire de plus avantageux à la monarchie, que de seconder le zèle de ces Pères dans l'établissement des nouvelles réductions; que toutes leurs entreprises étoient également glorieuses à la religion et utiles à l'État.

On rapporte bien d'autres exploits de ces bons Indiens, que rien ne peut arrêter, lorsqu'il est question de combattre pour les intérêts du prince auquel ils se sont soumis. En 1735, quatre mille d'entre eux marchèrent encore au service du roi catholique contre les Portugais. Six mille autres firent, en 1732, un très long voyage pour escorter le nouveau gouverneur que la cour envoyoit à la ville de l'Assomption, agitée pour lors de troubles et de dissensions domestiques qui ne sont pas de mon sujet. Il suffit d'observer que la présence des Indiens facilita beaucoup au gouverneur le rétablissement de la paix et de la tranquillité publiques.

CHAPITRE XIX.

De l'amour et du respect que les Indiens portent à leurs missionnaires.

Il faudroit avoir passé quelque temps au Paraguai, pour bien comprendre jusqu'où vont le respect et l'amour des néophytes envers leurs missionnaires; et certes il seroit difficile de dire si ces sentiments font plus d'honneur à ceux qui les ont, ou à ceux qui en sont l'objet. Car les serviteurs de Dieu n'auroient jamais pu gagner à ce point l'affection de ces peuples, s'ils n'avoient réuni dans eux l'assemblage des plus belles vertus, et s'ils n'avoient frappé tous les yeux par l'éclat de mille actions héroïques. Et ces peuples ne se seroient pas si fortement attachés à leurs missionnaires, s'ils n'avoient pas eu le cœur sensible et naturellement porté à la reconnoissance.

Dès que les Indiens apprennent qu'il est arrivé de nouveaux missionnaires d'Europe, ils se disputent avec le plus vif empressement l'honneur d'être choisis pour les aller prendre à Buenos-Ayres, et pour les conduire à la réduction où ils sont envoyés. On ne sauroit dire avec quelle allégresse et quel respect ils les reçoivent à leur arrivée dans les réductions, avec quel promptitude et quelle humilité ils se soumettent aux châtiments

qui leur sont imposés, quand ils ont commis quelque faute considérable. Les caciques et les capitaines de la nation sont les premiers à donner sur cela l'exemple aux autres.

Il y a quelques années qu'une troupe de sauvages forma le dessein d'ôter la vie au P. Antoine Ruiz. Ces barbares se proposoient de faire un excellent repas de sa chair; ils croyoient, disoient-ils, qu'elle devoit être fort délicate, parce que les jésuites font usage du sel au Paraguai comme en Europe, tandis que les Indiens mangent la viande sans cet assaisonnement.

Les barbares étant donc entrés, à la faveur des ténèbres, dans la réduction où étoit le P. Ruiz, le cherchoient de tous côtés. Un néophyte qui les aperçut, et qui pénétra leur dessein, courut vite à la maison du missionnaire, dont il prit le manteau et le grand chapeau, et s'alla montrer en cet équipage aux barbares, persuadé que ceux-ci le prendroient pour le P. Ruiz, et que déchargeant sur lui seul toute leur fureur, ils épargneroient le missionnaire. En effet, dès qu'il parut, les barbares décochèrent contre lui une grêle de flèches. Mais par une espèce de miracle aucune ne l'atteignit, et Dieu ne permit pas que ce bon néophyte fût la victime de son zèle et de sa charité. Cependant les autres néophytes, avertis de ce qui se passoit, sortirent en armes de leurs maisons, et dissipèrent en un instant les ennemis. Ce trait suffit seul pour montrer combien les missionnaires sont

aimés de leurs néophytes. Je pourrois en citer beaucoup d'autres semblables.

Mais cet amour si vif n'a rien qui surprenne, quand on fait attention aux motifs sur lesquels il est fondé. Tout Indien qui raisonne tant soit peu n'ignore pas le triste état où se trouvoient autrefois ses pères, ou peut-être il s'est trouvé lui-même, lorsqu'il menoit dans les bois une vie qui ne différoit en rien de celle des bêtes. Il a sans cesse sous les yeux une image qui n'est que trop sensible de cette vie brutale, dans ceux des Indiens qu'on n'a encore pu tirer de leur barbarie et de leur infidélité. Il sait que s'il jouit des avantages de la société civile, que s'il a renoncé à ces horribles banquets dont la chair humaine étoit le mets le plus délicieux, enfin que s'il passe ses jours dans le sein de la paix et de la concorde, c'est aux soins des missionnaires qu'il en est redevable. Mais quelque grands que soient ces bienfaits, il en est un autre infiniment plus capable d'exciter la reconnoissance des Indiens envers les missionnaires; je veux dire la connoissance du vrai Dieu, et le bonheur de vivre dans la sainte religion, sans laquelle on ne peut être sauvé. Les néophytes regardent leurs pasteurs comme les instruments dont Dieu s'est servi pour les rendre heureux dès cette vie, et pour les conduire au souverain bonheur.

La capacité, la régularité des mœurs, une vie tout exemplaire, ce sont là de précieux avan-

tages qui distinguent partout les Pères de la compagnie de Jésus. Ils ont su les conserver parmi les délices et la corruption du Mexique et du Pérou. Tout le monde leur rend sur ce point le même témoignage. Le soin qu'ils ont au Paraguai plus encore peut-être que partout ailleurs de ne rien faire qui puisse mal édifier leurs néophites, augmente la vénération que l'on a pour eux. Le peuple a continuellement les yeux ouverts sur leur conduite. Et comme il est toujours prêt à se scandaliser des plus petites fautes, tout ce qu'il apperçoit de vertueux et d'édifiant dans ces fervents religieux fait sur lui la plus vive impression. Lorsqu'il les voit si dévots et si recueillis à l'autel, si patients dans les travaux et dans les fatigues, dans l'ennui même inséparable de leur ministère, si retirés et ne sortant jamais de l'église ou de leur maison que pour administrer les sacrements, ou pour visiter les malades, ce qu'ils ne font même jamais sans être accompagnés des infirmiers, témoins perpétuels de toutes leurs actions, enfin si assidus auprès des mourants, il s'imagine voir des anges descendus du ciel.

C'est encore un puissant moyen pour gagner l'affection des Indiens, que cet empressement des missionnaires pour rendre de jour en jour la vie des néophytes plus commode et plus agréable. Tant d'arts qu'ils leur ont enseignés, en exerçant eux-mêmes les métiers les plus vils et les plus pénibles, en se livrant aux travaux les plus rudes,

pour inspirer aux Indiens l'amour du travail, sont des preuves non équivoques de leur charité. Enfin tous les yeux sont frappés de cette attention infatigable à prévenir les nouveautés que les Espagnols voudroient introduire, et qui tendroient à gêner la liberté, ou à diminuer les priviléges des réductions.

Les infidèles eux-mêmes sont sensibles aux soins des missionnaires qui viennent les chercher à travers mille dangers, et reconnoissent sans peine que ce n'est point l'intérêt humain qui conduit sur leurs traces et dans leurs forêts les prédicateurs de l'Evangile, que c'est uniquement le désir de les rendre heureux.

Nous avons les mémoires d'un chanoine espagnol qui avoit fait un long séjour dans les réductions. J'en ai tiré beaucoup de lumières pour la composition de cet ouvrage. Ce chanoine avoit été pendant quelques années le témoin oculaire et l'admirateur des travaux apostoliques du P. François Diaz et des innombrables conversions qui en avoient été le fruit. Il rapporte que ce zélé missionnaire parcouroit un jour quelques rancheries d'infidèles voisines de sa réduction, et attaquées pour lors d'un mal contagieux, dans le dessein de gagner à Dieu les âmes de ces malheureux, comme il arriva en effet. Des peuples barbares qui se trouvoient dans le voisinage des mêmes rancheries voulurent profiter de la triste situation où elles se trouvoient. Y étant accourus uniquement

pour se rassasier de chair humaine, ils égorgeoient tous ceux qui n'étoient point atteints de la maladie, et les mettoient en pièces. Ils avoient aussi résolu de prendre le P. Diaz et de lui faire le même traitement. Un Indien échappé de leurs mains porta dans la réduction de Saint-François Xavier, dont le P. Diaz étoit curé, la nouvelle de ce qui se passoit, et du dessein que les barbares méditoient. Les néophytes prirent aussitôt les armes; ils volèrent au secours de leur missionnaire. Quoique le chemin fût assez long, ils arrivèrent bientôt à la vue des infidèles, et les attaquèrent sur-le-champ avec tant de résolution, qu'ils firent un grand nombre de prisonniers. Les autres cherchèrent leur salut dans une prompte fuite. Les vainqueurs vouloient, pour se venger de ces barbares, et pour inspirer de la terreur à tous les autres, pendre les prisonniers à des arbres, et les y laisser attachés. Déjà ils se mettoient en devoir d'exécuter cette sentence; mais le P. Diaz intercéda pour ces malheureux, et obtint, à force de prières, qu'on les lui abandonnât. Il les combla de caresses, et après les avoir instruits de notre sainte religion, il leur rendit la liberté. Les infidèles furent si étonnés de trouver tant de tendresse et de générosité dans celui qu'ils avoient voulu traiter comme leur plus implacable ennemi, qu'étant de retour chez eux, ils devinrent eux-mêmes de zélés prédicateurs de l'Evangile. Ils revinrent peu de temps après, avec toute leur nation, se jeter aux

pieds du P. Diaz, et le prier instamment de les baptiser, résolus de vivre sous sa conduite, et d'embrasser la foi chrétienne. Ils reçurent en effet le saint baptême, après les épreuves convenables, et vécurent toujours depuis en bons et fervents chrétiens.

C'est ainsi que la vraie charité triomphe de tous les cœurs. La violence et la tyrannie qu'emploient pour soumettre les Indiens certaines gens qui foulent également aux pieds les lois divines et les sages ordonnances des rois catholiques, ne servent qu'à donner aux infidèles de l'éloignement et de l'horreur pour le christianisme. Elles ont plus d'une fois fait perdre à la religion les conquêtes qui paroissoient les mieux assurées.

Lorsque les missionnaires jésuites pénétrèrent pour la première fois dans la vaste province de Chiaco, située entre les fleuves Salado, Vermiglio et celui qu'on nomme *Rio grande*, ils vinrent à bout d'y fonder quelques réductions. Plusieurs d'entre eux y terminèrent ensuite leurs jours par un glorieux martyre, à l'occasion de ce que je vais rapporter. Quelques Espagnols, conduits par l'intérêt, entreprirent de fonder des commanderies dans cette province, sous prétexte d'y établir plus solidement la puissance et l'autorité du roi d'Espagne. Ils commencèrent bientôt à opprimer les Indiens et à les vexer en mille manières. Qu'en arriva-t-il? Les néophytes révoltés secouèrent tout à la fois le joug de la religion et

celui de la domination espagnole. Ils se retirèrent dans l'intérieur du pays, pour y vivre, comme auparavant, en liberté parmi les barbares. Ces peuples conçurent tant de haine contre la loi chrétienne et contre ceux qui la professoient, qu'on n'a jamais pu depuis ce temps-là les ramener au double joug qu'ils avoient abandonné. On a cependant repris depuis peu d'années l'espérance de les regagner au christianisme. Les missionnaires ont même déjà formé deux ou trois petites peuplades de néophytes dans ce canton.

On vit le même désordre arriver il y a quelques années dans cette vaste partie de l'Amérique méridionale qu'on nomme la Magellanique. Le P. Nicolas Mascardi, jésuite italien et fervent missionnaire, qui mourut depuis martyr de la foi qu'il prêchoit, avoit donné commencement à la conversion des peuples qui habitent ces contrées. Quelques officiers espagnols se mirent dans la tête qu'il valloit beaucoup mieux conquérir le pays les armes à la main, que le soumettre par la douceur, faire des esclaves que faire des chrétiens. Les Indiens, indignés de se voir ainsi traiter en ennemis contre leur attente, renoncèrent au christianisme, massacrèrent leur missionnaire, et s'enfoncèrent plus avant que jamais dans leurs bois et dans leurs cavernes.

Il faut en convenir, et c'est l'aveu que fait aussi dans ses voyages François Coréal, dont l'esprit paroît d'ailleurs si envenimé contre les jésuites,

ces Pères sont plus propres que personne à répandre la foi catholique parmi les nations infidèles. Rien n'égale leur patience, leur sagesse, leur habileté à gagner, à civiliser, à gouverner les peuples barbares de l'Amérique. Le trait suivant servira encore de preuve à ce que j'avance.

Quelques peuples établis sur les bords du fleuve Monday, qui se décharge dans le Parana, se montrèrent disposés à recevoir le baptême, et envoyèrent des députés à D. Faustin de las Casas, religieux de la Merci et évêque de l'Assomption, pour le prier de leur envoyer des missionnaires. Ce prélat, dont les intentions étoient droites, mais qu'on avoit un peu prévenu contre les jésuites, donna aux infidèles deux ou trois prêtres fort vertueux, qui firent d'abord assez de fruit chez ces peuples. Mais ils virent bientôt après leur troupeau se dissiper et leurs espérances s'évanouir. Le prélat, plus jaloux que jamais de sa conquête, envoya chez les barbares le doyen de son chapitre. C'étoit l'homme de tout son clergé le plus capable, le plus exemplaire et le plus désintéressé. Celui-ci ne réussit pas mieux que les premiers, et ne put fixer l'inconstance des Indiens.

Alors l'évêque eut recours au P. provincial des jésuites, et le pria d'engager quelques-uns de ses inférieurs à se charger d'une entreprise si importante et qui paroissoit si difficile. Le prélat disoit dans sa lettre, qu'étant spécialement appelés de

Dieu par leur institut à la propagation de la foi, les Pères de la société avoient une grâce particulière pour y réussir; comme il paroissoit assez par tant de peuples qu'ils avoient réunis sous les lois de l'Evangile.

Le P. provincial, pour entrer dans les vues du prelat, fit choix de deux missionnaires qu'une longue expérience avoit instruits des moyens propres à gagner les nations infidèles. Ceux-ci, au lieu de s'arrêter chez les Indiens les plus voisins de l'Assomption, portèrent la lumière de l'Evangile jusqu'au fond des bois les plus éloignés, et se virent bientôt en état de fonder une réduction composée de deux à trois mille personnes. Cet établissement ne fit que s'affermir tous les jours de plus en plus, et ouvrir le chemin à la conversion des autres infidèles qu'on avoit d'abord paru négliger.

Dieu n'a pas moins béni les travaux de ces infatigables ouvriers dans plusieurs nouvelles missions. La foi fait chaque jour de nouveaux progrès dans la grande province de Chiaco, chez les Chiquites, chez les Chiriguanes. La férocité de ces derniers les avoit toujours fait regarder des Espagnols comme des gens indomptables : on n'a même encore pu jusqu'à présent acquérir une connoissance bien parfaite de leur pays, à cause des affreuses montagnes et des forêts impénétrables dont il est couvert. Mais le collége que les jésuites ont établi depuis peu à Tarica facilite

beaucoup la conversion des Chiriguanes, et l'on se flatte de les voir avec le temps se soumettre tous au joug de l'Evangile.

Dès la fin du siècle passé on comptoit déjà dans le pays des Moxes huit à neuf peuplades chrétiennes, et plus de 30,000 Indiens baptisés. Ces peuples, qui sont situés sous le dixième degré de latitude méridionale, aux environs du fleuve Guapai, confinent avec d'autres peuples dont les noms sont à peine connus. Ceux-ci sont encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais il est à croire qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'Evangile, si la compagnie de Jésus avoit assez de missionnaires pour en fournir à tant de différentes parties du nouveau monde. Rien ne paroît impossible à leur zèle et à leur charité.

Le P. Cyprien Baraze entreprit le premier la conversion des Moxes, vers l'an 1675. Il ne falloit pas une patience et un courage moins héroïques que ne les avoit ce Père, pour réduire les Moxes sous l'obéissance de Jésus-Christ. Il conduisit lui-même depuis Lima jusqu'à sa nouvelle mission un nombreux troupeau de vaches et de taureaux, qui s'étant extrêmement multipliés dans la suite, sont devenus d'une très-grande utilité pour le pays. Il découvrit aussi, après bien des recherches, un chemin beaucoup plus court par les Cordilières pour aller à Lima. Enfin il vint à bout de fonder seul les trois réductions de Notre-Dame de

Lorette, de la très Sainte-Trinité, et de Saint-François Xavier. Lorsqu'il eut ouvert un si beau champ au zèle des autres ministres évangéliques, plusieurs accoururent pour étendre et affermir le royaume de Dieu dans ces contrées. Cette mission est aujourd'hui une des plus florissantes de toute l'Amérique méridionale.

Non content de tant de succès, le P. Cyprien Baraze passa chez d'autres peuples pour leur prêcher l'Evangile, et parvint jusqu'au pays des Baures, qui parurent d'abord dociles à ses instructions; mais cette docilité apparente ne fut pas de longue durée. Le missionnaire fut massacré par ces perfides le 16 de septembre 1702, et termina ainsi avec gloire une vie illustrée par 27 ans de travaux vraiment apostoliques.

CHAPITRE XX.

Des maux suscités par l'envie aux missionnaires du Paraguai.

Il manqueroit quelque chose à la gloire des missionnaires, si après avoir tant travaillé pour la religion, ils n'avoient pas été en butte aux traits de l'envie, ce monstre odieux qui se plaît à répandre son poison sur les plus belles vertus. Les missionnaires de la compagnie de Jésus ne l'ont que trop éprouvé. Il faut donc, pour achever leur éloge, et pour compléter cet ouvrage, rendre compte des maux qu'ils ont eus à souffrir, non plus de la part des infidèles et des barbares, mais de la part de certaines gens qui se disent catholiques, et qui n'ont point au fond d'autre Dieu que l'intérêt.

En effet, quels ont été les auteurs de tant d'imputations calomnieuses, par lesquelles on a tâché de noircir la réputation des missionnaires? Ce sont ces vils esclaves de la cupidité dont j'ai déjà parlé plus d'une fois. Ils ne pensent qu'à s'enrichir par toutes sortes de voies. Sils font quelques vœux pour la conversion des Indiens, ce n'est pas qu'ils souhaitent de voir croître le nombre des enfants de l'Eglise et des sujets du roi : c'est uniquement parce qu'ils espèrent acquérir des esclaves. Ils

rencontrent un obstacle insurmontable à l'exécution de leurs iniques desseins dans le zèle des missionnaires. Ils voudroient donc les exterminer, s'il étoit possible, leur faire perdre la confiance du roi catholique et des ministres, qui est si justement acquise à ces zélés serviteurs de la religion et de la monarchie; en un mot leur faire ôter le soin des missions. C'est pour cela qu'ils font retentir depuis un siècle, non-seulement le Mexique et le Pérou, mais encore l'Espagne et l'Europe entière de leurs clameurs, disant que si les jésuites ont fondé tant de réductions dans le Paraguai, ç'a été par des vues d'intérêt et d'ambition.

A les entendre, « ces religieux se sont érigés en » autant de petits princes. Ils font seuls presque » tout le commerce du Paraguai : eux seuls en » profitent avec leurs amis. Ils sont si riches et si » puissants que dans peu d'années ils pourront » envahir l'Amérique : comme ils ont de quoi » donner libéralement, ils savent tourner à leur » gré l'esprit des gouverneurs. Ils ont fait déposer » plus d'une fois les officiers dont ils étoient mé- » contents : ils font accroire aux Indiens que pour » se rendre agréables à Dieu, il faut consacrer » tout ce qu'il y a de plus précieux au service de » ses autels, qu'il faut apporter généreusement » aux pieds de ses ministres les prémices, ou plu- « tôt la meilleure partie des biens de la terre. On » ajoute que si les Indiens vont à la chasse, c'est » pour les missionnaires; que c'est uniquement

» pour ceux-ci qu'on recueille l'herbe du Paraguai, » dont le produit monte à plusieurs millions; bien » plus, qu'on leur porte tout l'or qui se trouve » dans les fleuves mêlé avec le sable, ou qui se tire » des mines de Calcaos et de l'Uraguai. »

Tel est le précis des discours injurieux qu'on a répandus dans le public, soit de vive voix, soit dans des livres imprimés contre les missionnaires du Paraguai. C'est ainsi qu'en parle Coréal dans la relation de ses voyages; et d'abord il est bon de remarquer que cet homme, de son propre aveu, n'avoit jamais été plus loin que Buenos-Ayres; que le nom de Coréal est un nom emprunté, sous lequel il a voulu se déguiser, ressource ordinaire aux partisans du mensonge et de l'imposture; enfin que ni lui ni ses semblables n'ont jamais allégué aucun fait particulier contre ceux qu'ils vouloient décrier, ou du moins qu'ils l'ont apporté sans autre preuve que leur parole. Je laisse à juger aux personnes sensées si cette preuve est suffisante, quand il s'agit d'imputations aussi graves que celles dont on charge les jésuites du Paraguai. Pour nous, bien loin d'imiter ces hommes téméraires, nous n'avancerons rien dont nous n'ayons des preuves manifestes.

Je ne crains point de le dire, pour ce qui concerne les missions du Paraguai (les seules dont je puisse rendre compte, et sur lesquelles j'aie des connoissances bien certaines), toutes les imputations dont je viens de parler sont de pures ca-

lomnies, et des inventions détestables de l'envie et de la haine. Ce que nous avons rapporté de la manière dont les réductions se gouvernent devroit suffire pour confondre les clameurs des ennemis de la société, pour dissiper le fantôme de souveraineté qu'on attribue aux missionnaires. Dans chaque réduction (je l'ai déjà dit, et je le répète encore) le corrégidor royal administre la justice au nom du roi. Tous les Indiens dépendent du gouverneur de la province nommé par le roi. Ces deux points sont plus que certains.

Les missionnaires ne sont au Paraguai que sur le pied de curés. Ils n'y ont pas, à parler proprement, plus d'autorité que n'en ont les curés dans nos villes et dans nos bourgades. Peut-on avec justice leur faire un crime de la docilité des Indiens à leurs instructions? Changer ainsi le cœur des barbares; faire qu'après avoir été si féroces, ils soient remplis de douceur et de charité; leur inspirer l'amour de toutes les vertus chrétiennes, les maintenir dans ces heureuses dispositions depuis un siècle entier, et dans un si grand nombre de lieux différents, est-ce là l'ouvrage de l'ambition mondaine, ou celui du zèle le plus édifiant et le plus irréprochable? C'est une question qui n'est pas fort problématique pour qui connoît tant soit peu les hommes.

Quant aux vues intéressées qu'on prête aux missionnaires, c'est une chose manifeste que les Indiens ne leur paient ni tribut, ni décimes, ni

prémices. Le roi catholique donne chaque année une somme considérable pour l'entretien des missionnaires. Cette somme est remise entre les mains du supérieur des missions, qui fournit aux missionnaires toutes les choses dont ils ont besoin. C'est là tout leur revenu. Ils reçoivent de temps en temps des Espagnols les plus riches et les plus vertueux quelques aumônes, surtout lorsqu'il s'agit de fonder une nouvelle réduction. Ces aumônes sont employées à secourir les Indiens pauvres, ou à faciliter la conversion des barbares.

Les missionnaires sont donc entretenus comme s'ils vivoient dans des colléges. Ils ne peuvent pas disposer de la moindre chose, sans la permission de leurs supérieurs. Après qu'ils ont pris sur ce qu'on leur donne leur propre subsistance, ils se servent du reste pour soulager la pauvreté des Indiens. Les fidèles ne donnent rien ni pour les baptêmes, ni pour les mariages, ni pour les enterrements. Non-seulement le supérieur des missions fournit aux missionnaires tout ce qui leur est nécessaire, mais il leur envoie beaucoup de ces bagatelles qu'on sait être agréables aux Indiens comme des aiguilles à coudre, des ciseaux, des couteaux, des hameçons, des médailles, des images de dévotion, etc. Les missionnaires n'auroient pas été aussi libres qu'ils le sont dans l'exercice de leur ministère, s'ils avoient eu quelque chose à attendre des Indiens. Ces peuples n'auroient pas manqué tôt ou tard de s'apercevoir qu'on dépen-

doit d'eux. Ils en auroient eu certainement beaucoup moins de respect pour la religion et pour ses ministres.

On voudroit nous faire accroire que les Indiens portent de l'or à leurs missionnaires. Mais c'est encore une imposture manifeste. Il n'y a pas une seule mine de quelque métal que ce soit, dans toutes les provinces que nous comprenons sous le nom de Paraguai. On ne sauroit dire tous les songes qu'enfante l'avidité des Européens au sujet de ces vastes contrées. S'ils apperçoivent une montagne, ils se figurent aussitôt qu'elle est remplie d'or. On trouvera dans Coréal une longue liste de toutes les mines existantes dans le Paraguai : mais personne jusqu'à ce jour n'en a tiré un seul grain de ce métal si désiré. Qu'on lise l'ouvrage intitulé Relation de la Guyanne. Jamais personne n'a pénétré dans ce pays barbare; ceux qui s'en sont le plus approchés, ou qui ont été sur la côte, n'y ont vu que des sauvages dispersés çà et là dans les bois. L'auteur de la relation que je viens de citer vous y fera voir des maisons et des palais tout remplis de vases d'or et d'argent.

Si l'on venoit à découvrir des mines d'or dans le Paraguai, c'en seroit fait de cette félicité des Indiens, sur laquelle je me suis si fort étendu. Rien ne pourroit arrêter les Espagnols; ils voleroient à ces sources de l'opulence et de la richesse, et couvrant leur propre intérêt du beau nom d'intérêt d'Etat, ils porteroient bientôt le ravage et la déso-

lation dans les peuplades chrétiennes. Elles n'ont pas eu jusqu'à présent de rempart plus assuré que leur pauvreté.

Quant à ce qui concerne l'herbe du Paraguai, voici ce qu'il y a de sûr et d'incontestable. Il est permis aux Indiens d'apporter chaque année à Buenos-Ayres ou à Santa-Fé jusqu'à 12,000 arrobes de cette herbe, dont le prix courant est de 4 piastres par arrobe. Ainsi, quand bien même les Indiens feroient valoir en son entier la permission qui leur est accordée, ils ne retireroient de ce trafic que 48,000 piastres. Mais il est constant qu'à peine les Indiens ont-ils apporté chaque année 6,000 arrobes de cette herbe. Le produit n'est donc monté tout au plus qu'à 24,000 piastres par an; ce qui ne suffit certainement pas même pour payer le tribut que les Indiens doivent au roi. Mais peut-être les Indiens vont-ils vendre ailleurs l'herbe dont il s'agit? Qu'on nous dise donc où on les a vus vendre cette herbe, à qui ils en vendent une si grande quantité depuis tant d'années. Car si l'on avance un pareil fait, sans en fournir aucune preuve, c'est montrer une envie bien démesurée de nuire, et par là se décrier soi-même au lieu de décrier ses adversaires.

Il n'est donc pas étonnant que toutes ces accusations, si souvent portées à la cour de Madrid, n'aient produit aucun effet. Il n'a pas été possible de surprendre la piété des rois catholiques. Cependant on n'a point cessé de les renouveler, ces

acusations tant de fois convaincues de faux, de les présenter sous de nouvelles formes, parce qu'il s'est toujours trouvé des gens qui vouloient s'enrichir et avoir des esclaves à quelque prix que ce fût. Les missionnaires se sont opposés constamment à tous ceux qui ont voulu entreprendre sur la liberté et donner atteinte aux priviléges de leurs chers néophytes. Ils étoient autorisés par les ordonnances des rois catholiques, qui défendent de faire esclave aucun Indien. Ils ont empêché qu'on n'établît des commanderies dans le Paraguai, comme on a fait dans le Tucuman et ailleurs. La cour d'Espagne, touchée de leurs vives sollicitations, n'a pas voulu imposer un joug si insupportable à ceux des Indiens qui se sont soumis de leur plein gré à la domination espagnole et aux saintes lois de l'Evangile. Tout équitable qu'est cette indulgence, elle déplaît infiniment à des hommes qui passent en Amérique pleins de l'idée d'une grande fortune, qu'ils se proposent d'y bâtir en peu de temps. Ils ont excité les plus furieuses tempêtes contre les missionnaires; ils ont tout mis en œuvre pour les faire chasser des réductions, bien persuadés que si les pasteurs étoient une fois dispersés, il seroit facile d'entrer dans le bercail, et d'y exercer toute sorte de violences, sans que personne pût désormais réclamer contre la tyrannie.

Mais tant de calomnies n'ont servi qu'à faire paroître dans un plus grand jour la conduite irré-

prochable et le désintéressement des missionnaires. Ils ont souvent conjuré les gouverneurs et les évêques de venir faire la visite des réductions. Ceux-ci se sont rendus à leurs prières, et ont examiné juridiquement toutes les accusations intentées contre ces Pères. Ils ont trouvé tout le contraire de ce que leur avoient annoncé des personnes malintentionnées. Les actes authentiques de toutes ces perquisitions, faites à la requête des jésuites mêmes, existent dans les tribunaux de Buenos-Ayres et de l'Assomption. Toute l'Espagne en a vu des copies fidèles; elle a vu les lettres écrites par les prélats et par les principaux officiers espagnols de l'Amérique, à la louange des missionnaires et du sage gouvernement qu'ils ont établi dans les réductions. A moins que d'être aveuglé par la passion, l'on est forcé de convenir qu'ils ont rendu et à la religion et à la couronne d'Espagne les plus importants services. Cependant ils n'ont jamais pu obtenir pour eux-mêmes le repos et la tranquillité qu'ils ont procurés à tant de peuples. Si pendant quelque temps on a cessé de les inquiéter, ce n'a été pour ainsi dire qu'une trêve passagère. Il s'est encore élevé contre eux dans ces derniers temps une nouvelle tempête dont je crois devoir rendre compte au public, parce que j'ai été bien à portée de m'instruire à fond sur cette matière.

En l'année 1735 les jésuites du Paraguai eurent connoissance d'une information envoyée à la cour

d'Espagne dès l'année 1730 par D. Martin de Barua, gouverneur du Paraguai. Il en courut différentes copies à Buenos-Ayres, et apparemment aussi en Espagne. Cette information contenoit en substance que les Indiens se disoient à la vérité sujets de la monarchie espagnole, mais qu'ils n'étoient d'aucune utilité au prince : que l'Etat dépensoit beaucoup plus pour eux qu'il n'en retiroit; qu'il falloit dans la suite en exiger un tribut plus considérable, leur envoyer des corrégidors espagnols, et rétablir la liberté du commerce entre les réductions et les villes espagnoles.

Barua haïssoit trop les jésuites, pour manquer cette occasion de les peindre sous les plus noires couleurs. Ces Pères, voyant que le gouverneur vouloit faire des innovations préjudiciables aux Indiens, et entièrement contraires aux intentions bien connues de sa majesté, s'y étoient opposés de toutes leurs forces. Barua, furieux de leurs oppositions, les avoit chassés par deux fois avec violence de leur collége. Ils y étoient toujours rentrés par l'ordre exprès de sa majesté catholique. L'information contenoit donc encore un amas d'indignes calomnies contre ces Pères. On y disoit, entre autres choses, qu'ils avoient plus d'autorité dans le Paraguai que le roi même. Enfin on y répétoit mot pour mot toutes ces impostures grossières dont Coréal avoit rempli ses voyages plus de trente ans auparavant.

La mine fut découverte, comme je l'ai dit, et

le P. Jacques d'Aguilar, provincial des jésuites au Paraguai, dressa aussitôt un excellent mémoire qu'il envoya au roi, pour l'opposer à l'écrit de Barua. Il y réfutoit d'une manière qui ne souffroit point de réplique toutes les imputations calomnieuses de son adversaire. Il s'efforçoit d'y faire connoître et combien la conduite des missionnaires avoit été jusque-là irréprochable, et combien les conseils que Barua donnoit à la cour étoient peu sensés. Il montroit par des faits avérés que les conseils du gouverneur ne pouvoient produire d'autre effet, s'ils étoient suivis, que de rendre désormais impossible la conversion des infidèles, et de replonger dans l'infidélité ceux qu'on avoit déjà gagnés au christianisme. J'ai entre les mains un exemplaire de ce mémoire, et je le dois à la générosité du prince D. Gaëtan Buon-Compagno, duc de Sora, grand-maître de la maison de sa majesté le roi des deux Siciles. Ce Seigneur étoit ambassadeur du roi son maître à la cour du roi catholique, lorsque l'affaire éclata. Bien convaincu de la fausseté des accusations dont on chargeoit les jésuites, il avoit employé tout son crédit pour procurer la paix aux missions du Paraguai.

L'écrit du gouverneur renfermoit des contradictions palpables que le P. d'Aguilar n'avoit pas manqué de relever. Tantôt Barua prétendoit que les Indiens des réductions ne payoient point de tribut, tantôt il disoit qu'ils en payoient un, mais

que ce tribut n'étoit pas proportionné au nombre des habitants. La fausseté de ces propositions étoit démontrée dans le mémoire; car il étoit certain que le paiement s'étoit fait régulièrement chaque année depuis 1666, temps où le tribut avoit été imposé. Barua étoit inexcusable de l'avoir ignoré, et peut-être encore plus de n'avoir pas connu les priviléges accordés aux Indiens, et confirmés tant de fois par les rois catholiques; priviléges en vertu desquels toutes les femmes, les hommes au-dessous de vingt ans et au-dessus de cinquante, avec ceux qui ont embrassé nouvellement le christianisme, sont exempts de payer le tribut. Il ne faut point oublier que le tribut des Indiens doit se payer en espèces sonnantes. Comme ils n'ont ni or, ni argent, ni aucune monnoie, ils sont obligés de conduire dans les villes espagnoles, à plus de deux cents lieues de leurs pays, leurs marchandises, afin d'avoir en les vendant de quoi s'acquitter envers le prince de ce qu'ils lui doivent. Ces voyages, qui entraînent de grandes dépenses, ont attiré l'attention des rois catholiques, et ils méritoient celle du gouverneur.

Barua veut qu'on double le tribut des Indiens, et qu'on les oblige à payer deux piastres au lieu d'une. Il veut encore qu'on leur donne un corrégidor espagnol, comme aux autres Indiens qui sont soumis à la domination espagnole. Mais on lui répond qu'il faut mettre une grande différence entre les Indiens qu'on a domptés par la force, et

les Indiens des réductions qui ont embrassé volontairement le christianisme par les soins des missionnaires jésuites. Ces Indiens se sont donnés librement au roi d'Espagne, à condition qu'ils ne paieroient pas plus d'une piastre de tribut, qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs officiers, et que les réductions se gouverneroient comme autant de petites républiques sous la protection du roi d'Espagne. Ce seroit donc une injustice de vouloir changer aujourd'hui la forme de leur gouvernement, et d'accroître leurs charges; d'autant plus que ces Indiens sont tenus de servir le roi à la guerre, de travailler aux fortifications des villes espagnoles; et quand ils le font, c'est à leurs propres dépens, sans qu'il en coûte rien au roi pour leur entretien. Ce point est bien digne d'être observé. Il suffit pour rendre palpable la fausseté de ce qu'avance le gouverneur, lorsqu'il dit « que les Indiens ne reconnoissent point d'autres maîtres que le provincial des jésuites et les missionnaires. »

Qui peut ignorer en effet avec quelle promptitude ces peuples obéissent aux vice-rois, aux gouverneurs de la province, aux évêques, à tous les officiers du roi. « Au plus petit signe de la volonté des gouverneurs nommés par votre majesté, dit le P. d'Aguilar, on les voit sortir avec empressement de leur pays, au nombre de cinq ou six mille. Ils abandonnent sans différer leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. Ils se pourvoient

eux-mêmes des armes nécessaires; ils amènent leurs chevaux, s'ils en ont; s'ils n'en ont pas, ils font à pied des deux et trois cents lieues, pour travailler, pour combattre et pour mourir, s'il le faut, au service de votre majesté. Les Indiens ne reçoivent dans ces occasions aucune espèce de solde ni de paiement. Quel vassal sur la terre rend un pareil service à son seigneur? Comment donc ose-t-on dire que ces Indiens ne reconnoissent point d'autres supérieurs que les provinciaux et les curés jésuites? »

Les gouverneurs de la province font de temps en temps la visite des réductions, et y trouvent la plus parfaite soumission à leurs ordres. Les officiers de ces petites républiques vont chaque année se présenter à ces mêmes gouverneurs, pour en obtenir la confirmation de leurs offices. La mauvaise humeur de certains Espagnols contre les Indiens naît donc uniquement de ce qu'ils voudroient « que ces Indiens fussent soumis non-
» seulement à votre majesté, mais encore à cha-
» que Espagnol en particulier, et même aux valets
» et aux esclaves des Espagnols. Dès qu'un Espa-
» gnol, un métis, ou moins que cela encore voit
» un Indien qui ne s'humilie pas devant lui, ou
» qui ne sert pas aveuglément ses caprices, il se
» déchaîne contre le pauvre Indien, il l'appelle un
» barbare, un rustre qui pousse l'insolence jusqu'à
» manquer de respect à un Espagnol, qui n'est
» point véritablement sujet du roi, et qui ne re-

» connoît d'autre autorité que celle du curé de sa » réduction. »

Du reste, Barua confesse qu'en voulant mettre à la tête des Indiens un corrégidor espagnol, on court risque d'exciter un soulèvement. Il ajoute avec une hardiesse infinie, « que les mission- » naires disposent les esprits à la révolte. » Mais à qui persuadera-t-il que des hommes aussi sages et aussi religieux soient capables de trahir ainsi les intérêts de leur Dieu et de leur roi? Croira-t-on qu'ils puissent en venir à cet excès de scélératesse, que d'être bien aises, pour satisfaire leur ressentiment, de voir leurs enfants spirituels retourner dans les bois, et se rengager dans la barbarie et dans l'infidélité?

Le P. d'Aguilar avoue que si l'on entreprenoit de changer le gouvernement, cette démarche seroit probablement suivie d'une prompte révolte. On n'a vu que trop d'exemples de mouvements et de troubles excités par de semblables innovations dans les villes de l'Assomption, de Villa-Ricca, de Corientes, de Santa-Fé, et en mille autres endroits. Dès que les Espagnols ont voulu surcharger les nouveaux-chrétiens, ils les ont vu se dissiper, se changer en autant d'ennemis implacables; ils ont vu leurs propres villes saccagées et détruites, ou du moins comme bloquées pendant des années entières. Tous les chemins ont été infestés. Une infinité de voyageurs ont été assassinés. Voilà pourquoi tant de campagnes situées

dans le voisinage même des villes demeurent aujourd'hui sans culture; à peine ose-t-on mettre le pied hors de ces villes.

Barua étoit d'avis qu'on transportât les Indiens des réductions auprès des villes, parce que s'ils se révoltoient il seroit plus aisé de les réduire. On montre combien cet avis est peu sensé. On fait voir par les exemples dont j'ai parlé, et par d'autres encore tout récents, quel succès on doit attendre de ces sortes de tentatives. Si les Espagnols n'ont pu venir à bout de soumettre les armes à la main, tant de pays habités par les barbares dans le Paraguai, ni de faire rentrer dans le devoir les Indiens révoltés; si les troupes espagnoles ne marchent qu'à regret contre les infidèles, parce qu'elles se sentent trop foibles pour les subjuguer; enfin si plus d'une fois elles se sont repenties de les avoir attaqués, que seroit-ce donc si tous les Indiens des réductions levoient l'étendard de la rébellion, et si, s'unissant aux infidèles, ils tournoient toutes leurs forces contre cette poignée d'Espagnols qu'on peut leur opposer.

Dira-t-on que les missionnaires ont trempé dans les révoltes qu'il y a eu jusqu'à ce jour. Mais ne sait-on pas qu'ils ont toujours été dans ces occasions les premières victimes de la fureur des Indiens? Le meurtre de leurs missionnaires a toujours été pour ces peuples, si j'ose ainsi m'exprimer, le premier pas vers la révolte.

Barua demandoit encore que le commerce fût absolument libre entre les Indiens et les Espagnols; que ceux-là pussent vendre les fruits de leur pays et les ouvrages de leurs manufactures à qui et comme il leur plairoit; car depuis fort long-temps les Indiens ont coutume d'envoyer dans les villes des Espagnols tout ce qui leur reste de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguai, de peaux, etc., après s'en être suffisamment pourvus eux-mêmes. Tous ces effets sont remis entre les mains du procureur-général des missionnaires jésuites. Celui-ci les vend ou les échange le plus avantageusement qu'il est possible. Il rend ensuite un compte exact du tout aux réductions : après avoir pris sur le produit des marchandises le paiement du tribut, il emploie le restant à l'achat des choses qu'il sait être utiles ou nécessaires aux Indiens, sans retenir quoi que ce soit pour lui-même.

On voit du premier coup d'œil que la quantité de marchandises qui arrive dans les villes, et l'emploi qui se fait de l'argent provenu de ces marchandises, ne sont pas des objets qui puissent échapper à la vigilance et au zèle des officiers du roi. On ne sauroit ignorer ce que les Indiens remportent dans leur pays, non plus que ce qu'ils en ont apporté.

Du reste, l'excessive simplicité des Indiens ne permet pas de leur laisser faire aucun contrat sans la participation du procureur des missionnaires.

Abandonnés à eux-mêmes, « ils ont été cent et cent fois dupés par les Espagnols, qui, ayant affaire à des gens pauvres et peu instruits de la valeur de chaque chose, leur donnoient une piastre, et beaucoup moins encore, de ce qui en valoit dix ou douze. »

Les Espagnols seroient fort charmés d'aller dans les réductions. Ils y porteroient des bagatelles de nulle valeur, comme des grains de verre ou d'autres choses semblables, qu'ils appellent eux-mêmes des appâts. On sait le profit immense que retirent les Européens de ces sortes de bagatelles chez plusieurs peuples barbares de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique même. Si l'on ne s'opposoit aux entreprises de certains Espagnols, ils dépouilleroient bientôt les Indiens de la même manière. « Il n'est que trop souvent arrivé, dit le P. d'Aguilar, que les Indiens ont volé des chevaux et des mulets, et ceux même qui appartenoient au public ou à l'Eglise, pour en faire l'échange contre ces bagatelles, que quelque Espagnol leur avoit montrées. Or, c'est ce commerce inique et dangereux que les missionnaires ont voulu empêcher, comme pères et comme tuteurs des peuples confiés à leurs soins. Ils croient que telles sont les intentions de votre majesté. Ceux qui demandent que le commerce avec les Indiens se fasse autrement qu'il ne se fait, sont tous des hommes qui abuseroient sans scrupule de la simplicité des Indiens, et qui regardent les biens de

ces pauvres gens comme des biens abandonnés dont tout Espagnol a droit de s'emparer.

Mais ce qui mérite encore plus l'attention de votre majesté, c'est que si l'on permettoit aux Espagnols de traiter immédiatement avec les Indiens, ceux-ci recevroient un tort irréparable des mauvais exemples de ceux-là; exemples absolument contraires aux bonnes mœurs et aux saintes lois du christianisme. Outre que les Espagnols dont je parle ne manqueroient pas de semer dans les réductions des maximes pernicieuses contre les ministres de la religion, à force de vexer et de tromper les Indiens, ils les rendroient bientôt fourbes et méchants. Il n'y a rien qu'ils ne fassent pour les attirer dans les villes espagnoles. Ils engagent les maris à quitter leurs femmes, les enfants à se séparer de leurs pères : ils enlèvent quand ils peuvent et ils emmènent avec eux des personnes de tout âge et de tout sexe. Plût à Dieu qu'une fatale expérience ne nous eût pas appris de quoi ils sont capables. Ç'a été pour prévenir ces abus qu'on a défendu aux Espagnols, lorsqu'ils passent par quelque réduction, d'y faire un long séjour. Néanmoins cette défense ne regarde point les évêques, ni les gouverneurs, ni leurs officiers. Dernièrement encore un lieutenant des dragons de votre majesté est demeuré plus d'un an dans les réductions avec quatre soldats de la garnison de Buenos-Ayres, par l'ordre du gouverneur de la province, D. Bruno de Zavola. Il y avoit été en-

voyé afin de donner aux Indiens les armes nécessaires et de leur apprendre à s'en servir pour les préparer à l'expédition du Paraguai.

Le P. d'Aguilar ajoute ce que nous avons dit tant de fois ci-dessus, et ce qui se trouve confirmé par les attestations les plus authentiques des évêques et des gouverneurs, imprimées à Madrid, savoir, que la communication avec les Espagnols est pour les Indiens une peste contagieuse. Si quelque nation infidèle fréquente les Espagnols, « il est comme impossible de la convertir. On ne l'a que trop souvent éprouvé dans toutes ces provinces. Se flatter de faire embrasser la vraie religion aux Payaguas dans le Paraguai, aux Charuas, aux Calchaquis, aux Abipones vers Corientes et Santa-Fé, aux Pampas, aux Minuanes du côté de Buenos-Ayres, à d'autres Pampas établis dans les environs de Cordoue, c'est se promettre la conversion des Juifs. »

Nous avons déjà vu ce que dit Coréal « de l'or porté par les Indiens aux missionnaires, qui prêchent à leurs néophytes le mépris des richesses. » Cet écrivain, qui a tout l'air d'un hérétique déguisé sous le nom d'un Espagnol catholique, ajoute « que le zèle des bons Pères redouble lorsque le temps vient de recevoir le tribut des peuples; qu'ils le lèvent après le sermon, et qu'ils font porter tout ce qu'ils reçoivent dans les magasins de la société. »

Le P. d'Aguilar, après avoir déduit dans son

mémoire toutes les raisons qu'on a d'empêcher le commerce pernicieux dont Barua se déclare le fauteur, avance sans craindre d'en être démenti, que si l'on empêche ce commerce « ce n'est point pour dérober aux Espagnols la vue de ces prétendues mines d'or, chimères inventées par les anciens ennemis de la société, et qui sont encore les idoles de quelques gens aveuglés par l'intérêt ou par la passion. Seroit-il possible de tenir longtemps caché l'éclat de cet or qu'on dit être en si grande quantité? N'a-t-on pas fait en divers temps des informations juridiques à la sollicitation des jésuites mêmes? Ne s'est-on pas convaincu à loisir que les accusations formées par différentes personnes contre les jésuites à ce sujet étoient de pures calomnies? Tant de sentences portées par les officiers de votre majesté contre les délateurs ne sont-elles pas des preuves manifestes de ce que j'avance? Quand cet or ne se découvriroit pas de lui-même, s'il existoit, il auroit été infailliblement découvert par tant d'Espagnols ecclésiastiques et séculiers, remplis de sagesse et de zèle pour les intérêts de la couronne, et qui ont parcouru toutes les réductions. D'ailleurs tant d'Indiens qui descendent les fleuves sur leurs balses, et vont débarquer dans les villes espagnoles, tant de fugitifs, qui, comme on le peut croire, ont été bien examinés sur le sujet dont il s'agit, auroient-ils ignoré ce secret, ou ne l'auroient-ils point révélé? »

Barua va plus loin. Il accuse les missionnaires

de recueillir seuls les fruits du travail des Indiens, de s'approprier tout ce que ces peuples retirent de leurs terres, et tout ce qui sort de leurs manufactures, sans leur donner autre chose que la toile nécessaire pour s'habiller. Calomnies insoutenables, puisqu'il est évident que les Indiens ne paient ni tribut ni décimes aux missionnaires. Ce qu'on retire des terres qui appartiennent au peuple en commun ou du Tupambaë se porte dans les greniers et dans les magasins publics. Ces fonds publics sont employés à payer le tribut que jamais les Indiens ne paieroient, si on les abandonnoit à leur paresse et à leur négligence, à défrayer ceux qui sont en voyage pour le service de la réduction, ou qui servent le roi à la guerre et ailleurs, à fournir aux Indiens l'herbe, le tabac, le coton, les chevaux, les mulets, les bestiaux, les instruments, les armes, les remèdes dont ils ont besoin, à entretenir les églises, à secourir les malades, sans parler de la viande qu'on donne tous les jours aux enfants lorsqu'ils reviennent du travail. « C'est une calomnie, ajoute le P. d'Aguilar, de dire que les missionnaires, au lieu d'employer les revenus du Tupambaë en choses utiles aux Indiens, s'en servent pour se procurer toutes les commodités de la vie, pour enrichir leurs colléges, leurs parents, leurs amis, pour nourrir leur propre vanité. Qu'ils nous disent donc aussi, ces gens si clairvoyants, s'ils ont jamais vu aucun missionnaire dans un équipage convenable à un homme riche et

opulent. S'ils les ont jamais vus, lorsque ces Pères alloient dans leurs colléges, ou lorsqu'ils passoient d'un pays à l'autre, porter autre chose avec eux qu'une paire de bougettes, ou un petit coffre qui renferme un peu de linge, des habits conformes à leur état, et les provisions du voyage. A-t-on jamais trouvé chez eux, après leur mort, de l'or ou de l'argent, des billets de crédit, des meubles précieux, ou quoi que ce soit de semblable? »

Enfin, pour donner de nouvelles preuves du désintéressement des missionnaires, le P. d'Aguilar dit que le général de la compagnie de Jésus a défendu de la manière la plus expresse et la plus forte dont puisse se servir un supérieur, a défendu, dis-je, aux particuliers et au provincial même de tirer quoi que ce soit des magasins publics pour leur propre usage, ni d'en disposer en aucune façon, si ce n'est pour le soulagement des Indiens, quand ce seroit pour faire des aumônes ou d'autres œuvres pies. Le général a pareillement interdit à ses inférieurs tout commerce paillé, toute aumône qu'on voudroit faire aux colléges pauvres. Et certes, l'état où se trouvent la plupart de leurs maisons, même en Amérique, montre assez que les ordres du général sont bien exécutés. C'est de quoi les évêques et les gouverneurs de ces provinces ont souvent rendu à la cour d'Espagne un témoignagne qui n'est point suspect.

Il est à propos de remarquer que le gouverneur,

accusant les jésuites de tant de choses atroces, ne rapporte aucun fait particulier dont il veuille se faire le garant. Si tout ce qu'il imputoit aux missionnaires avoit été véritable, un homme en place comme lui ne devoit-il pas être en état de les en convaincre ouvertement? Il ne tenoit qu'à lui de remplir le pays de ses espions, de faire des informations juridiques, appuyées de témoignages et de preuves incontestables. Cependant rien de tout cela. Son information ne présente que des déclamations vagues et dénuées de preuves solides. On s'aperçoit à chaque page que c'est un homme emporté par la passion qui parle, et non un gouverneur de province qui examine et qui discute une affaire avec toute la sagesse et la gravité qui conviennent à sa place, à l'aide des lumières qu'elle lui fournit.

Pendant que Barua s'efforçoit de décrier les fervents missionnaires du Paraguai, on avoit déjà vu quelques peuples nouvellement convertis se soulever, parce qu'ils ne pouvoient plus supporter l'insatiable avarice et l'orgueil des Espagnols. Ces tristes événements ne montroient que trop la vérité de ce que le P. d'Aguilar avoit avancé dans son mémoire.

Le gouverneur ne manquoit pas néanmoins de protecteurs puissants à la cour. Bien des gens conseilloient au roi catholique d'exiger un tribut plus considérable des Indiens rassemblés dans les

réductions. C'étoit le moyen assuré de perdre bientôt ces florissantes peuplades, et d'augmenter toujours de plus en plus la haine et l'animosité des Indiens encore sauvages, enfin de les confirmer dans la persuasion où ils sont qu'on ne veut les rendre chrétiens que pour en faire des esclaves.

Mais on n'a vu, depuis long-temps, sur le trône d'Espagne aucun prince qui ne fît profession d'une piété et d'un attachement singuliers aux devoirs du christianisme. Philippe V marchoit avec gloire sur les pas de ses illustres prédécesseurs. Il sentit toute l'injustice des conseils que certaines gens lui donnoient; il vit qu'il ne pouvoit les suivre sans faire un tort considérable à la religion, à l'Etat même, pour qui les Indiens avoient été d'une si grande ressource en plusieurs rencontres. Enfin, il fut si frappé du mémoire qu'avoit dressé le P. d'Aguilar, qu'il défendit, sous les plus grièves peines, d'inquiéter désormais les Indiens, et de molester en aucune façon leurs zélés pasteurs.

Telle fut la fin de cette affaire, qui mit les réductions à deux doigts de leur perte. Dieu seul connoît l'avenir. Il y a néanmoins lieu d'espérer que rien ne pourra jamais affoiblir dans le cœur des monarques espagnols le zèle sincère dont ils brûlent pour la conversion des infidèles. Ces princes ne cesseront point de protéger les missionnaires de la compagnie de Jésus, qui s'expo-

sent à tant de fatigues, de travaux, sans épargner même dans l'occasion leur propre sang, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, et pour inspirer aux peuples toute la soumission qu'ils doivent à leurs princes légitimes.

FIN DE LA RELATION DES MISSIONS.

LETTRES

DU P. GAETAN CATTANEO,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

A M. JOSEPH CATTANEO,

SON FRÈRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Buenos-Ayres, ce 18 mai 1729.

Mon très-cher frère, nous sommes enfin arrivés à Buenos-Ayres, et je profite des premiers moments que j'ai libres pour remplir la promesse que je vous ai faite de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il a été des plus heureux, et quoique nous ayons eu à souffrir beaucoup des incommodités qui sont inévitables dans le cours d'une si longue navigation, tout le monde dit que nous en avons été quittes à bon marché.

Nous sortîmes l'an passé de la rade de Cadix la veille de Noël. Deux frégates portoient tout ce que nous étions de missionnaires, au nombre d'environ quatre-vingts. Nous avions encore avec nous une patache de vingt pièces de canon et un bâti-

ment d'avis qui s'étoit joint à nous dans la crainte d'être pris par les corsaires; il devoit nous suivre jusqu'aux Canaries, et de là se rendre seul à la nouvelle Carthagène.

Nous perdîmes bientôt la terre de vue, poussés par un vent favorable, mais un peu trop gaillard. Il donnoit de temps en temps de si rudes secousses au vaisseau, qu'à peine pouvoit-on se tenir sur ses pieds. Un matelot qui n'étoit pas sur ses gardes tomba dans la mer. Nous eûmes le plaisir de le voir nager comme un poisson, sans perdre la pipe qu'il tenoit à la bouche. Il regagna le bord à l'aide d'un cable que nous lui jetâmes.

Quoique nous n'eussions pu porter que peu de voiles, à cause de la violence du vent, nous arrivâmes en cinq jours à la vue des Canaries. Un vent contraire qui survint nous obligea de louvoyer jusqu'au jour des Rois, jour auquel nous mouillâmes dans la baie de Sainte-Croix de Ténériffe. Nous nous y arrêtâmes pour faire nos provisions de vivres, d'eau, de mâts, etc., et pour donner le temps à quelques familles canariennes de s'embarquer sur la patache. Ces familles étoient destinées à peupler une colonie qui se forme maintenant, par ordre du roi d'Espagne, vers l'embouchure du grand fleuve de la Plata, en un lieu nommé Monte-Video, dont j'aurai occasion de vous parler ailleurs.

Pendant le peu de jours que nous passâmes dans la baie de Sainte-Croix, nous reçûmes toutes

sortes de politesses de la part du consul de France. Il connoissoit particulièrement le P. Jérôme Herran, procureur des missions du Paraguai, qui faisoit le voyage avec nous, et qui étoit notre supérieur. Les attentions du consul ne se bornèrent pas au seul P. Herran; il n'y eut aucun de nous qui n'en ressentît les effets, et il nous envoya des rafraîchissements de toute espèce.

M. l'évêque de Sainte-Croix étoit alors occupé, dans l'île de Palme, à faire la visite de son diocèse. Mais le secrétaire de l'évêché nous donna, au nom du prélat, dont il connoissoit les sentiments pour nous, toutes les marques possibles de bienveillance et d'amitié. Nous allâmes passer un jour à terre; quatre de nos Pères dînèrent à l'évêché. Il s'y trouva un Italien qui s'est établi dans l'île, où il tient un rang distingué. La charge qu'il occupe suffiroit seule pour le mettre à son aise dans un pays où l'on vit à très-bon compte. Il fait d'ailleurs un commerce considérable. Ayant appris qu'il y avoit des Italiens parmi les missionnaires, il accourut à l'endroit où nous étions, et témoigna en nous voyant toute la joie qu'on éprouve d'ordinaire, lorsqu'éloigné depuis long-temps de sa patrie, on retrouve des compatriotes. Quand même il ne nous auroit pas dit qu'il étoit de Bologne, sa manière de prononcer l'italien le disoit assez, et je ne crois pas qu'il y ait à Bologne même une langue plus déliée que la sienne. Il ne nous quitta point que nous ne lui eussions promis

d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous lui tînmes parole, et il nous conduisit dans une cassine fort jolie qu'il avoit à deux pas de la ville. Le repas fut magnifique. Comme nous nous trouvâmes à table avec des gens qui avoient beaucoup lu et beaucoup voyagé, la conversation devint fort intéressante. Les récits amusants qu'y mêloit notre Bolonnois l'empêchèrent d'être sérieuse, car il a l'esprit très-agréable et très-cultivé. Après le dîner il nous emmena dans la ville, qui n'est pas fort considérable, et dont les maisons sont très-basses, si vous en exceptez celles des principaux habitants de l'île, les couvents, et surtout le palais épiscopal, qui est assez beau. La nuit approchoit; nous nous séparâmes à regret de l'aimable Italien qui nous avoit si bien reçus; il vouloit même nous garder jusqu'au départ du vaisseau, mais nous ne pûmes accepter cette offre obligeante. Il se nomme M. Gaspard Biondi de Conti; sa mère vit encore, et il a un frère qui soutient son nom et sa famille à Bologne.

L'île de Ténériffe ne présente de loin à la vue qu'un amas de montagnes et de rochers affreux. Ce qu'elle a de plus remarquable, c'est son fameux Pic. On appelle ainsi une montagne fort haute, située au milieu de l'île, et qu'on découvre par un temps serein de cinquante lieues en mer. Elle est ordinairement plus d'à moitié cachée par les nuages au-dessus desquels s'élève en forme de pain de sucre la grande pointe ou le pic, presque toujours

couvert de neige. La principale richesse de l'île consiste en tabac, en soie, en vin connu et estimé dans toute l'Europe sous le nom de vin de Canarie. Il y avoit dans le port de Sainte-Croix, lorsque nous y passâmes, quinze à seize vaisseaux de différentes nations qui se préparoient à retourner en Europe chargés de ce vin.

Plusieurs forts bâtis sur la côte la défendent contre les corsaires de Barbarie, qui infestent continuellement ces mers, et même en temps de guerre, contre les nations européennes qui sont ennemies de l'Espagne. Les Canaries sont d'une grande commodité pour le commerce; c'est là que les vaisseaux qui vont aux Indes font communément les principales provisions du voyage.

Les Canariens sont continuellement sur leurs gardes. Pendant que nous étions encore à la vue de l'île, avant que d'y arriver, le capitaine général eut peur que nous ne fussions ennemis. Deux bâtiments françois s'étoient joints à nous. Un peu plus loin il y en avoit six autres, et tout cela joint ensemble ressembloit à une petite flote. Le capitaine fit tirer deux coups de canon pour avertir les habitants de prendre les armes. Le canon de Laguna, autre ville située dans les terres, répondit par le même nombre de coups. En fort peu de temps, 4,000 Canariens armés de fusils parurent sur le rivage, avec quelques troupes espagnoles qui sont distribuées dans les forts dont j'ai parlé. Elles ont encore d'anciennes arquebuses à rouet,

et l'on dit qu'elles s'en servent admirablement. Après nous être fait connoître par les signaux ordinaires, nous saluâmes en passant la citadelle d'onze coups de canon. Il n'en fallut pas davantage pour calmer la frayeur des insulaires, et les milices furent congédiées à l'instant.

Rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau, surtout quand il est arrêté dans un port. Mais un nouvel incident servit à nous le rendre encore plus désagréable. Il y avoit à bord de notre frégate des troupes qu'on envoyoit à Buenos-Ayres; elles étoient de deux sortes; les unes composées de vieux dragons bien aguerris, bien disciplinés; les autres étoient de nouvelles levées fort mécontentes de leur destination; car le Paraguai n'est pas à beaucoup près aussi renommé en Espagne que le Pérou et le Chili. Les nouveaux soldats vouloient aller à terre, mais on n'avoit pas jugé à propos de le leur permettre, dans la crainte qu'ils ne désertassent. Il y eut à cette occasion une espèce d'émeute. Plusieurs se jetèrent à l'eau, et gagnèrent le rivage. On les reconnut et on nous les ramena. Ils n'en devinrent que plus disposés à la révolte. On n'eut bientôt plus assez de fers pour les retenir; le vaisseau sembla devenir un enfer.

Ces soldats mutins se plaignoient encore de ce qu'on ne leur avoit point donné de vin depuis qu'ils étoient sortis d'Espagne. La chose étoit vraie, mais leurs plaintes n'en étoient pas mieux fondées; car jamais on ne donne de vin aux soldats

sur les vaisseaux espagnols, de peur qu'ils ne s'enivrent, et ne causent du désordre; mais lorsqu'ils sont arrivés au terme, le roi leur fait distribuer l'argent du vin qu'ils auroient pu boire dans le cours de la navigation.

Un passager fort riche crut apaiser cette soldatesque en lui abandonnant un baril de malvoisie; mais il en arriva tout le contraire. A peine eurent-ils bu chacun un coup, qu'ils se déchaînèrent contre leurs officiers. On en bastonna quelques-uns des plus mutins, ce qui tint pendant quelque temps les autres en respect. Un moment après ils prirent querelle entre eux, et ils en vinrent aux mains. Heureusement ils n'avoient point d'armes; car c'est encore une coutume sagement établie sur les vaisseaux espagnols de ne laisser ni épée, ni baïonnette, ni fusil aux soldats, si ce n'est aux sentinelles de la proue et de la poupe. Dès que l'ennemi paroît, les armes se distribuent en un instant. Les dragons n'avoient aucune part au tumulte; on les chargea de faire rentrer les mutins dans le devoir; ils s'acquittèrent fort bien de la commission le sabre à la main. Cependant la tranquillité ne fut bien rétablie que quand nous eûmes remis à la voile le 21 de janvier.

Nous recommençâmes alors les neuvaines et les exercices ordinaires de piété. On ne sauroit dire tout le bien que peuvent faire et que font en effet des missionnaires sur les vaisseaux. Les passagers, les soldats et les matelots, obligés d'as-

sister à de fréquentes prédications, en sont souvent touchés, et prennent la résolution de se convertir. Nous eûmes la consolation d'en voir plusieurs détester sincèrement leurs péchés, et les expier par de bonnes confessions générales.

Le 26 de janvier nous étions déjà sous le tropique du cancer. Ce fut alors que les *polissons* commencèrent à se montrer. On appelle ainsi des gens qui, n'ayant point de bien en Europe, veulent passer aux Indes pour y tenter fortune. Mais comme ils n'ont pas de quoi payer le passage, il tâchent de gagner quelqu'un sur un vaisseau. Celui-ci les y fait entrer malgré la vigilance des gardes, parmi la foule de ceux qui viennent apporter les provisions ou les marchandises, peu de jours avant le départ. Les *polissons* se cachent entre les ballots, et y vivent comme ils peuvent, jusqu'à ce qu'on soit assez avancés en mer. Quand ils sont bien sûrs que le vaisseau ne reviendra pas au lieu d'où il est parti pour se décharger d'eux, ils se montrent les uns après les autres. Le capitaine, voyant ces bouches surnuméraires, crie et tempête; il les menace de les faire jeter à la mer. Les *polissons* savent bien qu'il n'en fera rien, et l'écoutent fort patiemment. On est assez accoutumé à voir de telles gens sur les vaisseaux; mais il n'y a point de capitaine qui ne soit flatté, en partant, d'avoir écarté ces importuns par sa vigilance.

Quoique nous fussions sous la zône torride, nous nous ressentions encore un peu de l'hiver,

soit parce que le soleil étoit dans la partie du sud, soit parce qu'il faisoit un vent fort frais. Le printemps vint tout à coup, quand nous ne fûmes plus qu'à neuf ou dix degrés de l'équateur. Les chaleurs de l'été ne tardèrent pas à se faire sentir, et ne nous quittèrent plus jusqu'à ce que nous eussions passé le tropique du capricorne. Nous nous trouvâmes alors en automne, et ce fut dans cette saison que nous arrivâmes à Buenos-Ayres. Ainsi dans l'espace de trois mois, nous eûmes successivement toutes les saisons.

Mais pour aller par ordre, un assez bon vent nous poussoit vers la ligne. Nous fîmes deux neuvaines, l'une à saint Joseph, l'autre à saint Antoine, pour obtenir par leur intercession la grâce de ne point tomber dans ces calmes redoutables de vingt, de trente, de quarante jours, qui surprennent quelquefois les vaisseaux des deux côtés de la ligne, jusqu'à la hauteur de sept ou huit degrés. Quand on approche de l'équateur, le vent tombe ordinairement tout à coup, et l'on n'avance plus qu'à la faveur des grains que les Espagnols nomment turbonadas. Ce sont des tourbillons qui se forment en un instant, et qui sont ordinairement accompagnés de pluie, d'éclairs et de tonnerres. Il est rare qu'ils durent plus d'un demi-quart d'heure dans toute leur force; mais ils mettent l'air et les flots dans une agitation qui fait avancer le vaisseau pendant une heure ou deux. Pour profiter de ces tourbillons, il faut se tenir

toujours prêts à étendre ou à amener les voiles selon le temps; car il survient quelquefois des coups de vent si furieux, qu'ils pourroient en un instant renverser le vaisseau ou le désemparer, si l'on n'étoit pas sur ses gardes.

Ils sont suivis, comme je l'ai déjà dit, de calmes qui durent plus ou moins, et pendant lesquels on a beaucoup à souffrir. Le plus long que nous essuyâmes fut de huit jours, et il nous surprit à quatre degrés ou environ de l'équateur. Vous avez vu dans ma première lettre que nous étions logés et couchés fort à l'étroit. Cette portion de chambre que nous occupions au nombre de trente-cinq étoit comme un four. Si l'on en sortoit pour prendre un peu l'air, on étoit brûlé par le soleil dont les rayons, tombant presque à plomb et réfléchis par la surface de l'eau, embrasoient l'air. On ne pouvoit presque faire autre chose qu'essuyer la sueur qui tomboit à grosses gouttes du visage; mais la soif étoit ce qui nous tourmentoit davantage. On ne donnoit que trois verres d'eau à chacun le matin, autant le soir. Nous avions cependant un grand avantage sur la plupart de ceux qui font le trajet. M. le capitaine avoit eu l'attention de faire mettre toute l'eau qu'il destinoit aux passagers dans un grand nombre de bouteilles bien bouchées, et celle qui étoit destinée aux gens de l'équipage dans des tonneaux neufs et bien fermés. L'une et l'autre furent toujours très-bonnes, et ne se corrompirent point, comme il arrive d'or-

dinaire. Plût à Dieu qu'on eût pris les mêmes précautions pour le biscuit. A peine en trouvoit-on un morceau qui ne fût rempli de vers, et dont la vue ne fût extrêmement dégoûtante.

La nuit n'étoit guère moins incommode que le jour même, et il étoit comme impossible de fermer l'œil; car il y avoit dans notre chambre plusieurs rangs de lits les uns au-dessus des autres qui n'avoient pas chacun deux pieds de large, et qui ressembloient, surtout ceux d'en bas, à de vraies tannières. L'on y étouffoit de chaud; mais rien n'exerçoit davantage notre patience que la multitude indicible de puces, de punaises et de poux dont nous étions rongés, sans qu'on eût aucune espérance de s'en délivrer. Quand même on en seroit venu à bout, ce n'étoit pas pour longtemps, car on ne pouvoit approcher des soldats ni des gens de l'équipage sans regagner bientôt tout ce qu'on avoit perdu.

Cependant nous avancions toujours un peu. Notre navire, qu'on nommoit le *Saint-Bruno*, et l'autre qu'on appeloit le *Saint-François*, avoient deux pilotes d'une humeur fort différente. L'un étoit un jeune homme habile dans son art, mais quelquefois un peu trop hardi. Le nôtre avoit plus d'expérience; mais quarante ans passés sur mer n'avoient servi qu'à le rendre timide à l'excès. Il n'avoit jamais d'autre voile dépliée que la trinquette ou voile latine d'artimon, afin de ne pas donner trop de prise au vent. L'autre, qui savoit

que son vaisseau étoit plus pesant, en sorte qu'il avoit été souvent obligé de rester en arrière, recevoit sans crainte le vent avec toutes ses voiles pour n'en rien perdre. Il voulut un jour nous passer par la proue comme pour se moquer de notre lenteur; mais un coup de vent imprévu rompit deux de ses mâts, et nous fit beaucoup trembler pour le *Saint-François*. Nous eûmes peur que les mâts n'eussent tué bien du monde en tombant; heureusement ils s'étoient accrochés aux voiles et aux cordages du vaisseau, et l'on avoit eu le temps de se retirer. Le *Saint-François* s'étant arrêté sur-le-champ, nous allâmes le reconnoître pour lui prêter secours, s'il en avoit besoin. Notre offre fut refusée, et il nous fit entendre qu'il seroit le lendemain en état de continuer sa route. Il nous tint en effet parole; mais il lui manqua toujours deux voiles pendant le reste du voyage, ce qui nous retarda beaucoup, parce que nous étions obligés de l'attendre.

C'étoit le 19 de février que cet accident arriva; nous avions passé la ligne le 18. Le jour où on la passe est sur les vaisseaux un jour de fête et de réjouissance. Les gens de l'équipage ne manquèrent pas de faire la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de baptême. On la nomme aussi le rachat, parce que les passagers sont obligés de payer quelque chose, s'ils ne veulent être plongés dans la mer. On ne sauroit rien voir de plus divertissant que cette espèce de cérémonie,

et peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous en donne une idée, c'est ce que je vais faire le plus brièvement qu'il me sera possible.

La veille de la fête au soir on vit paroître sur le tillac une compagnie de matelots habillés en soldats, et précédés de deux officiers et d'un hérault, qui publia un ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à l'heure marquée sur la plate-forme du château de la poupe, pour rendre compte à son excellence le seigneur président de la ligne, du motif qui les avoit engagés à venir dans ses mers, et pour lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission; l'édit fut ensuite affiché au pied du grand mât, et les matelots se retirèrent.

Le jour suivant on prépara de grand matin sur la plate-forme une table avec un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, et plusieurs chaises alentour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille. Ils avoient pris des habits de dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une pique. Ils se rendirent tambour battant, ayant leurs officiers à leur tête, au lieu marqué où l'on avoit placé un fauteuil pour le seigneur président, qui arriva le dernier, marchant avec beaucoup de gravité au milieu de ses officiers vêtus en magistrats. Pour lui il avoit un habit fort propre à la françoise. On ne pouvoit choisir personne qui eût plus de talent pour jouer un pareil rôle.

A peine eut-il pris séance qu'on lui amena un

homme qui avoit commis, disoit-on, je ne sais quel crime avant que de passer la ligne. Le coupable fut condamné sans autre forme de procès à être plongé dans la mer. Il voulut se justifier; ses excuses furent prises pour un manque de respect, et le président, après lui avoir déchargé quelques coups de canne sur les épaules, le condamna à être plongé trois fois. On le lia par le milieu du corps avec une corde passée dans une poulie à l'extrémité de la grande vergue. On l'enleva en l'air pour le laisser ensuite tomber dans la mer, d'où il fut bientôt retiré; mais on l'y replongea autant de fois qu'il plut au président, après quoi il fut mis en liberté. La corde demeura toujours dans le même état, pour intimider tous ceux qui seroient tentés de manquer au respect qui étoit dû à son excellence.

Après cette première exécution, le président donna ordre à deux de ses officiers d'aller chercher le capitaine du vaisseau, qui parut devant le président la tête découverte. Celui-ci lui demanda comment il avoit eu la hardiesse de s'avancer jusque dans ces mers. Je l'ai fait, répondit le capitaine, par l'ordre du roi mon maître; j'en ai reçu de lui la permission. Sa réponse fut trouvée fort mauvaise. Quel autre que moi, dit le président, a droit d'exercer son empire sur ces mers, ou d'accorder de pareilles permissions. Je veux pourtant bien supposer que vous avez péché par ignorance plutôt que par malice, et au lieu de

confisquer votre vaisseau, comme je le pourrois, je me contente de vous condamner à une petite amende de cent flacons de vin, auxquels vous joindrez quelques autres bagatelles. Le capitaine se récria beaucoup sur l'énormité de la taxe, et représenta vivement que ce qu'on exigeoit de lui étoit au-dessus de ses forces. Après bien des contestations fort divertissantes, il en fut quitte pour vingt-sept flacons de vin, six jambons et une ou deux douzaines de fromages de Hollande. Le tout fut délivré à l'heure même, et le président ayant congédié le capitaine avec beaucoup de politesse, le fit reconduire à sa chambre par ses principaux officiers.

Tous les passagers furent ensuite cités les uns après les autres. Le président leur fit à peu près les mêmes demandes qu'au capitaine, mais il y avoit toujours quelque chose de singulier dans la manière de les faire. Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les aventures auxquelles cette farce donna lieu, les saillies et les ripostes du président et de certains passagers. Les Espagnols sont admirables dans ces occasions; notre président excelloit surtout en ce genre. Il avoit le teint fort noir, et un air rebarbatif qu'on ne pouvoit voir sans rire. Pour lui, pendant toute la cérémonie, qui dura fort long-temps, il soutint toujours son caractère avec la gravité d'un Caton. Mais tout en plaisantant de cette manière, on mit tout le monde à contribution, depuis le premier

jusqu'au dernier, en gardant néanmoins la proportion convenable. Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine fit servir au président et à ses officiers une collation fort propre, et des rafraîchissements dont les matelots eurent aussi leur part; après quoi ils se retirèrent tambour battant comme ils étoient venus. Il ne manqua qu'une seule chose pour rendre la cérémonie complète; c'étoit de plonger dans l'eau le président lui-même, ou quelqu'un de ses officiers. Cette circonstance ne fut pas oubliée sur le *Saint-François*. Lorsqu'on reconduisoit le président, le capitaine sortit de sa chambre, et demanda d'un air surpris ce que c'étoit que tout ce cortége. On lui répondit que c'étoit celui du président de la ligne. Qu'est-ce que le président de la ligne, reprit le capitaine avec une feinte colère? Y a-t-il un autre maître que moi sur mon vaisseau? Pour punir l'audace de cet homme, qu'on le saisisse à l'instant, et qu'on le plonge dans la mer. Toutefois, comme le président étoit un passager qu'on avoit prié de se prêter à ce personnage, à cause de son humeur enjouée, le capitaine, qui craignoit de le chagriner, ordonna qu'on plongeât à sa place deux de ses officiers. L'arrêt fut incontinent exécuté par ces mêmes soldats qui leur avoient servi de gardes. Ce retour, assez chagrinant pour eux, divertit beaucoup le reste de l'équipage.

Dans les temps calmes, lorsque le vaisseau restoit immobile comme un rocher au milieu des

eaux, on s'occupoit à prendre des requins ou chiens de mer. Ce poisson, qui a d'ordinaire cinq à six pieds de long, est fort gros à proportion de sa longueur, et suit les vaisseaux qui vont aux Indes, pour s'emparer de tout ce qui tombe dans la mer. Un auteur, cité par Franciosini dans son dictionnaire espagnol-italien, rapporte qu'un requin ayant été pris, on lui trouva dans le ventre un grand plat d'étain, deux chapeaux, sept jambons et beaucoup d'autres choses semblables. Ceux que nous prîmes étoient d'une grosseur médiocre. On trouva dans le ventre d'un des premiers que l'on ouvrit, un escarpin et quelques autres curiosités dont je ne me souviens pas. Figurez-vous quelle chère doivent faire ces poissons lorsqu'ils suivent une flotte entière, et surtout lorsqu'il survient un naufrage. On ne manque jamais de les ouvrir dans l'espérance de faire quelque bonne trouvaille. Du reste leur chair est désagréable et malsaine. Quelquefois on se jette à la mer à cause des chaleurs excessives de la zône torride, pour se rafraîchir. Rien de plus dangereux, à moins qu'on ne soit continuellement sur ses gardes. Il est arrivé plus d'une fois que des nageurs ont été dévorés en un instant par des requins. Lorsque les gens de notre vaisseau se baignoient, ils avoient du moins l'attention de faire rester quelqu'un en sentinelle pour les avertir dès qu'il y auroit du danger.

Le requin se prend à l'hameçon; mais on en

vient difficilement à bout. Au bruit que fait en tombant dans l'eau l'hameçon couvert de viande, le requin se détourne. Il est conduit vers sa proie par certains poissons nommés romérinos; on les appelle aussi ses pilotes. Ils le précèdent, ou se tiennent attachés sur sa tête et sur son dos. Lorsque le requin est pris, c'est une chose fort amusante de voir les petits poissons dont j'ai parlé courir çà et là tout éperdus, comme pour secourir leur maître. La plupart s'attachent à lui avant qu'il soit entièrement hors de l'eau, et se laissent prendre avec lui. Ces petits poissons, qui ne sont pas moins agréables au goût qu'à la vue, ne pèsent pas plus d'une demi-livre. Dès qu'on a retiré le requin à bord du vaisseau, chacun s'arme de barres de fer pour lui casser la tête, où se trouve une pierre que l'on croit médicinale. D'autres fois on se contente de lui donner quelques coups de barre, on lui arrache les yeux; on le lie par le milieu du corps à un tonneau, et on le rejette en cet état dans la mer pour avoir le plaisir de le voir se débattre et faire de vains efforts pour secouer le fardeau qui l'incommode.

Nous prîmes encore pendant notre voyage quelques autres poissons de différentes grandeurs, mais qui n'avoient rien de remarquable, si vous en exceptez le poisson volant. Il a deux ailes assez semblables à celles des chauve-souris, et il s'en sert pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson qu'on appelle la bonite. Le poisson vo-

lant ne peut se soutenir dans l'air qu'à la distance de deux ou trois jets de pierre. La bonite, qui est fort alerte, le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule lorsqu'il retombe dans la mer, ce qui arrive quand ses ailes commencent à sécher. Les poissons volants, comme la plupart des oiseaux de mer, volent assez communément en bande. Il en tombe souvent dans les vaisseaux, et il nous en vint un de cette manière. Je le pris dans ma main et je l'observai à loisir. Tous ceux que nous vîmes étoient à peu près de la grosseur d'un mulet de mer.

Le 26 de février, nous eûmes le soleil à pic. Je remarquai à midi que les corps ne jetoient aucune ombre. Nous avions été quelques jours auparavant accueillis d'une tempête, qui heureusement n'avoit été ni fort longue ni fort dangereuse. N'attendez pas que je vous en fasse la description, après que tant de poëtes et d'historiens ont pris plaisir à vous peindre la mer en courroux. Ce fut à cette occasion que je vis pour la première fois le feu Saint-Elme. C'est une petite flamme qui paroît quelquefois, durant la tempête, au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots la regardent comme un heureux présage qui leur annonce la fin de la tempête, et ils croient en être redevables à la protection de saint Elme, dont ils ont toujours une image, où ce saint est représenté à côté d'un vaisseau tenant à la main une petite

flamme. Lorsque je montai sur le tillac pour voir le phénomène, je trouvai tous les gens de l'équipage qui chantoient déjà les litanies de la sainte Vierge en actions de grâces. Quoique le vent semblât devenir plus furieux de moment à autre, on ne doutoit point qu'il ne dût bientôt tomber, et l'on ne fut point trompé dans ses espérances.

Une autre chose m'a paru digne de remarque : quand il pleut sous la zône torride, et surtout aux environs de l'équateur, la pluie paroît au bout de quelques heures se changer en une multitude de vers blancs semblables à ceux qui naissent dans le fromage; et si l'on n'a pas soin d'étendre au soleil ou de sécher auprès du feu les vêtements qui ont été mouillés, on les trouve bientôt couverts de ces petits animaux.

J'omets plusieurs circonstances de notre voyage, qui ne me paroissent pas dignes de votre curiosité. Nous arrivâmes sous le tropique du capricorne vers la mi-carême, et nous passâmes sur mer toute la sainte quarantaine. Nous n'en fûmes pas beaucoup mieux pour cela; car de même qu'au milieu de l'eau, on souffre quelquefois beaucoup de la soif, ainsi quoique environné de poissons, on en mange quelquefois moins que partout ailleurs. Le mouvement du vaisseau ne permet pas ordinairement de pêcher. Nous n'eûmes du poisson frais que trois ou quatre fois. Le reste du temps il fallut se contenter de poisson salé, qui servoit, sinon à apaiser la faim, du moins à exciter la soif. Ajou-

tez à cela que l'heure des repas n'est pas la même sur les vaisseaux d'Espagne qu'en Italie; on se met à table sur les neuf heures du matin, et ce premier repas s'appelle l'almuerzo, comme qui diroit la collation; à trois heures après midi on sert le dîner, qui se nomme la comida, et jusqu'au jour suivant on ne prend plus rien.

La ferveur et l'assiduité aux exercices de la religion redoublèrent dans ce saint temps. Nous prêchions tour à tour, et le sermon finissoit chaque fois par un acte de contrition que le missionnaire prononçoit à haute voix. Les gens de l'équipage témoignèrent souvent par leurs larmes, la componction dont ils étoient pénétrés. Le capitaine, les officiers et les passagers entendoient le sermon debout, afin de marquer un plus grand respect pour la parole de Dieu. Nous expliquions de plus chaque jour la doctrine chrétienne, et l'on récitoit le rosaire avec d'autres prières en quatre endroits différents, savoir les passagers sur le devant du vaisseau, les matelots sur le derrière, les soldats au milieu; enfin ceux qui étoient de service, dans l'intérieur du vaisseau. C'étoit un grand sujet de consolation pour nous d'entendre retentir de tous côtés les louanges du Seigneur, et celles de sa sainte Mère au milieu de l'Océan.

Le 25 de mars, jour de l'Annonciation, nous vîmes de grand matin s'élever un brouillard fort épais, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés de la terre. L'on sonda, et il ne se trouva

que cent quarante brasses d'eau. Cependant le brouillard qui nous environnoit ne permettoit pas au pilote de discerner à quelle distance nous étions du rivage. Comme il craignoit de donner contre quelque écueil, il nous fit courir droit au sud jusqu'à la hauteur de trente-cinq degrés, qui est celle du cap de Sainte-Marie. Il gouverna le 27 à l'ouest, et fut fort étonné de ne trouver après midi que cinquante brasses d'eau. Il en conclut, suivant les mesures marquées pour ces mers, que nous étions tout au plus à huit ou neuf lieues de terre; mais il étoit trop tard pour entreprendre alors de la chercher, et nous fûmes obligés de mettre à la cape, ce qui consiste à disposer tellement les voiles que le vent est réfléchi de l'une dans l'autre, en sorte que le vaisseau n'avance ni ne recule.

Le *Saint-François*, plus hardi, s'étoit avancé pour découvrir la terre; nous voulûmes le retenir. Le titre de capitane que portoit notre frégate nous donnoit droit de lui commander; mais il ne jugea pas à propos d'obéir à nos signaux, et à la faveur d'un brouillard épais, il se retira de la trop grande sujétiou où nous l'avions tenu jusqu'alors. Il ne tarda pas en effet à reconnoître la terre; pour nous ayant été pris du calme, nous restâmes deux jours au même endroit. Le 30 un petit vent frais nous poussa vers la côte. Sur les neuf heures du matin un jeune homme qui étoit monté sur la hune, cria : *Terre! terre!* Jugez si cette nouvelle fut agréable à des gens qui depuis deux mois et

demi n'avoient vu que le ciel et l'eau. Tout ce que nous avions de lunettes grandes et petites furent bientôt tournées vers la côte, pour la reconnoître, ce qui n'étoit pas aisé, parce que c'est une campagne rase et unie. Enfin quand nous en fûmes si près que tout le monde pouvoit aisément la distinguer à la simple vue, nous chantâmes le *Te Deum* en actions de grâces; cependant la fin de nos travaux étoit bien plus éloignée que nous ne pensions.

On étoit fort en peine du *Saint-François*, et l'on craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. La patache qui étoit partie avec nous des Canaries nous avoit déjà causé de pareilles alarmes lorsque nous la perdîmes de vue à la hauteur des îles du Cap-Vert. Nous ne l'avions pas revue depuis ce temps-là. Le capitaine donna ordre au gabier, ou à la sentinelle de hune d'observer s'il ne découvriroit point le *Saint-François*, et lui promit trois bouteilles de vin, en cas qu'il pût nous en donner des nouvelles. Bientôt le gabier cria qu'il le voyoit. Nous prîmes nos lunettes, et nous nous accordâmes tous à dire que l'on voyoit un vaisseau cinglant à pleines voiles vers la terre, et que ce devoit être le *Saint-François*. Les trois bouteilles de vin furent délivrées sur-le-champ. Mais notre joie ne fut pas de longue durée. Ce que nous avions pris pour le *Saint-François* n'étoit autre chose qu'un amas de rochers, qui étant vus de loin ressemblent à un vaisseau portant

toutes ses voiles. Nous avions lu peu de jours auparavant dans une relation fort exacte, que ces rochers avoient souvent fait illusion aux voyageurs. Nous ne pouvions cependant nous persuader que ce que nous apercevions ne fût pas un vaisseau, et l'on fit sur cela plusieurs paris considérables. Enfin nous étant approchés davantage, nous reconnûmes notre erreur, de manière à n'en pouvoir douter. Car ces mêmes rochers étant vus sous un autre aspect avoient l'air de ces anciens châteaux qui tombent en ruine, et c'est ce qui leur a fait donner le nom de *los Castillos*.

Pour comble de malheurs, un vent contraire qui s'éleva tout à coup nous fit revirer de bord. Nous nous trouvâmes le 2 d'avril à plus de cinquante lieues du rivage. Le trouble et la sédition s'emparèrent bientôt du vaisseau. Nous étions en pleine mer, sans savoir quand nous pourrions prendre terre. Nos vivres tiroient vers leur fin; le bruit courut même que nous n'avions plus d'eau que pour dix ou douze jours. On parla de diminuer la ration des soldats. Leurs chefs déclarèrent que si l'on exécutoit ce projet, ils ne promettoient pas de les contenir dans le devoir et dans la soumission; les soldats disoient déjà hautement que si la diminution se faisoit, elle devoit avoir également lieu pour tout le monde, parce que tous avoient un égal droit à la vie. Le capitaine changea de résolution par le conseil de quelques personnes sages et expérimentées.

Cette affaire étoit à peine terminée, lorsque les passagers eurent avec le pilote un démêlé qui ne fut pas moins vif. Le vent contraire étoit tombé; les passagers vouloient qu'on cessât de courir au large. Le pilote répondoit que le vent étoit favorable à la vérité; mais qu'il étoit un peu trop gaillard, et qu'il y avoit du danger à s'approcher de la côte. On demandoit du moins qu'il conduisit le vaisseau à la vue de la terre, afin qu'on pût y envoyer une douzaine de soldats et autant de matelots pour avoir de l'eau, et tuer quelques-unes de ces vaches que nous avions vues les jours précédents sur le rivage. Le pilote inflexible disoit qu'il ne feroit route à l'ouest que quand il se trouveroit à la hauteur du fleuve de la Plata, ensorte qu'il pût y entrer sans cotoyer le rivage. Quant à la disette de vivres, il ajoutoit que le capitaine avoit dû y pourvoir; que pour ce qui le regardoit, il n'avoit d'autre obligation que celle de conduire sûrement le vaisseau. Les passagers répliquoient qu'il valoit bien autant échouer que mourir de faim, que c'étoit toujours périr, avec cette différence néanmoins, que le dernier de ces malheurs paroissoit inévitable, au lieu que l'autre n'avoit guère de réalité que dans l'imagination du pilote, qui voyoit partout des bancs et des écueils. Tout fut inutile, et l'on ne put rien gagner sur le vieux pilote, jusqu'à ce que perdant enfin patience, les passagers s'assemblèrent dans la chambre du conseil, ayant le capitaine à leur tête. Ainsi

réunis ils formoient le tribunal légitime du vaisseau, et ils avoient toute l'autorité en main. Le pilote fut cité : on lui ordonna de faire voile vers la terre. Il obéit, parce que autrement on auroit pu lui faire son procès dans toutes les formes à Buenos-Ayres. Il prit donc le parti de tourner peu à peu à l'ouest. Au bout de deux jours nous découvrîmes le cap de Sainte-Marie, que nous doublâmes. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

J'avois entendu dire ou lu plus d'une fois en Europe, que ce fleuve avoit au moins cinquante lieues de large à son embouchure, et j'avois craint alors qu'il n'y eût un peu d'exagération dans ce récit. Me trouvant à portée d'éclaircir ce fait, j'en eu la curiosité, et je me convainquis par mes propres yeux qu'on n'avoit rien avancé que de vrai. Car lorsque nous partîmes de Monte-Video, qui est une forteresse bâtie à plus de trente lieues au-dessus de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est déjà diminuée au moins de la moitié, nous fûmes obligés de le traverser dans toute sa largeur. Nous perdîmes la terre de vue avant que d'arriver au milieu du fleuve, et nous navigâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. A Buenos-Ayres, où je suis présentement, trente ou quarante lieues au-dessus de Monte-Video, le fleuve est encore rétréci au moins de la moitié. La vue ne s'étend pas néanmoins d'un bord à l'autre. Je suis monté plusieurs

fois dans un lieu assez élevé par un temps très-serein, sans pouvoir découvrir autre chose qu'un horizon terminé par l'eau comme celui de la mer. Il est vrai que le fleuve de la Plata n'est pas profond à proportion de sa largeur, qu'il est rempli de bancs de sable très-dangereux, sur lesquels on ne trouve guère que trois ou quatre brasses d'eau. Le plus considérable de tous est à l'embouchure même, et la rend très-difficile à passer. On l'appelle le banc Anglois, soit qu'il ait été découvert d'abord par les Anglois, soit parce qu'un vaisseau de cette nation chargé d'argent de contrebande, est le premier qu'on sache y avoir échoué. Les Portugais y ont perdu huit vaisseaux en douze ans; peu s'en est fallu que le *Lanfranc,* vaisseau espagnol de soixante-dix pièces de canon, n'ait eu le même sort. Je vous laisse à penser si notre pilote eut peur de ce banc. Il ne connoissoit le fleuve de la Plata que sous le nom d'enfer des pilotes; et ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison; car le fleuve est incomparablement plus dangereux, surtout dans les gros temps, que la mer même. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, on laisse presque sans rien craindre le vaisseau courir au gré des flots; mais ici l'on est toujours environné d'écueils et de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant aussi haut qu'en pleine mer, le vaisseau court risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, et de s'ouvrir en retombant du haut de la vague, dans l'abîme qui la suit.

Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas échouer. Comme la nuit approchoit, notre pilote auroit bien voulu s'arrêter jusqu'au lendemain, par la crainte qu'il avoit d'un rocher couvert qui se trouve à soixante pas de l'île de los Lobos. Nous n'étions plus qu'à deux portées de canon de cette île, et il faisoit un très-beau clair de lune; ainsi on obligea le pilote de passer outre; ce qu'il fit fort heureusement.

L'île de los Lobos, ou des Loups, n'est habitée que par un grand nombre de loups marins. Lorsque ces animaux voient venir un bâtiment, ils vont en troupe au-devant de lui. Quand ils l'ont joint, ils s'accrochent avec les pates de devant aux côtés du vaisseau, et ils considèrent les hommes qui se montrent à eux avec beaucoup d'attention, en grinçant des dents à peu près comme les singes. Ils se replongent ensuite dans l'eau: ils passent et repassent sans cesse devant le vaisseau, en poussant des cris qui ne sont pas désagréables; jusqu'à ce qu'enfin ils se retirent dans leur île ou sur les côtes voisines. Les habitants du pays leur font la chasse pour en avoir la peau, qui sert à divers usages, et qui est fort estimée pour la beauté de son poil. Cette chasse n'est pas dangereuse, car les loups marins ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre, et ils s'enfuient dès qu'ils aperçoivent un chasseur.

Après avoir passé l'île de los Lobos, nous fûmes surpris du calme, qui dura peu néanmoins. Nous mîmes notre loisir à profit pour pêcher une espèce de poissons fort délicats qui se trouvent en cet endroit. Les plus grands pèsent environ deux livres. Ils étoient en si grande quantité que quelques-uns de nos matelots, s'étant avisés d'attacher deux ou trois hameçons à la même ficelle, retiroient à chaque instant deux ou trois de ces poissons [1] à la fois.

Il y a dans le fleuve de la Plata un autre poisson qu'on appelle viagros. Il a quatre longues barbes ou moustaches, et sur le dos un aiguillon dont la piqûre est fort dangereuse, car elle fait enfler sur-le-champ la partie qui en est atteinte, et elle cause des douleurs très-aiguës, auxquelles il n'est pas aisé de remédier. Cet aiguillon paroît assez foible, mais vous jugerez de sa force et de sa dureté par le trait suivant. Nous avions mis un de ces poissons sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part sans paroître faire un grand effort.

Le jour suivant nous avançâmes beaucoup à l'aide d'un vent frais; aux approches de la nuit, nous mouillâmes devant l'île de Maldonat. Il n'y a pas long-temps que le *Cheval-Marin*, célèbre vaisseau anglois fit naufrage près de cette île, ayant heurté contre un écueil caché à fleur d'eau.

[1] L'auteur parle apparemment des dorades, dont on dit que le fleuve de la Plata est rempli.

Tout l'équipage se noya, et plus de 1,600,000 piastres qui composoient la charge du vaisseau tombèrent dans la mer. Comme tout cet argent étoit de contrebande, les débris du vaisseau furent confisqués par le gouverneur de Buenos-Ayres au profit du trésor royal, et l'on envoya aussitôt des hommes pour pêcher l'argent, dont on espère retirer la plus grande partie. Lorsque nous passâmes, il étoit déjà parti pour Buenos-Ayres une barque chargée de 80,000 piastres. Le lendemain au matin nous nous remîmes en route avec beaucoup de précaution, et nous cotoyâmes l'île des Fleurs. C'est un des endroits les plus dangereux du fleuve; car les écueils dont l'île est bordée d'une part, et de l'autre l'extrémité du banc anglois, qui finit vis-à-vis de cette île, forment un passage très-étroit et très-difficile. Sur le midi nous découvrîmes enfin Monte-Video, à la distance de sept ou huit lieues. C'est une montagne isolée qui s'élève en forme de pain de sucre, et au pied de laquelle est un port, le premier que rencontrent les vaisseaux qui viennent des Canaries à Buenos-Ayres. Nous y entrâmes avant la nuit, le 9 d'avril, veille du dimanche des Rameaux.

La joie que nous ressentîmes de nous trouver ainsi en lieu de sûreté fut proportionnée à la longueur du voyage, qui avoit été de deux mille lieues, et aux dangers que nous avions courus. Nous trouvâmes à Monte-Video le *Saint-Martin*, qui nous avoit quitté vers les îles du Cap-Vert.

Dès qu'il nous aperçut il nous salua de neuf coups de canon, et il vint au-devant de nous. Nous apprîmes que le *Saint-François* étoit arrivé à Monte-Video treize jours auparavant, mais que, lassé de nous attendre, il étoit parti ce jour-là même pour Buenos-Ayres. Il avoit eu l'attention, en faisant venir un pilote côtier pour lui-même, d'en faire aussi venir un pour nous; et nous fûmes en état de poursuivre notre voyage dès le lendemain au matin. Peut-être ne trouverez-vous pas Monte-Video sur les cartes géographiques, si ce n'est sous le nom de Monte-Seredo. C'est une nouvelle colonie qui s'est formée depuis deux ou trois ans sur le bord du fleuve de la Plata. Le roi a permis aux Canariens d'envoyer tous les ans à Buenos-Ayres un vaisseau chargé de leur vin et de leurs autres marchandises, à condition qu'ils amèneroient en même temps à Monte-Video un certain nombre de familles, jusqu'à ce que la colonie soit suffisamment peuplée. Ainsi elle n'est habitée que par des familles canariennes, et le *Saint-Martin* en avoit amené vingt-cinq ou trente. Ce poste est fort important pour les Espagnols, qu'il rend maîtres de tout le pays situé entre le fleuve de la Plata, le Brésil et la mer. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer, afin de prolonger le Brésil jusqu'à la colonie du Saint-Sacrement, qu'ils ont fondée dans l'île de Saint-Gabriel vis-à-vis de Buenos-Ayres, et fortifiée d'un bon château. C'est là comme leur entrepôt pour les marchan-

dises de contrebande qu'ils font passer en aussi grande quantité qu'ils veulent dans les pays de la domination espagnole. Ils les envoient par terre jusqu'au Pérou et au Chili. Autant que ce commerce leur est avantageux, autant est-il ruineux pour les marchands espagnols. Les Portugais ne sont pas les seuls qui s'enrichissent aux dépens des Espagnols. Ils reçoivent dans leurs colonies les vaisseaux des différentes nations qui font aussi la contrebande. Lorsque nous fûmes arrivés à Buenos-Ayres, nos commerçants eurent le chagrin d'apprendre qu'il y avoit actuellement dans le port de Saint-Gabriel vingt vaisseaux anglois, portugais ou françois qui avoient déjà vendu leurs cargaisons bon compte, en sorte que le pays se trouvoit abondamment pourvu des marchandises que nos vaisseaux avoient apportées.

Les Espagnols, aidés des Indiens, ont déjà chassé deux fois les Portugais de Saint-Gabriel; mais on leur a rendu ce poste, et ils se sont appliqués depuis à le mettre hors d'insulte par de bonnes fortifications. Ils s'étoient aussi rendus maîtres de Monte-Video, où ils avoient bâti un fort; ils vouloient en bâtir un autre vis-à-vis de los Castillos. Leur but étoit d'établir une communication libre entre la Nouvelle-Colonie et Rio-Janeiro. Enfin les Espagnols ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçoit; ils attaquèrent les Portugais, et les chassèrent de Monte-Video. Ayant ensuite reconnu l'importance de ce poste, ils y ont élevé une for-

teresse flanquée de quatre bastions, et défendue par une garnison de deux cents hommes, et par un bon nombre de canons tous de fonte. C'est auprès de cette forteresse que les Canariens bâtissent maintenant leur ville; comme ils sont robustes et industrieux, on espère qu'ils seront bientôt en état de se soutenir par eux-mêmes, et de dominer sur toute la côte voisine.

Les missionnaires que portoit le *Saint-François* étant restés plusieurs jours dans le port de Monte-Video, descendirent à terre. Ils nous ont rapporté depuis qu'il n'y avoit à Monte-Video que trois ou quatre maisons de brique, avec cinquante ou soixante cabanes faites de cuirs de bœufs, où demeurent les familles nouvellement arrivées des Canaries, en attendant qu'on puisse leur élever des maisons plus solides et plus commodes. Le gouverneur de Buenos-Ayres fit venir dès l'an 1725 deux mille Indiens des réductions pour bâtir la nouvelle ville. La forteresse les a occupés jusqu'à présent. Ils sont sous la conduite de deux missionnaires, qui remplissent auprès d'eux toutes les fonctions du saint ministère, et qui sont logés dans une cabane de cuir. Quant aux Indiens, ils n'ont point de logement et ils demeurent après leurs travaux exposés à toutes les injures de l'air. L'exemption du tribut annuel est le seul salaire qu'ils reçoivent de leurs peines et de leurs fatigues.

Nous partîmes de Monte-Video le 10 d'avril;

à quelques lieues de là nous découvrîmes le *Saint-François*. Il avoit appris notre arrivée par une barque qui passoit, et il avoit mouillé l'ancre pour nous attendre. Buenos-Ayres n'est qu'à quarante lieues de Monte-Video. Mais ce trajet est sans contredit la partie du chemin la plus difficile, car le fleuve est semé de bancs de sable, et l'on ne peut y naviguer qu'avec d'extrêmes précautions. On est obligé de mouiller tous les soirs à l'endroit où l'on se trouve. Chaque navire étoit précédé de ses deux chaloupes, qui alloient devant lui à un demi-quart de lieue de distance. L'on y avoit sans cesse la sonde à la main, et l'on marquoit par un signal combien on avoit de brasses d'eau. Représentez-vous deux chiens de chasse, qui courent devant leur maître dans la campagne. Toutes nos précautions n'empêchèrent pas que nous ne touchassions deux fois le fond. Mais comme ce fond n'étoit ni de sable ni de pierre, la carenne ne fut point endommagée.

Enfin le 25 d'avril, jour du vendredi-saint, nous jetâmes l'ancre à trois lieues de Buenos-Ayres. La circonstance du jour empêcha qu'on ne tirât le canon; mais le samedi, dès que nous entendîmes les cloches de la ville et le canon de la forteresse, nous fîmes trois décharges de toute notre artillerie.

Nous ne pûmes débarquer que la dernière fête de Pâques, et nous vîmes pendant quatre jours la terre, sans pouvoir y mettre le pied; car il s'éleva un vent d'ouest furieux, qui nous mit en danger

de périr à la vue du port. On appelle ce vent pampero, parce qu'il traverse une plaine de trois cents lieues nommée de las Pampas, et habitée par des Indiens toujours errants, connus dans le pays sous le nom de Pampas. Cette plaine, qui s'étend depuis Buenos-Ayres jusqu'aux confins du Chili, est parfaitement unie. Elle est seulement couverte d'herbe fort haute. Le pampero, ne trouvant dans une si vaste étendue de pays rien qui puisse modérer son impétuosité, acquiert toujours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'enfilant directement le canal du fleuve de la Plata, il y souffle avec tant de furie, que les vaisseaux sont obligés, pour se soutenir contre lui, de jeter toutes leurs ancres, et d'assurer encore les cables avec de grosses chaînes de fer. Si celui dont nous fûmes accueillis nous eût pris à l'embouchure du fleuve, il est probable qu'il nous auroit jetés à plus de deux cents lieues en mer.

Le port de Buenos-Ayres n'est nullement à l'abri des vents, et les vaisseaux ne sauroient approcher plus près de cette ville qu'à la distance de trois lieues. Je ne comprends pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situation si peu commode, à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise, en empêchant que les vaisseaux ennemis ne pussent aller jusqu'à eux. Les barques même, pour aller à Buenos-Ayres, sont obligées de prendre un détour, et d'entrer dans une petite rivière qui se décharge dans le

fleuve, et qui peut avoir deux ou trois brasses de profondeur. Quand les eaux du fleuve sont basses, on ne sauroit entrer dans la petite rivière.

Il nous fallut donc attendre que le pampero cessât; mais nous fûmes bien consolés de ce retardement, par le spectacle édifiant que nous offrirent alors les vaisseaux; car les passagers, profitant de la compagnie des missionnaires, employèrent ce temps à satisfaire au précepte de la confession annuelle et de la communion pascale, et s'acquittèrent de ces devoirs avec une piété vraiment édifiante.

Nous débarquâmes enfin le mardi d'après Pâques; c'étoit le 19 d'avril 1729, cent dix-huit jours après notre départ de Cadix. M. le gouverneur de Buenos-Ayres avoit envoyé, dès que le temps l'avoit permis, une de ses barques pour nous prendre. Nous trouvâmes le rivage tout couvert de monde. La diversité des habillements et des figures espagnoles, mores et indiennes formoit un spectacle très-agréable. Tous les Pères de notre collége étoient aussi venus sur le bord de l'eau pour nous recevoir, ayant à leur tête le P. recteur. C'étoit un vieillard vénérable qui avoit blanchi dans les missions, où il avoit passé quarante-neuf ans. Il nous reçut à bras ouverts, et l'on eût dit que la joie qu'il avoit de notre arrivée l'avoit rajeuni. Tous les autres Pères ne nous témoignèrent pas moins d'amitié. Les transports d'allégresse répondirent à l'impatience avec laquelle on nous

attendoit, dans la disette extrême de sujets où se trouvoit la province.

A quelque distance de la ville nous rencontrâmes monsieur le gouverneur lui-même, qui avoit voulu venir au-devant de nous, et qui nous fit la réception la plus gracieuse et la plus honorable. Il se nomme D. Bruno de Zavola. On auroit peine à trouver un seigneur plus accompli à tous égards. Il est d'une taille haute et bien proportionnée; sa démarche feroit honneur à la majesté d'un grand prince. Il perdit en Espagne pendant la dernière guerre une partie du bras droit à une bataille. Sa majesté catholique, pour récompenser les services de cet excellent officier, lui a donné le gouvernement de Buenos-Ayres, et l'a fait capitaine général de toute la province qu'on nomme Rio de la Plata. Le bras qui lui manque est moins une difformité qu'un monument propre à rappeler le souvenir de sa bravoure.

Dès que nous fûmes entrés dans la ville, nous nous rendîmes d'abord à l'église du collége où l'on n'attendoit que notre arrivée pour commencer le *Te Deum*. Il fut suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement. Je vous avoue que je ne pus retenir mes larmes pendant cette pieuse cérémonie. Je baisai avec une consolation inexprimable cette terre que j'avois tant désirée, et je me trouvai alors au comble de mes vœux.

Les premières nouvelles que nous avons apprises en arrivant ont été les suivantes. Plusieurs

nations souhaitent ardemment de recevoir le saint baptême; on n'a pu jusqu'à ce jour leur envoyer les missionnaires qu'elles demandoient. Celle des Zamucos, qui fit périr autrefois le F. Albert Romero sous une grêle de flèches, s'est enfin convertie à la foi de Jésus-Christ; mais le P. Castagnerès se trouve seul dans la nombreuse réduction qu'il a fondée chez ces peuples. Il fait d'ailleurs de fréquents voyages chez les Ugarognos, qui paroissoient disposés à embrasser le christianisme. Il en a converti un si grand nombre, qu'il parle déjà de fonder une nouvelle réduction; et il espère, par le moyen de celle-ci, trouver accès chez d'autres nations très-nombreuses, situées plus avant dans les terres. Mais un seul homme ne sauroit suffire à tant d'occupations, et le P. Castagnerès demande fortement des ouvriers évangéliques qui puissent partager ses travaux.

Voilà, mon très-cher frère, un récit fidèle et circonstancié de notre voyage. Il me resteroit à vous parler des qualités du pays, de l'air qu'on y respire, du nombre des habitants et de leurs mœurs. Mais toutes ces choses seront la matière d'une autre lettre que vous recevrez probablement avec celle-ci. Saluez, je vous en prie, de ma part toutes les personnes que j'ai coutume de nommer dans les lettres que je vous écris. Je me recommande très-instamment à leurs prières et aux vôtres, afin que le Seigneur m'accorde la seule grâce que je lui demande, celle de m'em-

ployer désormais tout entier à sa plus grande gloire, et de consacrer tous les moments de ma vie à ma propre sanctification et à celle du prochain. Je vous embrasse et je suis de tout mon cœur,

Mon très-cher frère, etc.

LETTRE II.

De la réduction de Sainte-Marie, dans les missions du Paraguai, ce 30 d'avril 1730.

Mon très-cher frère, dans la lettre que je vous ai écrite de Buenos-Ayres, je vous ai rendu un compte exact de notre voyage. Je m'en tins là, de peur de vous ennuyer par un trop long récit, ou plutôt, pour parler franchement, j'étois lassé d'écrire. Car vous saurez que quatre lignes d'italien me coûtent plus à présent que vingt ne me coutoient autrefois. J'ai perdu l'habitude de parler et d'écrire ma langue maternelle. Il me faut quelquefois rêver assez long-temps pour me rappeler un mot qui ne me revient pas. Ma plume voudroit encore courir sur le papier, comme elle faisoit au temps passé; mais elle est obligée de s'arrêter, en attendant la mémoire, qui ne la suit qu'avec peine, et qui ne craint rien tant que d'être trop pressée.

Je vais cependant, quoi qu'il m'en coûte, vous instruire, comme vous le souhaitez, de tout ce qui concerne la ville de Buenos-Ayres et la province dont elle est la capitale; enfin des principales choses qui s'y sont passées depuis notre arrivée.

Et pour commencer par ce dernier article, nous demeurâmes deux mois à Buenos-Ayres,

soit pour nous délasser des fatigues du voyage, soit pour nous disposer à entrer dans les missions auxquelles on nous destinoit. Nous fûmes d'abord presque tous incommodés, et l'on trembla pour les jours de plusieurs d'entre nous. On attribuoit cela en partie à l'altération des humeurs produite par le mauvais air et par les autres incommodités du vaisseau, en partie au changement de climat et de nourriture, et surtout à l'eau du fleuve de la Plata qu'on boit à Buenos-Ayres; car cette eau cause d'ordinaire aux Européens qui n'y sont point encore accoutumés, des vomissements, des tranchées et des dyssenteries.

Cependant on préparoit à Buenos-Ayres les charrettes qui devoient transporter à Cordoue du Tucuman les étudiants que nous avions amenés. La compagnie a dans cette ville une université où les Espagnols, soit du Tucuman, soit du Paraguai et de Rio de la Plata envoient étudier leurs enfants. C'est aussi là que les jeunes jésuites qui n'ont point encore fini le cours de leurs études vont achever leur philosophie et leur théologie.

Cordoue est à cent vingt lieues de Buenos-Ayres, ou environ. Tout le pays situé entre deux n'est qu'un vaste désert. C'est une campagne unie et terminée par un horizon parfait. Pour traverser cette plaine immense, qu'on nomme las Pampas, on est obligé de faire des provisions d'eau et de biscuit, comme pour un voyage maritime, parce qu'on est bien sûr de n'en pas trouver en chemin.

Il n'y avoit pas plus de six semaines que nous étions à Buenos-Ayres lorsqu'on y vit arriver des Indiens. C'étoient ceux de la réduction des Trois Rois ou d'Yapeiu, mot qui, dans la langue indienne, signifie la même chose. De toutes les peuplades dont nous avons la direction, c'est la plus voisine de Buenos-Ayres, quoiqu'elle en soit éloignée de deux cents lieues. Les chrétiens des autres réductions se disposoient aussi à venir prendre les missionnaires; mais ceux d'Yapeiu, ayant moins de chemin à faire, avoient pris les devants, et ils avoient amené des musiciens de toute espèce pour célébrer notre arrivée. Dès qu'ils eurent débarqué, ils accoururent au collége, impatients de nous voir et de nous connoître, et se rendirent d'abord à la chambre du P. Herran, qu'ils connoissoient tous, parce qu'il avoit demeuré long-temps dans les missions. Il seroit difficile d'exprimer la joie qu'ils eurent de le revoir. Ils ne savoient comment lui témoigner leur reconnoissance de ce qu'il leur avoit amené tant de missionnaires.

Le P. Herran nous fit avertir de l'arrivée des Indiens. Nous descendîmes sur-le-champ dans la cour, où ils s'étoient arrangés pour nous recevoir. Au premier rang on avoit placé les enfants de douze à quatorze ans, qui chantoient le dessus, et d'autres un peu plus grands dont les voix étoient des hautes-contres ; au second rang les jeunes gens, qui faisoient la taille, et derrière eux des

hommes d'un âge plus avancé, propres à faire la basse. On avoit disposé les instruments des deux côtés. Dès que nous parûmes ces bons Indiens entonnèrent le *Te Deum* en musique. Je fus extrêmement frappé d'un objet si nouveau pour moi, et principalement de la modestie et du zèle qu'ils faisoient paroître. Je fus surtout vivement attendri, lorsque je les vis au verset, *Te ergo quæsumus*, se jeter tous à genoux avec un air de dévotion qui auroit touché les cœurs les plus insensibles.

Ils passèrent plusieurs jours en fêtes et en réjouissances; monsieur le gouverneur honora souvent leurs jeux et leurs concerts de sa présence, et il y prenoit tant de plaisir qu'il les fit prolonger plus d'une fois jusqu'à la nuit. Toute la ville y étoit aussi accourue, et l'on ne se lassoit point de voir les Indiens. On admiroit surtout une de leurs danses qui n'auroit pas déplu, je crois, même en Europe aux yeux les plus délicats. Elle étoit formée de douze enfants vêtus à la manière des Incas, c'est-à-dire, comme l'étoient anciennement les Indiens nobles du Pérou, avant que les Espagnols en eussent fait la conquête. Ces enfants avoient chacun leur instrument de musique. Quatre portoient de petites guitares pendues à leur cou, quatre autres des luths, et les quatre derniers de petits violons. Ils jouoient et dansoient en même temps avec une précision admirable. On leur vit aussi faire plusieurs fois avec beaucoup

de satisfaction, l'exercice de l'arc et des autres armes.

Ils chantoient le matin divers motets dans notre église, pendant tout le temps que duroient les messes; elles étoient servies par les enfants en soutanes et en surplis. Leur modestie, leur exactitude à pratiquer les cérémonies prescrites me ravissoit. Vous eussiez cru voir au pied de chaque autel deux petites statues, que le même ressort faisoit mouvoir. Mais rien ne me paroissoit plus beau que de les voir servir tous ensemble à l'autel lorsqu'on chantoit la grand'messe. Tout annonçoit dans eux le respect et la dévotion, tout l'inspiroit.

Sur ces entrefaites, le P. Herran, déja déclaré provincial du Paraguai, partit pour Cordoue, avec les étudiants et quelques missionnaires qu'il vouloit envoyer à plus de cinq cents lieues au-delà de Cordoue, dans les nouvelles missions des Chiquites. Nous fûmes destinés au nombre de douze à passer dans les réductions du Parana et de l'Uraguai. Nous attendîmes encore quelques jours que tous les Indiens qui devoient nous y conduire fussent arrivés, et nous fîmes les provisions de biscuit nécessaires pour un si long voyage. Car si vous en exceptez deux ou trois habitations qui ne sont pas fort éloignées de Buenos-Ayres, et une réduction d'Indiens qui est sous la conduite des Pères de Saint-François, on ne trouve pas dans tout le chemin, qui est d'environ deux cents lieues,

une seule maison où l'on puisse recourir dans la nécessité. Mais je réserve pour une autre lettre tout ce qui regarde ce voyage, et je me borne dans celle-ci à vous donner la description de Buenos-Ayres et des environs.

La ville de Buenos-Ayres est située sur le bord occidental du grand fleuve de la Plata, à soixante-dix lieues au-dessus de son embouchure. C'est la capitale de la province de Rio de la Plata, où l'on voit encore deux autres villes, mais beaucoup plus petites, savoir Corientes et Santa-Fé. Buenos-Ayres tient sans contredit le premier rang entre toutes les villes que les Espagnols ont bâties depuis les Cordillières jusqu'à l'Océan, sans en excepter l'Assomption, capitale du Paraguai. On dit qu'il y a huit à dix mille habitants dans celle-ci. Mais à Buenos-Ayres on en compte environ seize mille, dont mille Espagnols venus d'Europe; trois à quatre mille sont nés dans le pays de parents Espagnols; on les appelle créoles. Tous les autres habitants sont mulâtres, métis ou nègres. On nomme mulâtres ceux qui sont nés d'un blanc et d'une négresse, ou d'un nègre et d'une blanche. Il est aisé de les reconnoître, soit à l'habit, soit à la couleur du visage, qui tient le milieu entre celles du nègre et de l'Européen. Les métis sont ceux qui naissent du mélange des Indiens avec les Européens; ils ont le teint fort basané.

Quant aux nègres, qui forment le plus grand nombre, ils sont assez connus. L'Amérique en

est remplie, non qu'ils y fassent une nation particulière. Ils y viennent d'Afrique, où l'on les achète de leurs parents, qui ne rougissent point de conduire leurs enfants au marché, et de les vendre pour des bagatelles que leur portent les Européens, et spécialement les Anglais, qui en chargent leurs vaisseaux. C'est ce qu'on appelle l'assento de los negros ou la traite des nègres. Ils les transportent en Amérique, et les y vendent cent et quelquefois deux cents piastres par tête. Dans toutes les provinces qui sont comprises sous le nom général de Paraguai, on n'est servi que par des nègres; car il n'y a point d'Espagnol quelque pauvre qu'il soit, qui veuille se mettre en condition. Quant aux Indiens, on en voit fort peu dans les villes espagnoles, et ceux qu'on y voit vont et viennent librement. Il est bien rare qu'ils se mettent au service des Espagnols; et l'on n'ose plus comme autrefois attenter sur leur liberté; Les Espagnols ont eu souvent lieu de se repentir de leurs anciennes violences.

Buenos-Ayres est non-seulement la ville la plus peuplée, mais encore la plus belle de toutes ces provinces. En effet les autres villes ne sont qu'un assemblage informe de quelques maisons ou cabanes, disposées sans ordre et sans symétrie. Figurez-vous quelques villages bâtis les uns près des autres, et séparés par de petits bois qui empêchent d'apercevoir les maisons, et vous aurez une idée assez juste de la plupart des villes espa-

gnoles qui sont dans ces contrées. Le trait suivant vous les fera encore mieux connoître. Le P. provincial faisoit la visite des différentes maisons de la province de Tucuman, avec son compagnon; ils s'étoient mis en chemin pour Rioja, ville située à deux cents lieues ou environ de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette ville est aussi désert que celui de Buenos-Ayres à Cordoue, mais beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal et pierreux, en sorte qu'on est obligé de le faire sur des mules, et d'aller fort doucement. Après vingt jours de marche le P. Compagnon se trouvoit extrêmement fatigué. Il prit un jour les devants, et se sentant accablé du sommeil, il mit pied à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans savoir ni où il étoit, ni quand on arriveroit au terme qui sembloit fuir devant lui, et il s'endormit bientôt à l'ombre. Cependant le P. provincial arrive; le muletier qui lui servoit de guide, voit le Père qui dormoit sur l'herbe; il l'éveille promptement, et il lui demande d'un air étonné s'il n'a pas honte de dormir dans une place publique. De quelle place me parlez-vous, répond le Père? Il y a trois semaines que nous marchons dans ce désert, et Dieu sait quand nous arriverons à Rioja. Y a-t-il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci? vous êtes à Rioja même, répond le muletier, voici le cœur de la ville; et le collége des jésuites est derrière ces arbres. il disoit vrai : le collége étoit dans un petit bois tout vis-à-vis. La surprise du

Père fut extrême; il eut quelque honte de s'être endormi au milieu d'une ville. C'est de lui-même que je tiens ce récit.

Il n'y a pas long-temps que le corrégidor de cette même ville se mit en tête d'y paroître en équipage; il se fit faire un petit carrosse, et dès qu'il fut fait, il n'eut rien de plus pressé que de s'y montrer, et de se promener par toute la ville. Lorsqu'il passoit par un de ces petits bois qui séparent les différents quartiers, une branche d'arbre entra dans son carrosse et lui créva l'œil. Presque toutes les villes de ces contrées sont bâties à peu près sur le même modèle.

Quant à Buenos-Ayres, quoiqu'on y voie comme partout ailleurs des maisons répandues sans ordre çà et là, et environnées d'arbres, celles qui sont au centre de la ville forment des rues assez droites et assez propres. Il est vrai que les plus anciennes de ces maisons ne sont que de terre, et n'ont qu'un rez-de-chaussée; car il n'y a pas bien long-temps qu'un de nos Frères, qu'on avoit fait venir d'Europe pour bâtir notre église, trouva le premier les moyens de faire et de cuire la brique en ce pays-là, et l'on y compte aujourd'hui plus de soixante fourneaux; ce même Frère vint à bout d'y faire de la chaux. Toutes les maisons que l'on a bâties depuis ce temps-là, sont de pierres bien liées, et l'on en voit déjà quelques-unes à deux étages. Quelques années après, des missionnaires conduisirent avec eux au Paraguai deux de nos

Frères habiles architectes. Ceux-ci ont achevé notre église qui est fort belle, et ont bâti celles des Pères de la Merci et des Pères Franciscains, après en avoir tracé eux-mêmes le plan, qui pourroit certainement leur faire honneur même en Europe. Comme elles sont assez élevées, et surmontées chacune d'un dôme et de clochers fort hauts, elles font de loin un assez bel effet. Les mêmes ont construit, par l'ordre de monsieur l'évêque, le portail de la cathédrale, qui est un dessin fort magnifique. Ils avoient entrepris, à la prière des magistrats, de bâtir une maison de ville. Mais comme le bâtiment qu'ils avoient commencé demandoit plus de dépense que la ville n'en pouvoit faire alors, on en a remis la continuation à un autre temps. Un autre service considérable qu'ils ont rendu aux Espagnols, ç'a été de former parmi les nègres dont ils se servoient un grand nombre de maçons, à qui il suffit de montrer aujourd'hui un dessin, pour qu'ils l'exécutent parfaitement. Ainsi Buenos-Ayres s'embellit de jour en jour, et aura bientôt de quoi plaire même à des yeux européens.

Cette ville est sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale, et l'on y respire un air fort tempéré; il est encore rafraîchi par les vents qui règnent continuellement sur le grand fleuve de la Plata.

Les campagnes d'alentour sont de vastes déserts; il y a seulement quelques cabanes répandues

çà et là autour de la ville. Ces campagnes produisent très-peu de bois, mais on en trouve dans les îles que forme le fleuve suffisamment pour le chauffage et pour les autres besoins ordinaires de la vie. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de Buenos-Ayres. La vigne surtout ne sauroit y venir, à cause de la multitude innombrable de fourmis dont elle est rongée dès qu'elle commence à pousser; ainsi l'on ne boit de vin en ce pays que celui qu'on fait venir d'Espagne par mer, ou bien par terre, de Mendoza, ville du Chili située au pied des Cordillières à trois cents lieues de Buenos-Ayres.

Il est vrai que ces campagnes désertes dont j'ai parlé sont remplies de bœufs et de chevaux sauvages. Lorsque j'étois à Buenos-Ayres, un de ces Indiens qui viennent faire le commerce dans les villes espagnoles, vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore ne les avoit-on payés si cher que parce qu'ils étoient fort beaux; car on trouve des chevaux ordinaires autant qu'on en veut à huit ou dix pauls [1] la pièce; on en peut même avoir à beaucoup meilleur marché en les allant chercher dans la campagne où ils paissent par milliers. Il est vrai qu'ils n'est pas toujours fort facile de les prendre.

Le nombre des bœufs est encore plus grand; on en peut juger par la multitude de peaux qui

[1] Le paulo romain vaut 5 sous de notre monnoie.

s'envoient en Europe. C'est presque l'unique marchandise du pays. Les vaisseaux espagnols qui vont de trois en trois ans à Buenos-Ayres, en rapportent ordinairement quarante à cinquante mille peaux; mais les contrebandiers anglois et portugais en enlèvent chaque année beaucoup davantage. Or il est à remarquer qu'on ne prend que les peaux de taureaux, et que celles-ci même, pour entrer dans le commerce, doivent être *de loi*, c'est-à-dire d'une certaine grandeur; et toutes celles qui se trouvent au-dessous sont mises au rebut. Ainsi, pour envoyer cinquante mille peaux en Europe, il faut tuer au moins quatre-vingt mille taureaux, dont on n'emporte autre chose que la peau, la langue et la graisse, qui dans ces pays tient lieu d'huile, de lard et de beurre.

Tant de cadavres qui restent exposés dans la campagne seroient capables d'infecter l'air; mais il semble que la providence y ait pourvu. Lorsque l'on a été à la chasse, on voit accourir dans les airs des nuées de corbeaux, presque aussi gros que des aigles, et d'autres oiseaux de proie, appelés dans le pays caracaras, qui sont faits à peu près comme les corbeaux, mais d'une couleur fort différente. Ils dévorent en peu de jours tous ces cadavres, de telle manière qu'ils en laissent à peine des vestiges. Je ne parle point ici des bœufs que l'on tue pour les manger, car on ne connoît guère d'autre viande à Buenos-Ayres, ni de ceux que les lions et les tigres font périr chaque jour;

les lions surtout, qui, pour un veau qu'ils mangent, en étranglent dix ou douze. On ne conçoit pas comment les bœufs sauvages, ayant un si grand nombre d'ennemis, peuvent subsister en ces contrées.

Peut-être serez-vous curieux d'apprendre de quelle façon les Espagnols s'y prennent pour tuer un si grand nombre de ces animaux. Une vingtaine de chasseurs à cheval vont du côté où l'on sait qu'il y a le plus de bœufs sauvages, ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé, dont ils se servent pour frapper le taureau qu'ils poursuivent, dans une des jambes de derrière, et ils le frappent si adroitement qu'ils lui coupent presque toujours le nerf au-dessus de la jointure; l'animal tombe bientôt à terre, et ne peut plus se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres taureaux à bride-abattue, et frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. Dix-huit ou vingt hommes abattent ainsi sans peine sept à huit cents taureaux dans une heure de temps. Quand ils sont las de frapper, ils descendent de cheval pour prendre quelque repos, et ils assomment ensuite sans danger les taureaux qu'ils ont abattus; après en avoir pris la peau, et quelquefois la langue ou le suif, ils abandonnent le reste aux corbeaux.

On ne sauroit s'empêcher de blâmer leur indiscrétion sur ce point. Ils en portent déjà la peine,

car le nombre de ces animaux si utiles est fort diminué. Un bœuf ou une vache, qui ne valoient autrefois que trois ou quatre pauls, en valent aujourd'hui dix ou douze. On feroit bien mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont excessivement multipliés dans les campagnes voisines de Buenos-Ayres. Ils vivent sous terre, dans des tannières aisées à reconnoître par la quantité d'os que l'on voit entassés alentour. Il est fort à craindre que les bœufs sauvages, venant un jour à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes. Le gouverneur de Buenos-Ayres a jugé cet objet digne de son attention, et il avoit envoyé pour détruire les chiens sauvages des soldats qui en tuèrent un grand nombre à coup de fusil. Mais à leur retour ils se virent insultés par les enfants de la ville, qui sont fort insolents. On les appela mataperros, c'est-à-dire vainqueur des chiens, d'où il est arrivé que, retenus par une mauvaise honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je réserve pour une autre lettre ce qui me reste à dire sur ce pays. Je vous enverrai en même temps la relation de notre voyage depuis Buenos-Ayres jusqu'aux missions. Souvenez-vous de moi dans vos prières. Adieu.

Je suis, etc.

LETTRE III.

De la réduction de Sainte-Marie, dans les missions de l'Uraguai, ce 25 d'avril 1730.

Mon très-cher frère, il ne me reste plus, pour satisfaire aux engagements que j'ai pris avec vous, qu'à vous faire le récit de notre voyage depuis Buenos-Ayres jusqu'aux missions, et qu'à vous parler des peuples auprès de qui j'exerce maintenant les fonctions de missionnaire. Peut-être ne retrouverai-je pas d'ici à long-temps l'occasion de vous donner de mes nouvelles. Les vaisseaux de registre qui vont de Buenos-Ayres en Europe ne partent que tous les trois ans. D'ailleurs un missionnaire chargé de plusieurs milliers d'âmes, passe les jours entiers à prêcher, à confesser, à assister les malades. Il faut bien du temps et de l'application pour apprendre une langue qui ne ressemble en rien à celles d'Europe. S'il arrivoit donc que vous passassiez plusieurs années sans recevoir de mes lettres, n'attribuez pas mon silence à un oubli, ni à un refroidissement dont je ne suis pas susceptible à votre égard; soyez persuadé qu'il n'aura d'autres causes que celles que je viens de vous exposer.

Nous partîmes de Buenos-Ayres le 13 de juillet 1729, et nous nous rendîmes par terre à six

lieues de cette ville, sur les bords d'une petite rivière qu'on nomme Rio de las Conchas. Elle sert de port aux balses des Indiens. On appelle balse une sorte de radeau fait de deux canots, qui ne sont autre chose que de gros troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives peu pesantes, qui portent également sur les deux canots, et y sont fortement attachées. On les couvre de bambous, et sur cette espèce de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, et capable de contenir un petit lit avec les autres meubles absolument nécessaires à un voyageur. Quinze balses et plus de trois cents Indiens nous attendoient. Ils nous reçurent au son des fifres et des tambours, avec toutes les marques de la joie la plus vive et la plus éclatante. Nous nous embarquâmes par un très-beau temps, qui dura pendant huit jours, quoique nous fussions alors au cœur de l'hiver. Nous les employâmes à gagner l'autre bord du fleuve de la Plata. Comme il est large en cet endroit de plus de dix lieues, les balses ne sauroient le traverser de droit fil. Les Indiens n'osent pas même s'y engager trop avant; car il ne faudroit qu'un coup de vent pour renverser la balse. Ainsi l'on est obligé d'aller toujours terre à terre. Dès que le vent commence à souffler on gagne promptement le rivage.

Ce fut ainsi que nous remontâmes à cinquante lieues au-dessus de l'endroit d'où nous étions par-

tis, et comme il se rencontre sur le chemin un grand nombre d'îles, nous passâmes de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin nous en gagnâmes une qui n'est qu'à sept ou huit milles de l'autre bord. De là nous nous laissâmes tomber, en suivant toujours le fil de l'eau, sur la pointe de terre qui sépare le fleuve de la Plata de l'Uraguai jusqu'au moment de leur réunion.

Après nous être tirés de ce pas dangereux, nous nous trouvâmes sur l'Uraguai, l'un des plus grands fleuves de l'Amérique. Il est si large à son embouchure, que la vue peut à peine s'étendre d'un bord à l'autre, même dans les plus beaux jours; vis-à-vis de la réduction où je suis, à deux cents lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve, il faut encore près d'une heure pour le traverser.

Si l'Uraguai n'est pas rempli de bancs de sable comme le fleuve de la Plata, il est semé de rochers cachés à fleur d'eau, qui ne sont pas moins dangereux; c'est pourquoi on ne s'y sert point de tartanes, ni d'autres bâtiments à voile qui sont en usage sur le Parana; les balses courent moins de risques. Quand elles heurtent contre un rocher, leur légèreté empêche que le choc ne soit bien violent; d'ailleurs elles ne vont qu'à la rame, et les canots qui leur servent de base, n'étant que d'une seule pièce, ne s'ouvrent pas comme les barques. Les balses pèsent si peu, que souvent elles passent sur des pointes de rocher sans en recevoir aucun dommage; mais elles s'usent en fort peu de temps.

Nous nous arrêtâmes quelques jours près d'une petite rivière qu'on nomme Rio de las Vaccas, afin d'y faire nos provisions de viande. Un gentilhomme espagnol a formé en cet endroit une petite habitation, et possède dans l'espace de dix à douze lieues de pays qu'il s'est approprié vingt à trente mille bœufs ou vaches. Il en vend à tous les voyageurs qui passent par là. Nous achetâmes de lui soixante-dix jeunes bœufs d'une grandeur et d'une grosseur surprenante, et nous ne les payâmes que six pauls la pièce. C'est le prix courant dans toutes ces contrées, excepté à Buenos-Ayres. Ainsi chaque balse en eut quatre ou cinq pour sa part; mais, ce que vous aurez peine à croire, cette provision n'étoit que suffisante pour huit où dix jours de chemin qui nous restoient à faire jusqu'à la réduction de Saint-Dominique, où l'on prend de nouveau des vivres. Les Indiens sont d'une gourmandise insatiable. J'ai vu ceux d'une seule balse manger en moins d'un jour un bœuf de bonne taille. Ce qui m'étonne, c'est que les indigestions sont plus rares parmi eux qu'en Europe. Rien de plus propre cependant, ce semble, à leur en procurer que la manière dont ils accommodent leur viande. Ils assomment un bœuf ou une vache. Au même instant les uns l'égorgent, les autres l'écorchent, ou le coupent par quartiers. Tout cela se fait en moins d'un quart d'heure. Les Indiens allument près de là un grand feu; ils coupent des branches d'arbres, et ils en font des es-

pèces de broches, auxquelles ils attachent trois ou quatre pièces de viande. Ils plantent ces broches autour du feu. Au bout d'un quart d'heure ils retirent la viande plus qu'à demi-crue, et la mangent assis autour du feu. Une ou deux heures après elle est digérée, et la faim est la même qu'auparavant.

Lorsqu'on navigue sur le fleuve Paraguai, on rencontre assez souvent à droite et à gauche de petites rivières où les Indiens entrent lorsque le jour commence à tomber, afin que leurs balses y soient en sûreté pendant la nuit. Le premier soin de nos Indiens, dès qu'ils étoient à terre, étoit de dresser avec des branches d'arbres un oratoire sur lequel ils plaçoient l'image de la sainte Vierge et celles des autres saints pour lesquels ils ont une dévotion particulière. Après les avoir saluées au son des fifres et des tambours, ils chantoient d'abord l'*Ave Maris stella*. Ils récitoient ensuite le rosaire, les litanies, et ils terminoient toutes leurs prières par l'acte de contrition que prononçoit un missionnaire auquel ils s'unissoient de cœur et de bouche. Quelle consolation pour nous d'entendre retentir de tous côtés, au milieu de ces contrées barbares, les louanges du Créateur.

Leurs prières faites, nos Indiens couroient à leurs provisions; ils allumoient du feu, ils faisoient de nouvelles broches, ils y attachoient leur viande, et ils la dévoroient un instant après. Ils étendoient ensuite sur la terre autour du feu des

peaux de bœufs ou de tigres, sur lesquelles ils dormoient toute la nuit d'un profond sommeil; le feu, outre qu'il les échauffoit, et prévenoit les mauvais effets de l'humidité, servoit encore à écarter les tigres.

Les Indiens s'éveilloient de grand matin, et commençoient la journée par un bon repas, et après avoir fait leur prière en commun, ils se mettoient en chemin, et ramoient constamment jusque vers midi. Alors ils descendoient à terre pour prendre leur nourriture et un peu de repos. Au premier ordre des missionnaires ils se remettoient en chemin.

L'Uraguai est très-poissonneux. J'eus le plaisir de voir nos Indiens tuer plusieurs poissons à coups de flèches. Nous vîmes aussi sur ce fleuve des loups marins, et une espèce de porcs marins qu'on appelle capigua, du nom d'une herbe que ces animaux aiment beaucoup. Ils s'apprivoisent aisément, et l'on m'en donna deux qui me devinrent bientôt incommodes par leur excessive familiarité.

Les deux bords du fleuve sont presque partout couverts de bois. On y voit beaucoup de palmiers et d'autres arbres inconnus en Europe qui conservent leur verdure pendant toute l'année. On aperçoit sur ces arbres des oiseaux de toute grandeur et de toute couleur. Il seroit trop long de vous en faire ici la peinture. Je ne vous parlerai que d'un seul, singulier par sa petitesse, et encore

plus par la beauté de son plumage. Il est de moitié plus petit qu'un roitelet. Sa couleur est d'un vert tirant sur l'or. Il est tout le jour en l'air, et ne se nourrit que de feuilles qu'il suce toujours soutenu sur ses petites aîles. Même après sa mort son plumage conserve encore tout son éclat, et les Espagnols envoient souvent de ces petits oiseaux en Espagne dans des lettres.

Ces mêmes bois dont je viens de parler sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers; quarante de nos Indiens tuèrent en peu d'heures trente-cinq de ces derniers animaux à coups de pieux. Mais ce qu'il y a de plus commun, ce sont les tigres; ils s'asseient souvent sur le bord de l'eau, pour regarder les balses qui passent. Les tigres de ce pays-ci sont et plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Il n'y a pas long-temps que les Indiens m'apportèrent la peau d'un tigre qu'ils avoient tué, pour me la montrer. Je la fis placer droite, ensorte qu'elle pouvoit me représenter l'animal se dressant sur ses pieds de derrière pour assailiir son ennemi. Vous savez que je suis d'une bonne taille; tout ce que je pouvois faire en haussant le bras, c'étoit d'atteindre à la gueule du tigre. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire. Mais à parler en général, j'ai trouvé les tigres de ce pays-ci plus grands que ceux que j'avois vu autrefois dans la ménagerie du duc de Parme. Ils sont aussi beaucoup plus beaux; car le fond de leur peau a presque l'éclat de l'or. Ils

fuient d'ordinaire devant les chasseurs; mais quand ils se sentent frappés d'un trait ou d'une balle, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent avec une fureur incroyable sur celui qui les a frappés, et l'on prétend qu'ils le distinguent au milieu de plusieurs autres personnes. C'est de quoi le P. Michel Ximenès, supérieur de ces missions, fut un jour témoin, comme il me l'a lui-même raconté. Ce missionnaire faisoit voyage avec trois Indiens qui virent un tigre entrer dans un petit bois isolé. Ils résolurent de l'aller tuer. Le Père se mit à l'écart en un lieu d'où il pouvoit examiner sans danger tout ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de chasse ou de combat, s'arrangèrent de cette façon. Deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet. Il se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du petit bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre. Alors celui qui portoit un fusil lâcha son coup, et frappa l'animal à la tête. Le P. Ximenès m'a raconté qu'il vit au même instant le coup partir, et le tigre enferré dans les deux lances. Car, dès qu'il se sentit blessé, il s'élança avec force pour retomber sur celui qui avoit tiré le coup. Les deux autres Indiens, prévoyant ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal au passage. En effet, ils lui percèrent les flancs chacun de leur côté avec une adresse admi-

rable, et ils le tinrent suspendu dans l'air un moment.

Ce pays est aussi fort infesté de serpents. Il y en eut un qui entra dans la balse du P. supérieur, soit en se glissant le long de la corde qui tenoit la balse attachée à un arbre, soit par la planche qu'on avoit mise pour descendre à terre. Le Père, qui ne pouvoit fuir sans passer pardessus le serpent, eut assez de peur. Mais les Indiens de la balse étant accourus à son secours, tuèrent l'animal dangereux. Beaucoup d'Indiens meurent de la morsure des serpents. On dit néanmoins qu'ils en réchappent assez communément, lorsqu'ils sont à portée d'appliquer promptement le remède que la providence leur a préparé dans certaines herbes, et spécialement dans le nard que certains cantons du Paraguai produisent en abondance. Mais lorsqu'ils sont mordus par le serpent-sonnette, on assure que le mal est sans remède. Je n'ai vu qu'un seul de ces serpents; il étoit d'une grandeur monstrueuse. Nos Indiens l'aperçurent parmi des orangers sous lesquels ils étoient assis, et le tuèrent sur-le-champ. J'examinai à loisir ces osselets qu'il a au bout de la queue, et qui font, quand il rampe, un bruit assez semblable à celui d'une sonnette; on dit qu'il lui vient tous les ans un nouvel osselet.

Malgré tant de dangers, nos Indiens n'étoient pas plus tôt à terre, qu'ils entroient dans ces bois epais. En un clin d'œil, pour ainsi dire, chaque

troupe formoit devant sa balse une petite place où ils mangeoient et dormoient ensuite avec une sécurité admirable. C'est là sans doute un reste de leur ancienne manière de vivre, et de l'habitude qu'ils avoient autrefois de demeurer dans les forêts.

J'ai cru devoir rapporter d'abord ici toutes ces particularités, afin de vous donner une connoissance générale du pays, et de pouvoir m'étendre davantage sur les circonstances propres de notre voyage.

Nous n'avions pas encore quitté l'habitation du gentilhomme espagnol dont je vous ai parlé, lorsqu'une violente tempête qui s'éleva tout à coup fit tomber dans l'eau une partie de nos provisions; heureusement nous étions tous descendus à terre à cause du froid; mais toutes nos balses coulèrent à fond, excepté une ou deux, et l'on eut bien de la peine à les rétablir dans leur premier état, surtout la mienne, qu'il fallut défaire entièrement, pour radouber avec des planches un des deux canots qui s'étoit fendu par la violence de l'eau; car l'Uraguai paroissoit alors semblable à une mer irritée.

Mais ce qui nous affligea le plus, ce fut de découvrir parmi nos Indiens deux gens malades de la petite-vérole. Cette maladie est ici ce qu'est la peste en Europe; nous les séparâmes sur-le-champ des autres, et nous obtînmes la permission de les laisser au lieu où ils étoient, avec du monde pour

les garder. Nous nous flattâmes que le mal n'auroit pas de suite parmi les autres Indiens, et nous nous remîmes en route.

Nous arrivâmes au bout de sept ou huit jours à la réduction de Saint-Dominique Soriano, qui est sous la conduite des Pères de Saint-François. Le curé étoit un saint vieillard qui nous reçut avec toute la charité possible; et même comme nous étions arrivés la veille de Saint-Ignace, il fit sonner les cloches pour annoncer la fête du lendemain, et il la célébra avec beaucoup de solennité. Ses Indiens et les nôtres prirent également part à la fête.

Tandis que nous nous entretenions avec ce respectable missionnaire, on vint nous annoncer que trois de nos Indiens avoient la petite-vérole. L'un des trois mourut ce jour-là même. Un Espagnol voulut bien recevoir les deux autres dans son habitation, qui n'étoit pas fort éloignée de Saint-Dominique. Comme nous appréhendions, ce qui n'arriva que trop tôt en effet, à savoir que le mal ne gagnât parmi nos gens, le P. supérieur envoya par terre un exprès à Yapeiu, celle de nos réductions qui est la plus voisine de Saint-Dominique. Il le chargea d'une lettre, par laquelle il instruisoit nos Pères du danger où nous étions, et il les prioit d'envoyer au-devant de nous quelques Indiens avec des provisions, parce que nous courions risque de demeurer en chemin, si la petite-vérole faisoit de nouveaux progrès. Ayant ainsi

pris nos précautions, nous nous rembarquâmes. Après quelques jours de navigation, nous passâmes de l'autre côté du fleuve, où nous espérions trouver plus aisément des vivres; car les infidèles qui habitent sur les bords de l'Uraguai apportent d'eux-mêmes de la viande aux voyageurs, et la leur donnent pour un peu de toile ou de tabac, ou pour d'autres choses semblables. En effet, nous en vîmes bientôt une troupe qui vint nous offrir sa chasse. Presque tout le pays situé entre le Parana et l'Uraguai est habité par un grand nombre de nations barbares. Les plus connues sont celles des Bohanes, des Martidanes, des Manchados, des Jaros et des Charuas. Celle-ci est la plus nombreuse de toutes. Les Charuas sont tous vêtus fort à la légère, et n'ont point de demeure fixe. On les voit presque toujours à cheval, armés d'un arc et d'une massue ou d'une lance, et ils manient leurs chevaux avec une dextérité admirable. Au reste, ce que je dis ici des Charuas convient également aux autres nations sauvages du Paraguai.

Un jour que nous étions repassés à la droite du fleuve, nous vîmes venir à nous un grand nombre de Guanoas. C'est une nation fort nombreuse, qui occupe une bonne partie du pays situé entre l'Uraguai et la mer. Je remarquai dans la troupe un enfant couché sur son cheval comme sur un lit; il avoit la tête appuyée sur le cou du cheval, et les jambes croisées sur la croupe. Dans cette posture il nous regardoit avec beaucoup d'atten-

tion. Il n'avoit point d'autre vêtement qu'une espèce d'écharpe qui descendoit de l'épaule droite sous le bras gauche, et à laquelle étoit attachée une bourse de cuir qui renfermoit apparemment ses provisions. Après nous avoir considérés pendant quelque temps, il se redressa, et disparut comme un éclair. Nous admirâmes d'autant plus la légèreté de sa course qu'il n'avoit ni selle, ni étriers, ni éperons, pas même une baguette en main pour conduire son cheval. Pour revenir aux Charuas, comme ils demeurent sans cesse exposés à toutes les injures de l'air, ils ont le teint fort basané. Leurs cheveux sont extrêmement longs et mal en ordre. On reconnoît aisément les principaux de la nation à quelques petits morceaux de verre qu'ils portent enchâssés dans le menton. On en voit plusieurs qui ont à peine un ou deux doigts à chaque main, parce qu'ils se coupent une jointure de doigt toutes les fois qu'il meurt un de leurs parents. Cette coutume barbare et ridicule commence pourtant à s'abolir chez la plupart de ces peuples. Les femmes sont chargées de pourvoir aux besoins de toute la famille. Ce sont elles qui transportent tous les meubles du ménage, lorsqu'on déloge. Outre ce fardeau, elles portent encore d'ordinaire un ou deux enfants attachés derrière leur dos, et elles sont toujours à pied tandis que leur mari est à cheval, uniquement chargé de ses armes et de quelques provisions. Ces barbares ne cultivent point la terre; quelques fruits sau-

vages et les bœufs dont le pays est rempli, voilà toute leur nourriture. Les Pampas qui sont voisins de Buenos-Ayres mangent, dit-on, pour le moins autant de chevaux que de bœufs.

La vie toujours errante de ces peuples est un des plus grands obstacles à leur conversion. On a tenté souvent, mais en vain, de les rassembler; ou s'ils se sont rendus quelquefois aux pressantes sollicitations des missionnaires, ce n'a pas été pour long-temps. On étoit venu à bout de fonder deux réductions, l'une chez les Charuas, sous le nom et l'invocation de Saint-André, l'autre chez les Guanoas, sous le titre de Jésus et de Marie. Un matin la cloche ayant sonné dans celle-ci pour appeler le peuple à l'église, suivant la coutume, le missionnaire fut fort surpris de n'y voir venir personne. Il sortit de sa maison, ne pouvant comprendre la cause d'un événement si extraordinaire, et trouva que tous ces Indiens s'étoient retirés dans les bois pendant la nuit à la faveur des ténèbres. L'autre réduction n'eut pas un meilleur sort. On convertit néanmoins de temps en temps quelques-uns de ces infidèles qui viennent s'établir dans les anciennes réductions. Les missionnaires, rebutés de tant de mauvais succès chez ces peuples, ont tourné leurs vues du côté des Guagnanas, peuples fort avancés dans l'intérieur du pays, chez qui l'on espère recueillir des fruits plus abondants.

Deux choses contribuent surtout à entretenir les Jaros et les Charuas dans leur obstination;

l'une est la haine qu'ils ont pour les Espagnols; ils savent ce qu'il leur en a coûté anciennement pour défendre leur liberté, et ils craignent toujours qu'on ne veuille les rendre esclaves; l'autre est la vie déréglée de ces mêmes Espagnols. Les barbares qui vivent maintenant en paix avec eux vont librement commercer dans les villes. Les mœurs corrompues qu'ils y remarquent leur servent de prétexte pour s'obstiner de plus en plus dans leur infidélité.

Beaucoup d'apostats vont aussi se réfugier chez eux. Tous les Indiens des réductions ne sont pas de fervents chrétiens. Ceux qui mènent une vie déréglée, voyant d'une part que s'ils ne se corrigent pas, ils seront sévèrement châtiés, et de l'autre, ne pouvant se résoudre à rentrer dans le bon chemin, prennent bientôt le parti de passer chez les infidèles. Quelques Espagnols y viennent aussi, soit pour se soustraire aux poursuites de la justice, soit pour vivre avec plus de liberté. On peut bien croire que ces misérables transfuges ne donnent pas aux infidèles une idée fort avantageuse de la religion chrétienne.

Nous étant un jour arrêtés à la pointe d'un bois, une troupe de Charuas vint nous offrir des vivres. Tous leurs chefs avoient des noms de saints. Leur principal cacique s'appeloit D. Simon. Rien de plus ridicule que son habillement. Il avoit une espèce de manteau fait de plusieurs pièces, dont quelques-unes étoient de vieux morceaux de

cuir doré, et il tenoit en main un petit bâton noir garni de laiton, qu'il manioit fort gravement : son manteau paroissoit surtout lui inspirer bien de la vanité. Deux autres se nommoient, l'un Jean et l'autre François. Celui-ci parloit assez bien la langue espagnole. Tous deux étoient fils d'un bon vieillard qui étoit l'exemple de la réduction de Saint-François de Borgia. D. Simon, voulant témoigner sa reconnoissance à un missionnaire qui lui avoit fait présent de quelques bagatelles d'Europe, lui présenta une moitié de veau, sur laquelle il étoit assis à cheval, et qui lui tenoit lieu de selle. Quelques missionnaires voulurent parler de religion aux infidèles; mais ceux-ci répondirent froidement qu'ils avoient des parents, et qu'il ne leur étoit pas permis de les abandonner. Un autre étant vivement sollicité par un missionnaire, qui lui disoit que s'il ne se convertissoit pas il iroit en enfer : Tant mieux, repliqua l'Indien, *je n'aurai plus froid après ma mort*. C'est par de telles réponses qu'ils déconcertent souvent le zèle des plus fervents prédicateurs de l'Evangile.

Cependant nous avancions à grandes journées, par la crainte que nous avions d'être arrêtés en chemin par la petite-vérole; elle n'étoit que trop bien fondée. Trois ou quatre de nos Indiens étoient malades. Nous les mîmes à part dans un canot qui ne devoit nous suivre que de loin. Mais toutes nos précautions furent inutiles. Le 20 d'août, quatorze Indiens tombèrent malades sur

une seule balse, et la contagion commençoit à se répandre sur les autres. Jugez de l'embarras où nous nous trouvâmes alors. Nous étions encore à cent lieues de nos missions; nous ne pouvions attendre aucun secours des infidèles, qui, dès qu'ils s'aperçurent que nous avions des malades, disparurent pour toujours. Nous prîmes le parti d'avancer toujours, et de nous approcher le plus qu'il seroit possible d'Yapeiu, afin d'être plus à portée de recevoir les provisions que l'on pourroit nous envoyer, et nous laissâmes nos malades dans l'endroit où nous étions alors. Mais ce parti n'étoit pas sans inconvénients. Le P. Ximenès, notre supérieur, étoit le seul qui sût la langue des Indiens. S'il venoit avec nous, tous ces pauvres gens qui étoient atteints du mal restoient à l'abandon, sans avoir personne auprès d'eux qui pût leur administrer les sacrements ou les assister dans leurs besoins. Si le Père restoit avec eux, c'étoit exposer au même danger les Indiens des autres balses, qui pouvoient tomber aussi malades, et qui en ce cas n'auroient point eu de confesseur.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque dix Indiens se dévouèrent généreusement au service des pestiférés. Ils se rendirent sans délai auprès des malades. Le P. Ximenès administra les sacrements à ceux mêmes qui étoient en santé, pour prévenir tout accident : il leur laissa des vivres en abondance, et vint ensuite nous rejoindre. Les dix Indiens prirent tant de soin des malades qu'ils

en sauvèrent plus de la moitié, par une espèce de miracle. Après avoir enseveli les morts, ils mirent les convalescents sur deux canots; car la balse qu'on leur avoit laissée s'étoit défaite, et ils se rapprochèrent peu à peu du gros de la troupe. Tous ces généreux néophytes tombèrent malades à leur tour, et ils allèrent tous, excepté un seul, recevoir dans le ciel la récompense de leur héroïque charité.

Cependant nous arrivâmes en cinq ou six jours au passage d'Itu, ou d'Ariciffe; car on lui donne indifféremment ces deux noms. L'Uraguai est traversé dans cet endroit par une chaîne de rochers, du haut desquels l'eau tombe avec tant de fracas et d'impétuosité, qu'on l'entend à la distance de plusieurs milles. Il est vrai que l'eau débouchant par plusieurs issues, les Indiens ont soin de chercher les canaux les plus commodes. Ce sont ceux où les eaux du fleuve tombent comme par degrés, et par conséquent avec beaucoup moins de violence. Malgré cela on ne sauroit dire combien ce passage leur donne de peine. Ils sont obligés d'attacher des cordes à la balse, pour la tirer en haut. Les uns se placent sur le rivage, les autres sur la pointe d'un rocher. La plupart se mettent dans l'eau, et poussent la balse par derrière, ou la soulèvent sur leurs épaules. Ils la traînent ou la portent ainsi de rocher en rocher jusqu'à ce qu'elle se trouve en pleine eau. Ce passage difficile les arrête quelquefois deux jours entiers.

La petite vérole recommençoit à se faire sentir. La plupart des balses entrèrent dans une petite rivière qui se décharge dans l'Uraguai, à un demi-mille ou environ au-dessous du passage d'Ariciffe. Les gens de ma balse et ceux de quelques-autres crurent qu'il valoit mieux franchir tout d'un coup ce mauvais pas pendant qu'ils étoient en santé. D'ailleurs ils vouloient s'éloigner des autres balses où régnoit la contagion, mais ce fut inutilement; en peu de jours nous eûmes jusqu'à soixante malades, et bientôt après cent quatorze. Il étoit désormais impossible d'aller plus loin. Nous envoyâmes par terre un Indien à Yapeiu pour donner avis à nos Pères de notre situation, et pour hâter le secours de vivres que nous attendions, et qui nous devenoit de jour en jour plus nécessaire.

Nous prîmes tout le soin possible des pestiférés que nous ne quittions plus. Les gens de chaque balse avoient construit une ou deux cabanes de paille, soit pour garantir leurs malades des injures de l'air, soit pour les séparer davantage de ceux qui étoient en santé. Le P. Ximenès étoit resté avec le gros de la troupe à une lieue au-dessous de l'endroit où nous étions. Il vint par terre confesser nos malades; ensuite il alla retrouver les siens.

Jusque-là je n'avois point encore administré le saint-viatique ni l'extrême-onction. Je vous assure que je fis en fort peu de temps un bon ap-

prentissage; car dans une seule matinée, après avoir célébré la sainte messe sur un autel portatif, comme nous le faisions tous les jours, je portai les derniers sacrements à treize Indiens. Les malades étoient entassés les uns sur les autres. Il falloit, pour les administrer, se courber jusqu'à terre, passer au milieu d'eux sans trouver presque l'espace nécessaire, les remuer avec beaucoup de ménagement pour leur appliquer les saintes huiles sans leur faire de mal. A peine conservoient-ils quelques vestiges de la figure humaine. Je vous avoue que cet exercice me parut bien rude et bien dégoûtant. La petite-vérole telle qu'elle est en Europe ne sauroit vous donner qu'une foible idée de ce qu'elle est ici. Un jour, comme on voulut tirer un mort de sa cabane pour l'ensevelir, on le prit par les jambes. La peau se détacha des chairs, et resta seule entre les mains des charitables chrétiens qui s'occupoient de ce soin fatigant; d'où l'on peut juger quelle étoit la malignité du mal.

Toutes les balses avec le peu d'Indiens qui restoient passèrent enfin l'Ariciffe. On construisit à la hâte des cabanes au pied d'une petite colline, pour y mettre tous les malades. Elles étoient au nombre de vingt-quatre, qui se trouvèrent toutes pleines. Cela ressembloit de loin à une rancherie ou peuplade d'infidèles. Nous fîmes pendant plusieurs jours de ferventes prières pour demander à Dieu la cessation du cruel fléau qui nous affligeoit. Le Ciel parut insensible à nos vœux. Sans

doute il vouloit nous préparer par ce rude noviciat aux travaux des missions, et récompenser le zèle et la ferveur de ces bons Indiens; car ils mouroient tous en vrais prédestinés. Dès qu'ils se sentoient frappés, ils demandoient les sacrements, et ils les recevoient avec une dévotion admirable. Jamais il ne leur échappoit un mot de plainte. On les entendoit seulement prononcer d'une voix mourante les noms de Jésus et de Marie.

J'administrois un jour l'extrême-onction à un de nos Indiens qui étoit près de rendre l'âme. Un autre étoit couché auprès de lui, et il avoit le visage caché sous sa couverture, suivant leur coutume. Il m'appela, et comme il savoit un peu d'espagnol, il me demanda mon crucifix à baiser pour gagner l'indulgence plénière; je le contentai sur-le-champ. Ce bon homme me remercia de la manière la plus expressive. Il me promit qu'il se souviendroit de moi dans le Paradis. Enfin il me dit tant de choses toutes plus touchantes les unes que les autres, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Ce bon Indien mourut quelques instants après dans les plus grands sentiments de piété.

Un autre Indien, homme d'âge et d'autorité parmi les siens, étoit à l'article de la mort. Il fit appeler tous les gens de sa balse, et leur dit d'une voix assez haute pour être entendu de tout le monde, qu'il mouroit très-content, puisque c'étoit en conduisant des missionnaires dans son pays. Il conjura ses compatriotes de ne jamais

abandonner les Pères sous quelque prétexte que ce pût être. « Car, dût-il vous en coûter la vie, » ajouta-t-il, vous seriez du moins sûrs de ne pas » mourir sans sacrements. Et je puis vous assurer, » d'après ma propre expérience, que c'est la plus » grande consolation que puisse avoir un chrétien » au lit de la mort. »

La plupart des néophytes faisoient de semblables discours avant que de mourir. Les autres Indiens en étoient vivement touchés. Quoiqu'environnés de toutes parts des horreurs de la mort, aucun d'eux ne fut tenté de s'enfuir chez les infidèles. Rien ne leur étoit pourtant plus facile. Par là ils se seroient mis également à couvert et de la disette et de la maladie. Tous demeurèrent constamment auprès de nous. Ils se virent presque tous les uns après les autres frappés du mal contagieux, sans en être ébranlés le moins du monde. Un missionnaire trouva au pied d'un arbre un Indien qui se lamentoit. Le Père lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur. « Je pleure, répondit » le néophyte, de voir les Pères s'exposer dans ce » lieu désert, bien loin de leur patrie, à tant de » dangers et d'incommodités, pour assister de » pauvres Indiens. »

Il est vrai que les néophytes étoient vivement frappés de voir les missionnaires veiller jour et nuit auprès des pestiférés, et leur procurer avec tant de zèle tous les secours de l'âme et du corps, se priver de leurs couvertures, et des autres

choses les plus nécessaires, dans une saison et dans un lieu si incommodes, en faveur de leurs chers néophytes. Il faut pourtant convenir que les Indiens, et spécialement les infirmiers ne nous en cédoient point en assiduité auprès des malades; je fus obligé plus d'une fois de modérer le zèle indiscret du mien. A peine prenoit-il durant la nuit quelques moments d'un sommeil interrompu. Plusieurs autres se livroient avec la même ardeur à ces pieux excès.

Celui de tous qui se distingua davantage fut un Indien nommé Ticu, qui passoit les jours et les nuits à soigner les malades et à ensevelir les morts. La peine qu'il avoit à creuser les fosses sans avoir les outils nécessaires lui avoit fait enfler les bras, de manière qu'il ne pouvoit plus s'en aider. Le P. Ximenès lui ayant conseillé de se ménager un, peu parce qu'il s'exposoit à un danger évident de tomber malade; mon Père, répondit l'Indien, Dieu est assez puissant pour me préserver de la peste, s'il le veut : sinon que sa sainte volonté soit faite. Je suis infirmier; tous mes moments appartiennent aux malades. Il contracta enfin la maladie, et l'on eût dit que tous les maux de ceux qu'il avoit ensevelis étoient venus fondre sur lui. Tout le monde, et surtout les missionnaires, prenoient grand intérêt à sa santé. Dieu la lui rendit enfin pour l'avantage des autres malades, qu'il courut assister comme auparavant, dès qu'il put se lever.

Cependant la disette devenoit extrême. Enfin le secours si long-temps attendu arriva par le fleuve sur deux balses, qu'on nous envoyoit de Yapeiu, chargées de provisions. Les missionnaires avoient recommandé fort sagement aux Indiens qui conduisoient ces balses, de ne point trop s'approcher de nous, et surtout de ne point avoir de communication avec les pestiférés. Ils leur avoient ordonné de s'arrêter un peu au-dessus de l'endroit où nous étions, de mettre à terre les provisions, et de nous en donner avis. Ils s'étoient en effet arrêtés à trois lieues de nous. Mais ils y demeurèrent plusieurs jours sans nous donner de leurs nouvelles, parce qu'ils attendoient que nous envoyassions prendre les vivres qu'ils nous avoient apportés. Un jour deux de nos Indiens étant allés à la chasse de ce côté-là, rencontrèrent une des deux balses, et reconnurent les gens qui étoient dessus ; ils vinrent sur-le-champ nous avertir ; sans cela nous n'aurions jamais deviné que le secours fût si près. A quelques jours de là, il nous vint par terre un bon nombre de bœufs, et nous commençâmes un peu à respirer.

Mais de nouvelles épreuves suivirent de près cette consolation que le Ciel nous avoit accordée. Nous fûmes assaillis d'une tempête encore plus rude que la première. Presque toutes nos balses coulèrent à fond, et furent tellement endommagées par les eaux, qu'on fut obligé d'en défaire six entièrement. Une partie de nos nouvelles provi-

sions fut perdue. Un de nos Pères, voulant arrêter un petit coffre emporté par le courant, tomba dans l'eau et pensa se noyer. Mais la perte la plus sensible pour nous, fut celle des saintes huiles que nous ne pûmes jamais retrouver.

A la tempête succédèrent les tigres que l'odeur de la viande avoit attirés. Nos missionnaires en rencontrèrent plusieurs dans le bois voisin ; mais ils en furent quittes pour la peur. Ces animaux féroces nous rendoient assez souvent visite pendant la nuit. Un tigre entra dans une cabane où il y avoit deux malades. Heureusement il se trouva auprès d'eux un morceau de bœuf. Le tigre l'emporta sans leur faire aucun mal. Un autre entra dans un canot où dormoit un homme couvert d'une peau de bœuf. Celui-ci se sentant foulé sous les pieds de la bête poussa un grand cri ; elle eut peur, et se retira. Nos Indiens tuerent deux tigres, et nous en apportèrent un petit d'environ un mois qu'ils avoient pris tout vivant. Je n'ai jamais rien vu de si féroce. Tout petit qu'il étoit, il écumoit de rage, il rugissoit continuellement, et se jetoit avec fureur sur tous ceux qui l'approchoient, sur ceux même qui lui apportoient à manger. Voyant donc qu'il étoit impossible de l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs qu'il ne nous attirât la visite des autres tigres, nous le noyâmes dans le fleuve.

Les fourmis se joignirent aux tigres. Comme les balses étoient demeurées long-temps au même

endroit, des milliers de ces petits animaux avoient trouvé moyen d'y entrer, et nous incommodoient extrêmement. La patience étoit le seul remède qui nous restât au milieu de tant de maux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions partis de Buenos-Ayres. Nous en avions passé deux dans ce désert auprès des pestiférés. Nous attendions de jour en jour les ordres du P. supérieur des missions, à qui nous avions envoyé une relation circonstanciée de notre état présent. De trois cent quarante Indiens qui étoient venus nous chercher à Buenos-Ayres, il n'y en avoit que quarante-deux qui n'eussent pas eu la petite-vérole. Cent soixante-dix-neuf étoient morts, et les autres convalescents. Depuis quelque temps nous n'avions presque plus de malades. Si l'on avoit pris le parti d'attendre que tous l'eussent été, nous n'aurions jamais eu fini, car les maladies contagieuses ne sont jamais si générales, qu'elles n'épargnent quelqu'un. Plusieurs missionnaires étoient fort incommodés. On craignoit surtout que deux ne fussent pas en état de faire le reste du voyage, si on les laissoit plus long-temps dans cet affreux désert. Le P. supérieur n'eut pas plus tôt reçu notre lettre, qu'il nous envoya un missionnaire et quatre balses. Il avoit donné ordre à ce missionnaire de demeurer avec le P. Ximenès auprès de nos Indiens jusqu'à ce qu'ils eussent fait une rigoureuse quarantaine, de peur que la peste ne s'introduisît dans les missions, comme il étoit arrivé en 1718,

où elle emporta plus de cinquante mille Indiens. Il enjoignoit aussi à tous les missionnaires qui avoient été jusqu'alors parmi les malades de changer entièrement d'habits, de brûler les anciens, et de prendre ceux qu'il leur envoyoit.

Sur ces entrefaites le P. provincial arriva; il avoit eu tout le temps de revenir de Cordoue, et de nous rejoindre, après s'être embarqué à Buenos-Ayres, pour faire la visite des missions de l'Uraguai. Il ne put apprendre tout ce qui nous étoit arrivé en chemin sans en être vivement touché. Il nous avoit tous amenés d'Europe, il nous regardoit comme ses enfants, et il conservoit pour nous une tendresse toute particulière. Nous nous hatâmes de nous rembarquer pour le suivre. Notre premier soin fut de prendre les habits neufs qu'on nous avoit apportés; ils étoient de coton teint en noir. Nous montâmes sur trois balses; à peine pouvoit-on s'y tourner, tant elles étoient étroites. Il n'en étoit pas de même des habits et des souliers faits par des gens qui ne nous avoient jamais vus, et qui n'avoient pas épargné l'étoffe.

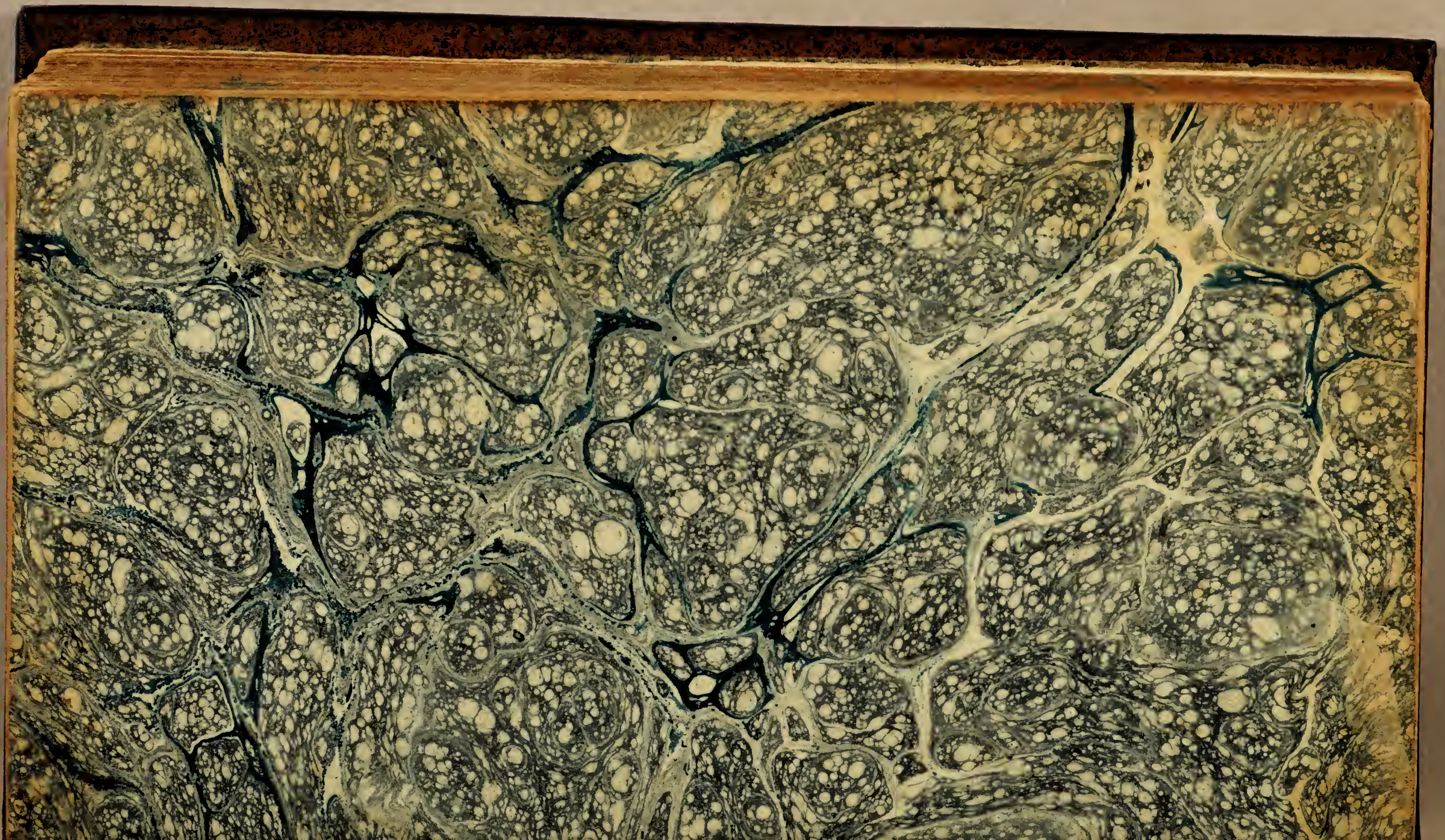
Nous prîmes le chemin des missions avec le P. provincial, qui consola les néophytes avant que de partir, et fit mettre à part sur deux balses les quarante Indiens qui étoient en santé, et les convalescents au nombre de cent vingt-un sur cinq autres. Mais ils ne devoient partir que deux ou trois jours après nous, et il leur étoit ordonné de régler tellement leur marche, qu'ils n'arrivassent

à trente lieues de Yapeiu que quand leur quarantaine seroit entièrement achevée.

Telle fut la fin de nos travaux. Nous arrivâmes vers la mi-novembre à la réduction des Trois Rois ou de Yapeiu. Elle est composée de douze cents familles ou environ. Je ne m'arrête point à vous décrire l'allégresse qu'on fit paroître en nous voyant, ni les fêtes que ces bons Indiens nous donnèrent pendant les deux ou trois jours que nous passâmes avec eux. Nous nous séparâmes en cet endroit pour nous rendre chacun dans la réduction qui nous fut assignée. Celle de Sainte Marie, située à quatre-vingts lieues d'Yapeiu, m'échut en partage. J'y arrivai le 1er de décembre 1729, trois ans et quatre mois après mon départ de Bologne. J'y fus reçu par le P. Jacques-Ignace Altamirano. C'est un vieillard septuagénaire distingué par sa naissance, et beaucoup plus encore par son savoir et par ses vertus. Il seroit difficile d'exprimer toutes les caresses que me firent les Indiens. Ils étoient venus assez loin au-devant de moi, et ils s'attroupoient en foule pour me voir. L'un me baisoit la main, l'autre me félicitoit de ce que j'étois arrivé sain et sauf dans leur pays, après avoir couru tant de dangers. Ceux-là me remercioient d'être venu de si loin, d'avoir passé le *Paraguazu*, c'est-à-dire la mer, et d'avoir abandonné ma patrie, *gnandi rahupaï*, c'est-à-dire, pour leur amour. La joie que j'eus de me voir enfin parvenu à ce terme si long-temps désiré me fit

bientôt oublier toutes les fatigues passées. L'unique chose qui m'a fait quelque peine, ç'a été la difficulté de la langue. Je m'y suis tellement appliqué que je fais depuis deux mois le catéchisme aux enfants. C'est la seule chose dont je sois capable pour le présent, peut-être n'est-ce pas la moins utile que l'on puisse faire en ce pays-ci. J'ai toujours un auditoire fort nombreux; car le nombre des enfants monte dans cette réduction à mille neuf cent soixante-deux, dont mille deux garçons. Quoique je prenne de temps en temps un mot pour l'autre, ils comprennent assez bien ce que je veux dire, comme je les entends moi-même assez bien lorsqu'ils me répondent. Je donne des images à ceux qui répondent le mieux, et je renvoie tout mon monde content.

Restons-en là, s'il vous plaît : aussi-bien si je commençois à parler des Indiens de nos réductions, je ne finirois point. Je vous ai déjà envoyé une relation fort détaillée de ces missions. Suivant tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, je puis vous assurer qu'elle est très-fidèle. Adieu. Je suis, etc.

FIN.

HA 826
M972r